This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

807455

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

A LONDRES.

M. DCC. XLIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

IL eſt de l'humanité de plaindre les affligés ; & quoiqu'il n'y ait perſonne à qui la compaſſion ne ſoit naturelle, il eſt néanmoins vrai de dire qu'elle eſt moins rare chez ceux qui en ont eu beſoin, & qui en ont éprouvé les ſalutaires effets. Je ſuis du nombre de ces derniers. Il y a long-tems que j'aime une perſonne diſtinguée par ſon mérite & par ſa naiſſance, & peut-être même trop diſtinguée pour un homme comme moi. Les honnêtes gens qui veulent de l'ambition dans un jeune homme, me louérent d'avoir fait un ſi noble choix ; cependant je n'en étois pas moins malheureux. A la vérité la perſonne que j'aimois, n'étoit point cruelle ; mais j'aimois avec tant de paſſion & d'excès, que tout étoit en torture pour moi à la réſerve de mon amour ; & pour tout dire en un mot, je crois que j'en ſerois mort ſi un de mes amis n'eût fait diverſion à mon ennui en m'entretenant de choſes agréables. Mais comme toutes choſes ont leurs périodes, le tems fit ſur mon amour ce que la raiſon n'avoit pû faire. J'aime à préſent comme il faut aimer pour avoir du plaiſir. Ma guériſon ne m'a point fait oublier mon Médecin, & il n'y a, je crois, que la mort qui puiſſe en venir à bout. Et comme la reconnoiſſance eſt la plus louable des vertus, &

Digitized by Google

l'ingratitude le plus condamnable de tous les vices, mon dessein est, à présent que je puis me dire libre, de donner en revanche quelques consolations, non à ceux qui m'en ont donné, & qui peut-être n'en ont pas besoin, mais à ceux à qui elles peuvent être nécessaires.

Les consolations ne sont jamais plus avantageuses & plus agréablement reçues, que quand le besoin est grand : & quoique celles que j'ai à donner ne soient pas fort considérables, il me semble néanmoins par la raison que je viens de dire, que je ne sçaurois mieux les adresser qu'aux Dames. La honte & la timidité cachent souvent les sentimens de leur cœur. Leur amour est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli, & il n'y a que ceux qui l'ont éprouvé, qui puissent bien juger de cette violence. D'ailleurs comme elles ne sont pas maitresses d'elles-mêmes, & que des peres, des meres, des freres, des maris les tiennent enfermées dans le petit circuit d'une chambre, où elles sont dans l'inaction, voulant tantôt une chose, tantôt l'autre, il leur vient mille pensées qui ne sont pas toujours agréables : & s'il arrive que l'amour y ait quelque part, la contrainte les jette dans une mélancolie, d'où elles ne peuvent sortir qu'à la faveur d'une agréable conversation.

De plus il faut demeurer d'accord que les hommes ont & plus de force & plus de moyens pour sou-

Digitized by Google

tenir les chagrins qui suivent l'amour. Ils ont la liberté de se plaindre, & c'est déja un grand soulagement : ils peuvent se promener, aller à la chasse, & faire plusieurs autres exercices, qui font diversion à leur chagrin & les en guérissent, ou en tout ou en partie, sinon pour toujours, au moins pour quelque tems. Pour réparer donc la faute de la destinée, je me propose de conter des Nouvelles en faveur de celles qui aiment ; car pour les autres il ne leur faut que l'aiguille ou le fuseau. On trouvera dans ces Nouvelles plusieurs avantures galantes tant anciennes que modernes. Les Dames qui les liront y trouveront du plaisir & de l'utilité, & verront par ces exemples ce qu'il faut éviter & ce qu'il faut suivre. Si cela arrive, j'en aurai l'obligation à l'amour, qui en me délivrant de ses chaînes m'a mis en état de faire quelque chose qui puisse plaire au beau sexe.

L'an mil trois cent quarante-huit la Ville de Florence fut affligée de la plus terrible peste dont on ait entendu parler depuis. Elle fut de longue durée, nonobstant les soins qu'on prit à faire nétoyer la ville de plusieurs immondices. Il ne falloit pour s'infecter que parler aux malades, ou toucher seulement leurs habits. Cette contagion se communiquoit non seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes. Deux pourceaux ayant remué avec le groin & pris avec les dents les draps d'un mort, qui avoient été jettés dans la rue, n'eurent pas plutôt fait deux ou trois

Digitized by Google

pas, qu'ils tombérent morts sur la place. Il mouroit une infinité de gens, & les vivans étoient si épouvantés, que chacun pensoit à se sauver, sans se mettre autrement en peine de ses parens & de ses amis malades & mourans. Les uns pour se garantir de cette contagion générale se retiroient par bandes dans des maisons particuliéres, où il n'étoit permis de parler ni de morts ni de malades, & où l'on ne songeoit qu'à vivre frugalement, mais pourtant délicieusement. D'autres croyoient se sauver, à force de boire des meilleurs vins qu'ils pouvoient trouver. D'autres croyant que le meilleur reméde contre un mal si dangereux étoit la fuite, se retiroient à la campagne; comme si la colére de Dieu n'eût dû se faire sentir qu'à ceux qui étoient renfermés dans l'enceinte de la ville. D'autres enfin avoient recours à la priére & à l'humiliation, comme au reméde souverain.

Florence étoit presque dépeuplée, & l'on compte qu'entre les mois de Mars & de Juillet il y mourut plus de cent mille personnes. Comme la piété n'est jamais plus fervente que lorsque le péril est pressant, des Dames jeunes, aimables, jolies & bien faites se rencontrérent un matin en habit de deuil à l'Eglise de sainte Marie, où elles avoient dessein de faire leurs dévotions. Elles étoient ou parentes, ou amies, ou voisines. La plus vieille n'avoit pas plus de vingt-huit ans, & la plus jeune pas

Digitized by Google

Moins de dix-huit. Le ſervice étant achevé, elles s'abordérent, ſe retirérent dans un coin, & ayant fait un petit cercle, elles commencérent à s'entretenir des malheurs du tems. La plus âgée repréſenta à ſes compagnes, que le plus ancien & le plus juſte de tous les principes naturels étoit la conſervation de ſoi-même ; que les actions les plus criminelles en elles-mêmes devenoient légitimes, quand elles étoient faites pour la conſervation de la vie ; qu'à juger du cœur des autres par le ſien, elle avoit lieu de conclure qu'elles n'avoient pas moins de peur qu'elle ? & que cela étant, elle ne pouvoit pas concevoir pourquoi elles ne ſe mettoient point en devoir de chercher les moyens de ſe mettre à couvert du mal que chacune avoit à craindre. Qu'eſt-il beſoin, ajouta-t-elle, que nous demeurions ici pour être témoins des morts qu'on enterre ? On n'y voit que des objets déſagréables. Pour moi, quand je retourne au logis & que je n'y trouve que ma ſervante, je tremble de peur, & il me ſemble que je ne vois de toutes parts que les ombres de ceux qui ſont morts.

Perſonne n'a mieux où ſe refugier que nous ; & cependant nous ſommes preſque les ſeules à nous retirer. Que faiſons-nous ici ? D'où vient que nous ne ſongeons point à notre ſalut ? Notre vie eſt-elle moins précieuſe que celle des autres ? Ou nous imaginons-nous que la nôtre eſt privilégiée, & que la mort n'oſeroit l'attaquer ; nous ſommes dans l'er-

Digitized by Google

reur, si nous avons cette pensée. La mort ne respecte personne. Retirons-nous. Nous ne ferons que ce que tant d'autres ont fait avant nous. Nous avons toutes quantité de maisons de campagne : allons y demeurer, & y prendre tous les divertissemens que la raison & la bienséance nous permettront. Les plaisirs de la campagne sont charmans. On y entend chanter les oiseaux, & on y voit les montagnes & les plaines enrichies d'une agréable verdure. Les campagnes toutes couvertes de bleds forment des ondes aussi-bien que la mer. La variété des arbres réjouit, l'air y est plus frais qu'ici, & toutes les choses nécessaires à la vie y sont en plus grande abondance. D'ailleurs nous n'abandonnons ici personne : nous pouvons dire au contraire que nos maris, nos parens & nos amis mourans ou fuyans la mort, nous ont abandonnées. Nous ne risquons donc rien en prenant le parti de la retraite ; & nous risquons beaucoup si nous ne le prenons pas. Ainsi je suis d'avis que prenant nos servantes & tout ce qui nous est nécessaire avec nous, nous allions aujourd'hui en un lieu & demain en un autre, nous réjouir selon la saison, jusqu'à ce que nous voyons quel train prendront les calamités publiques.

Ce discours fut reçu avec une approbation générale, & l'on commençoit déja à délibérer sur les moyens de profiter dès le soir même du conseil qui avoit été donné, lorsqu'une des autres représenta, qu'encore

Digitized by Google

qu'il n'y eût rien que de raisonnable dans la proposition qui venoit d'être faite, il faloit prendre mieux ses mesures avant que de se mettre en devoir de l'exécuter. Que ferons-nous, dit-elle, à la campagne seules & sans hommes ? Nous sommes femmes, & par conséquent foibles, fâcheuses, soupçonneuses, craintives & sans courage. Ainsi n'ayant d'autre conduite que la nôtre, il est à craindre que notre société ne soit pas de longue durée ; & partant songeons-y bien avant que de commencer.

Ce second avis ne fut pas moins goûté que le prémier. Toute la troupe convenoit que sans hommes les femmes n'ont point de divertissemens parfaits, & ne peuvent rien faire comme il faut. Mais où trouver des hommes, disoit-on ? La plûpart des nôtres sont morts, & ceux qui vivent encore courent par ci par là, sans que nous sçachions précisément où : de prendre des Etrangers quelle apparence ! Toutes étoient d'avis qu'il faloit avoir soin de sa santé, & même se donner tout le plaisir possible, mais qu'il faloit trouver moyen de le faire sans scandale & sans repentir pour la suite.

Pendant qu'elles s'entretenoient ainsi, elles virent entrer trois Cavaliers, qui nonobstant la consternation publique, la perte de leurs amis ou de leurs parens, & la peur qu'ils pouvoient avoir pour eux-mêmes, ne laissoient pas de songer aux affaires de l'amour. Ils étoient tous trois honnêtes & bien faits, & pour se con-

Digitized by Google

ſoler de la triſteſſe du tems, ils étoient ſortis dans l'eſpérance de rencontrer leurs maitreſſes, qui étoient juſtement parmi celles dont on vient de parler.

Les Dames n'eurent pas plutôt apperçu les trois Cavaliers, qu'une d'elles commença à ſe féliciter, & dit à ſes compagnes que la fortune favoriſoit leur deſſein, puiſqu'elle leur envoyoit à point nommé ce qu'il leur faloit pour l'exécuter. Il y en eut une plus ſcrupuleuſe que les autres qui allégua le qu'en dira-t-on, diſant que ces Cavaliers aimoient trois de leurs compagnes, & que s'ils étoient reçûs dans leur ſociété, il étoit à craindre qu'on n'en gloſât. Il fut conclu unanimement que cette raiſon n'étoit pas valable, qu'il ſuffiſoit de vivre honnêtement & de n'avoir rien à ſe reprocher, & que du reſte Dieu protégeroit leur innocence. Les Cavaliers furent appellés, & les Dames leur propoſérent de les accompagner dans leur voyage. Ils crurent d'abord qu'elles vouloient rire ; mais voyant qu'il n'y avoit point de raillerie, & qu'elles parloient ſérieuſement, ils acceptérent la propoſition, donnérent les ordres néceſſaires, & partirent le lendemain à la pointe du jour.

Leur premiére retraite ne fut qu'à une lieue de la ville. C'étoit une hauteur qui de tous les côtés n'étoit pas éloignée du grand chemin, enrichie de quantité d'arbriſſeaux, & d'une verdure dont les yeux étoient charmés. Sur cette éminence étoit un Palais embelli par l'art & par la nature de tout ce qu'on

Digitized by Google

peut souhaiter. Tout ce qu'il faloit pour passer agréablement & commodément la vie y étoit en abondance, & il étoit de plus dans la propreté où il devoit être pour recevoir une si bonne compagnie.

Cette illustre troupe ne fut pas plutôt assise, que le plus jeune & le plus enjoué des trois Cavaliers commença la conversation, & dit : Votre bon sens, Mesdames, plus que notre prudence nous a conduits ici. Je ne sçai ce que vous avez dessein de faire de vos soucis : pour les miens, je les ai laissez en sortant à la porte de la ville ; ainsi déterminez-vous à passer le tems à rire & à vous divertir, sinon permettez-moi d'aller reprendre mes soucis & de retourner à Florence.

On ne peut pas mieux parler, répondit une des Déesses en souriant. Il faut se réjouir, puisque ce n'est que pour chasser la tristesse que nous avons quitté la ville. Mais comme il n'y a point de société qui puisse subsister sans ordre, je serois d'avis, ajouta-t-elle, qu'on fit des réglemens ausquels tout le monde fût obligé de se soumettre, & sur-tout qu'on défendît sous de rigoureuses peines, d'apporter à la compagnie rien de désagréable.

Ce conseil ayant été généralement approuvé, les réglemens furent faits ; & le dîné étant servi on se mit à table. La danse & les instrumens succédérent à la bonne chére ; ensuite on relut les réglemens, & la plus jeune des Dames représenta qu'on avoit ou-

Digitized by Google

blié de défendre le jeu : elle allégua pour raiſon, qu'il chagrinoit ſouvent les uns, ſans divertir beaucoup les autres, & que les ſpectateurs languiſſoient la plûpart du tems, & ne faiſoient que bâiller. Si vous m'en croyez, ajouta-t-elle, tout ſe paſſera en converſations & à faire des Contes. Tout le monde s'y divertit, non-ſeulement celui qui parle, mais auſſi ceux qui écoutent. Après donc qu'il eut été conclu qu'il n'y avoit pas de meilleur divertiſſement que de conter des Nouvelles, on commença comme vous allez voir.

Digitized by Google

CONTES DE BOCACE.

I. NOUVELLE.

Chapelet du Prat trompa un Religieux par une fauſſe Confeſſion, & quoiqu'il eût tres-mal vécu durant ſa vie, il paſſa pour un Saint après ſa mort, & fut appellé ſaint Chapelet.

UN grand Cardinal diſoit autrefois ſur la canoniſation de certains Saints, *que la ſainteté de ces Saints-là le faiſoit douter de la ſainteté des autres.* En effet il n'eſt rien de plus équivoque que le cœur humain. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe en connoître les profondeurs. L'hypocriſie ſçait ſi bien revêtir les dehors de la véri-

Digitized by Google

table piété, que le plus méchant de tous les hommes, quand il veut se contrefaire, peut tromper les yeux les plus éclairés, comme il paroîtra par la Nouvelle que je vais conter.

Il y avoit autrefois en France un nommé François Musciat, qui après avoir gagné de grands biens par le moyen du commerce, s'ennuya d'être Marchand, & se mit en tête de suivre la Cour, où il dépensa en peu de tems la plus grande partie de son bien. Il arriva alors que le Pape Boniface ayant fait venir en Toscane Charles Sans-Terre, frere du Roy de France, Musciat, qui selon l'ordinaire des Courtisans avoit toujours de magnifiques espérances, eut ordre d'y accompagner ce Prince. Les affaires domestiques de Musciat étoient déja fort en désordre, & sentant qu'il lui faudroit beaucoup de tems pour y apporter les remédes nécessaires, il crut y avoir suffisamment pourvû en les mettant entre les mains de plusieurs personnes. Une chose l'embarrassoit, sçavoir, les créances qu'il avoit sur plusieurs Bourguignons. Il sçavoit que les Bourguignons étoient gens de mauvaise composition, chicaneurs, brouillons, calomniateurs & sans foi, si bien qu'il ne sçavoit à qui confier ses affaires de Bourgogne. Il lui faloit un homme plus méchant que les Bourguignons mêmes; mais où le prendre? Après y avoir long-tems rêvé, il se souvint d'un certain Chapelet du Prat qui venoit souvent chez lui à Paris.

Chapelet étoit un si galant homme, qu'étant

Digitized by Google

Notaire de sa profession, & Notaire peu employé, il eût été bien fâché qu'un acte eût passé par ses mains, sans être jugé faux. Bref il faisoit plus volontiers pour rien un faux contrat, qu'il n'en eût fait un véritable pour une bonne récompense. Avoit-on besoin d'un faux témoin, on pouvoit à coup sûr s'adresser à lui. On étoit alors fort religieux en France pour les sermens; lui ne faisoit aucun scrupule de parjure, & il gagnoit toujours son procès quand on s'en rapportoit à sa bonne foi. Son plaisir étoit de mettre aux mains les parens & les amis, & plus il faisoit de mal, plus il avoit de joye. L'employoit-on pour assassiner quelqu'un, il n'avoit rien à refuser. Il juroit & blasphémoit pour la moindre chose Dieu & les Saints, violent & emporté autant qu'on le peut dire. Il n'alloit jamais à l'Eglise, & parloit des Sacremens avec une impiété horrible; mais pour le cabaret & autres maisons de débauche, c'étoit son séjour le plus ordinaire. Il haïssoit les femmes, & aimoit le contraire plus qu'aucun autre scélérat. D'ailleurs larron, gourmand, yvrogne, joueur, filou, & en un mot le plus méchant homme qui fut jamais. Tout le monde se plaignoit de lui; mais tout le monde le souffroit, parce que Musciat qui le protégeoit étoit en estime & en faveur.

Musciat donc connoissant Chapelet, crut avoir trouvé l'homme qu'il lui faloit. Il le fait appeller, & lui dit qu'étant obligé de faire un long voyage, & ayant des affaires en Bourgogne, il ne voyoit pers

sonne plus capable en toute maniére de les faire que lui. Tu n'es pas à présent fort occupé, lui dit-il, ainsi si tu veux accepter le parti, je te ferai avoir des lettres de recommendation de la Cour, & te donnerai une portion raisonnable de ce que tu pourras tirer. Chapelet qui ne faisoit rien & qui n'étoit pas trop à son aise, considérant que Musciat son protecteur s'en alloit sans se mettre autrement en peine de lui, & que la nécessité le talonnoit, répondit qu'il le feroit volontiers. On convint des conditions: Musciat donna procuration expresse, & fit avoir de la Cour les recommendations promises; ensuite il partit pour l'Italie, & Chapelet pour Dijon, où il n'étoit connu de personne.

Il fit contre son ordinaire les premiére fonctions de sa négociation avec beaucoup de douceur, comme s'il n'eût voulu se faire connoître qu'à la fin. Il logea chez deux Florentins, freres, qui prêtoient à usure, & qui le reçûrent fort honnêtement à la considération de Musciat. Il arriva qu'étant tombé malade, les deux freres firent venir les Médecins, lui donnérent des gens pour le servir, & n'épargnérent rien de tout ce qui lui fut nécessaire: mais tout cela fut inutile; car Chapelet dont toute la vie avoit été fort déréglée, alloit tous les jours de mal en pis, & les Médecins en parloient comme d'un homme dont ils n'espéroient rien.

Les deux freres qui ne voyoient là rien d'avantageux pour eux, & ne sçavoient ce qu'ils devoient

Digitized by Google

faire, entrérent un jour dans une chambre assez proche de celle où étoit le malade. Que faire de cet homme, se disoient-ils l'un à l'autre? De le renvoyer ainsi à l'extrémité, il y auroit de l'imprudence & de la cruauté. Que diroit-on de nous, de chasser brusquement de notre maison un homme mourant, qu'on nous a vû si bien recevoir, que nous avons fait servir & médicamenter avec tant de soin, & de le chasser sans qu'il paroisse qu'il nous en ait donné aucun juste sujet? Mais d'ailleurs il faut considérer, que si ce qu'on nous écrit de sa mauvaise vie est vrai, il ne voudra ni se confesser, ni recevoir aucun des Sacremens; & mourant sans confession, où l'enterrer? Il faudra comme un chien le mettre en terre profane. Mais supposé qu'il se confesse, ses péchés sont si horribles & en si grand nombre, qu'il n'y a ni Curé ni Religieux qui veuille lui donner l'absolution: & cela étant il faudra toujours ou l'exposer à la voirie, ou le jetter dans un fossé. En ce cas comme nous avons des ennemis, & qu'on désapprouve le commerce que nous faisons, on nous fera un crime de la mort de cet homme, & pour profiter de nos dépouilles, non-seulement on nous pillera, mais on s'en prendra peut-être même à nos personnes.

Comme les malades ont souvent l'oreille fine, Chapelet entendit distinctement tout ce qu'ils avoient dit, & les ayant appellés leur dit: Rassurez-vous, Messieurs, il ne vous arrivera aucun mal à cause de moi, quand même je mourrois comme vous avez

Digitized by Google

dit ; mais je ferai en ſorte que cela n'arrivera pas. J'ai tant fait d'outrages à Notre-Seigneur durant ma vie, que ſi je lui en fais encore un en mourant, il n'en ſera ni pis ni mieux. Faites-moi venir ſeulement un ſaint Religieux, ſi tant eſt qu'il y en ait, & ſoyez en repos. Je ferai en ſorte que tout ira bien & pour vous & pour moi.

Quoique les deux freres ne comptaſſent guére ſur cette promeſſe, cependant comme il faut donner quelque choſe au hazard, & ſur-tout quand on n'a pas de meilleur moyen, ils lui firent venir un vieux Cordelier, grand Maître en la ſainte Ecriture, homme fort vénérable & de ſi ſainte vie, que tout le monde avoit pour lui une vénération particuliére.

Le Religieux étant entré, s'aſſit au chevet du malade, & après lui avoir donné pluſieurs conſolations, il lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit confeſſé. Chapelet qui ne s'étoit jamais confeſſé, ne laiſſa pas de répondre : Je me ſuis toujours confeſſé une fois la ſemaine pour le moins, & même, mon Pere, quelquefois plus ſouvent. Il eſt vrai que depuis huit jours que je ſuis malade je n'ai pû me confeſſer, tant mon mal a été preſſant. C'eſt bien fait mon fils, répondit le Moine, faites en de même à l'avenir. Mais puiſque vous vous êtes confeſſé ſi ſouvent, vous aurez peu de choſe à me dire, & moi peu à vous demander. Ne parlez pas ainſi, mon Révérend Pere, répliqua Chapelet ; quoique je me confeſſe ſouvent, je rappelle toutes les fois que je me confeſſe

Digitized by Google

confesse tous les péchés que je puis me souvenir d'avoir commis depuis ma naissance jusqu'à ma confession : ainsi je vous supplie, mon Révérend Pere, de me questionner par ordre, comme si je ne m'étois jamais confessé. N'ayez aucun égard à l'état languissant où je me trouve. J'aime mieux négliger mon corps, que de courir risque de perdre mon ame, que mon Sauveur a rachetée aux dépens de son sang. Le bon Pere fut ravi de ces paroles, & les regarda comme une preuve de la bonne conscience du pénitent.

Après avoir loué sa piété, il commença par lui demander s'il n'avoit jamais offensé son Créateur avec les femmes. Je n'ose vous répondre sur cet article, mon Révérend Pere, répondit Chapelet en soupirant: je crains de pécher par vaine gloire. Non, mon fils, reprit le Cordelier, on ne péche jamais quand on dit la vérité soit en se confessant ou autrement. Dites & ne craignez rien. Sur cette assûrance, ajoûta le pénitent, je vous dirai donc, mon Révérend Pere, que je suis tel à cet égard que quand je sortis du ventre de ma mere. Dieu vous benisse, mon fils, répliqua le Moine. Votre action est d'autant plus méritoire, que vous avez eu plus de liberté que nous n'en avons, de faire le contraire si vous eussiez voulu. Mais n'êtes-vous jamais tombé, continua le Moine, dans le péché de gourmandise ? Souvent, mon Pere, répliqua le pénitent en soupirant profondément. Outre les jeûnes commandés par

Digitized by Google

l'Eglise que les dévots observent durant toute l'année, ma coutume est de jeûner au pain & à l'eau trois jours de la semaine pour le moins, & j'ai bû cette eau avec le même plaisir que les yvrognes boivent le vin, & sur-tout après la fatigue d'un pélerinage. J'ai même souhaité plusieurs fois des salades. J'ai quelquefois trouvé mon pain de meilleur goût, que ne devoit faire un homme qui jeûne par dévotion comme je fais. Ces péchés, mon fils, repartit le Religieux, sont naturels & assez légers, & vous feriez mal de vous en allarmer plus qu'il ne faut. Quelque saint que soit un homme il mange de bon appetit après avoir jeûné, & boit de même après avoir travaillé. Ne me dites point cela pour me consoler, ajouta le pénitent : Vous sçavez que je n'ignore pas qu'on doit faire nettement & sans répugnance tout ce qu'on fait pour Dieu, ou qu'autrement on péche. Il est bon que vous le preniez ainsi, dit alors le Cordelier, & je suis bien content de la pureté & de la délicatesse de votre conscience. Mais dites-moi encore, je vous prie, n'avez-vous jamais fait de péché d'avarice ? n'avez-vous point exigé ce qui n'étoit pas raisonnable, & n'avez-vous point retenu du bien d'autrui ce que vous ne deviez point retenir ? Vous avez cette pensée, mon Pere, répondit Chapelet, parce que vous me voyez logé chez des Usuriers ; mais je ne fais rien avec eux, & je n'y suis venu que pour les exhorter à quitter un métier si dangereux, & je crois que j'en serois venu à bout, si

Dieu ne m'avoit pas envoyé cette maladie. Je dois vous dire que mon pere m'ayant laissé beaucoup de bien, j'en donnai la plus grande partie à Dieu ; & puis pour subsister, & pour secourir les pauvres de Jesus-Christ, je me mis à faire un petit commerce. A la vérité j'ai souhaité de gagner, mais j'ai toujours donné aux pauvres la moitié de mon gain, & l'autre moitié a été pour mes besoins ; en quoi Dieu m'a tellement beni, que mes affaires ont toujours prospéré. C'est fort bien fait, reprit le Confesseur ; mais combien de fois vous êtes-vous mis en colére ? Souvent à la vérité, répliqua le pénitent. Mais le moyen de s'en empêcher voyant la corruption des hommes, qui violent les commandemens de Dieu, & ne craignent point ses jugemens. J'ai souvent dit en moi-même : j'aimerois mieux être mort, que de voir les jeunes gens courir après les vanités, jurer & se parjurer, & préférer en un mot les voyes du monde à celles de Dieu. Cette colére est louable, répondit le Religieux ; & je n'ai point sur cela de pénitence à vous imposer. Mais, mon fils, la passion ne vous a-t-elle jamais poussé à tuer quelqu'un, à dire quelque chose de malhonnête, ou à faire injure à quelqu'un ? Vous, mon Pere, qui me paroissez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainsi ? croyez-vous que Dieu m'eût si long-tems laissé sur la terre, si j'avois eu la moindre pensée de faire un des crimes dont vous avez parlé ? c'est à des voleurs & à des scélérats à vivre de cette

maniére ; gens que je n'ai jamais vûs sans prier Dieu pour leur conversion. Dieu vous benisse, mon fils, dit encore le bon Pere ; mais au reste n'avez-vous jamais été faux témoin contre personne ; n'avez-vous jamais médit de personne, ou enlevé à quelqu'un ce qui lui appartenoit. Oui, mon Révérend Pere, répliqua le pénitent, j'ai dit du mal d'autrui. J'avois autrefois un voisin qui avoit le plus grand tort du monde, & qui ne faisoit que battre sa femme. J'avois tant de pitié de cette pauvre femme, qui étoit battue toutes les fois que son mari avoit trop bû, que j'en parlai mal à ses parens. Mais, mon fils, reprit le Cordelier, vous avez été Marchand. N'avez-vous point trompé quelqu'un, comme font ordinairement ces Messieurs-là ? J'en ai trompé un, mon Révérend Pere, mais je ne sçai qui il est. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un homme, à qui j'avois vendu du drap à crédit, m'en ayant un jour apporté l'argent, je le mis sans compter dans une bourse. Je le comptai un mois après, & trouvai quatre deniers de trop. Mais n'ayant plus vû l'homme pour lui faire restitution, je fis une aumône des quatre deniers après les avoir gardés près d'un an. Cela est peu de chose, dit le Pere, & vous fites fort bien mon fils, d'en disposer de cette maniére. Le bon Religieux fit plusieurs autres questions à son pénitent, qui répondit à toutes à peu près sur le même ton. Il étoit déja prêt à lui donner l'absolution, quand Chapelet lui dit : j'ai fait encore un péché que je ne vous ai

Digitized by Google

pas dit. Je viens de me souvenir que je fis nettoyer la maison un jour de fête, & que je n'eus pas pour le saint Dimanche le respect que je devois. C'est peu de chose, mon fils, dit le Confesseur. Ne dites pas cela, mon Pere, répliqua le pénitent. Le Dimanche est un jour qui doit être vénéré, parce que ce fut ce jour-là que le Seigneur ressuscita. N'avez-vous fait que cela, mon fils, reprit le Cordelier? Je crachai il y a quelque tems sans y penser dans l'Eglise de Dieu. Ce n'est pas une chose dont il faille se confesser, mon fils, répliqua le bon Religieux en souriant. Nous-mêmes y crachons tous les jours. Vous faites fort mal, reprit le pénitent, car il n'y a rien qu'on doive tenir si net que le temple de Dieu où nous offrons nos sacrifices. Bref il lui dit en peu de tems plusieurs choses de la même nature, & comme il soupiroit & pleuroit quand il vouloit, il se mit enfin à pleurer & à gémir. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit alors le Pere? Il y a encore un péché, répondit Chapelet, dont je ne me suis jamais confessé, tant j'ai honte de le dire. Je ne m'en souviens jamais sans douleur, & je crois que Dieu ne me le pardonnera jamais. A quoi songez-vous, mon fils, de parler comme vous faites, repartit le Confesseur? Si vous étiez chargé de tous les péchés que les hommes ont commis & doivent commettre tant que le monde durera, la bonté & la miséricorde de Dieu sont si grandes, que vous en confessant & vous en repentant comme je vois que vous faites, ils vous

ſeroient pardonnés. Dites donc hardiment ce que vous avez ſur le cœur. Hélas! mon Pere, répondit alors Chapelet toujours pleurant, mon péché eſt ſi grand, qu'à peine puis-je en eſpérer le pardon, à moins que vous ne m'aidiez à fléchir Dieu par vos priéres. Cependant Chapelet pleuroit toujours & ne diſoit rien; & comme le Religieux continuoit à l'exhorter de décharger ſa conſcience, après bien des façons il fit un profond ſoupir, & dit: Puiſque vous me promettez de prier Dieu pour moi, je m'en vais donc vous le dire. Je maudis ma mere étant encore enfant. Cela dit, il recommença ſes complaintes. Croyez-vous, mon fils, que ce ſoit un ſi grand péché, lui répondit le Pere? Les hommes blaſphêment Dieu tous les jours, & il leur fait grace quand ils s'en repentent. Ne doutez point qu'il ne vous pardonne ce péché. Eſſuyez vos larmes, conſolez-vous, mon fils, & ſoyez perſuadé, que quand vous auriez été un des Bourreaux de JESUS-CHRIST, ce péché vous ſeroit pardonné ayant le repentir que je vous vois. Que dites-vous, mon Pere, reprit le pénitent? Maudire ma bonne mere qui m'a porté neuf mois dans ſon ſein, & depuis au cou plus de cent fois, c'eſt un péché ſi grand que je ſuis perdu ſi vos priéres ne me ſauvent.

Le Religieux voyant que ſon pénitent n'avoit plus rien à dire, le benit & lui donna l'abſolution; & comme il ne doutoit aucunement que ce qu'il avoit dit ne fût vrai, il le croyoit le plus ſaint de

tous les hommes. Et qui auroit pû en douter voyant un mourant parler ainsi. Vous serez bien-tôt guéri, mon fils, lui dit-il, moyennant l'assistance de Dieu: mais s'il arrivoit que Dieu voulût reprendre votre ame sainte & bien disposée, ne voulez-vous pas bien que votre corps soit inhumé dans notre Couvent; je serois fâché qu'il le fût ailleurs, mon Révérend Pere, répondit le pénitent, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, & que j'ai d'ailleurs toujours eu une dévotion particuliére pour votre Ordre. Tout ce que je vous demande, est qu'aussi-tôt que vous serez arrivé au Couvent, vous me fassiez apporter le Corps de Notre-Seigneur que vous avez consacré ce matin. Je m'en reconnois indigne, mais avec votre permission mon dessein est de le recevoir, & ensuite la sainte Onction. Si j'ai vêcu comme pécheur, je veux au moins mourir en Chrétien. Le saint homme loua son zéle, & l'assura qu'il feroit ce qu'il souhaitoit; à quoi il ne manqua pas.

Les deux freres qui craignoient fort que Chapelet ne les trompât, s'étoient postés le plus près qu'ils avoient pû. Ils penférent vingt fois éclater, en écoutant ce que le malade disoit au Pere; mais revenant ensuite à eux-mêmes: quel homme est ceci, disoient-ils, que ni l'âge, ni la maladie, ni la crainte de la mort, ni les frayeurs des jugemens de Dieu devant le trône duquel il est prêt à comparoître, ne peuvent empêcher de mourir comme il a vécu,

Digitized by Google

Cependant voyant que Chapelet seroit enterré, ils ne se mirent guére en peine du reste. Après avoir reçû tous les Sacremens, il mourut dès le jour même vers le soir.

Les apprêts de son enterrement étant faits, on fit avertir les Cordeliers, qui vinrent le soir prier pour le mort selon la coutume, & le lendemain il fut inhumé en grande cérémonie. Le Religieux qui l'avoit confessé ayant appris qu'il étoit mort, alla trouver le Prieur du Couvent, fit assembler le Chapitre, & informa tous ses confréres de la sainteté de Chapelet. Il loua sa confession, & répresenta qu'espérant que Dieu opéreroit par lui plusieurs miracles, il croyoit qu'on devoit recevoir ce corps avec beaucoup de respect & de vénération ; à quoi consentirent le Prieur & les autres Religieux. La nuit étant venue, ils s'en allérent tous où étoit le mort, & dirent de grandes solemnelles Vigiles. Le lendemain vêtus d'Aubes & de leurs grandes Chapes, le livre à la main, précédés de la Croix, ils revinrent chantans, & emportérent ce bienheureux corps à leur Eglise avec beaucoup de solemnité, suivis de presque tous les habitans de la ville de l'un & de l'autre sexe.

Ce corps ne fut pas plutôt à l'Eglise, que le Pere qui l'avoit confessé, monta en chaire pour faire son Oraison funébre. Il dit des merveilles du mort, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa simplicité, de son innocence & de sa sainteté. Il n'oublia

pas

Digitized by Google

pas ce qu'il lui avoit dit comme son plus grand péché, & la peine qu'il avoit eue à lui persuader que Dieu pût le lui pardonner. Il prit occasion de là de censurer ses auditeurs, qui pour la moindre chose blasphémoient Dieu, sa Mere, & tous les Saints de la Cour céleste. Il s'étendit encore beaucoup sur la fidélité & sur la probité de son pénitent, & enfin il en dit tant, & persuada si bien ses auditeurs, qu'à peine attendirent-ils que le service fût achevé pour aller lui rendre les honneurs divins. Chacun s'empressoit à lui baiser les pieds & les mains. Ses habits furent incontinent déchirés, & ceux qui pouvoient en avoir un petit morceau, s'estimoient bienheureux. Chacun vouloit le voir, & pour cet effet il demeura exposé tout ce jour-là. La nuit suivante il fut enterré dans un tombeau de marbre. Le lendemain il y eut une grande affluence de peuple qui venoit l'adorer & lui porter des cierges, se vouer à lui & attacher des chandelles de cire, selon le vœu qu'on avoit fait. Le bruit de sa sainteté alla si loin, qu'il n'y avoit presque point d'affligé, qui voulût se vouer à un autre Saint qu'à saint Chapelet. On soutenoit que Notre-Seigneur avoit fait & faisoit tous les jours plusieurs miracles en faveur de ceux qui se voüoient dévotement à lui. Ainsi Chapelet du Prat, le plus méchant homme qui fût jamais, fut regardé après sa mort comme un grand Saint.

Digitized by Google

II. NOUVELLE.

Un Juif à la sollicitation d'un de ses amis va de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclésiastiques, il retourne à Paris, & se fait Chrétien.

ON m'a dit autrefois qu'il y avoit à Paris un riche Marchand de drap de soye nommé Jeannot de Chevigni, homme sincére, bon & droit, & intime ami d'un riche Juif nommé Abraham, aussi Marchand, & homme de grande probité. Jeannot connoissant les bonnes qualités de ce Juif, étoit fâché qu'un si honnête homme fût damné. Il le pria de renoncer aux erreurs du Judaïsme, & d'embrasser la vérité Chrétienne, dont les progrès augmentoient tous les jours, au lieu que la sienne diminuoit à vûe d'œil. Le Juif répondit, qu'il ne croyoit aucune Religion si sainte & si bonne que la Judaïque; qu'y étant né il vouloit y vivre & y mourir, & que rien n'étoit capable de le détourner d'une telle résolution. Jeannot ne laissa pas pour cela de le solliciter, & de lui représenter selon ses petites lumiéres, combien la Religion Chrétienne valoit mieux que la Juive. Quoique le Juif fût un grand maître en sa Loi, néanmoins l'amitié qu'il avoit pour son ami, ou plus vraisemblablement les paroles que l'esprit de Dieu inspiroit au Marchand peu éclairé, frappérent telle-

Digitized by Google

ment le Juif, qu'encore qu'il demeurât toujours opiniâtre, il commença à trouver goût aux remontrances de Jeannot. Le Juif enfin vaincu par les instances continuelles de son ami, lui dit un jour: Vous voulez donc, Jeannot, que je me fasse Chrétien. J'y consens à condition que j'irai premiérement à Rome, pour y voir celui que vous appellez le Vicaire Général de Dieu en terre, pour y étudier ses mœurs & celles des Cardinaux. Si par eux & par ce que vous me dités, je puis me convaincre que votre Religion soit meilleure que la mienne, comme vous avez voulu me le persuader, je ferai ce que vous voulez; sinon je demeurerai Juif.

Jeannot entendant cela, fut dans un chagrin extrême, & dit en soi-même: Je croyois avoir converti cet homme; mais je sens bien que je me suis donné des peines inutiles. S'il va à Rome, & qu'il voye la dépravation des gens d'Eglise, bien loin de se faire Chrétien, il deviendra plus Juif que jamais. Epargnez-vous, mon ami, lui dit-il, la peine & la dépense de ce voyage. Il y a tout à craindre par mer & par terre pour un homme riche comme vous. Craignez-vous de ne pas trouver ici quelqu'un qui vous baptise? S'il vous reste des doutes au sujet de la foi Chrétienne, où trouverez-vous des Docteurs plus éclairés qu'à Paris? Ainsi je trouve que ce voyage n'est d'aucune nécessité. Comptez que les Prélats sont à Rome tels que vous les avez vûs ici, ou même meilleurs, comme étant plus proche du souverain

Digitized by Google

Pasteur. Si vous voulez donc m'en croire, vous remettrez ce voyage à une autre fois. Peut-être vous ferai-je compagnie. Je veux croire, Jeannot, tout ce que vous me dites ; mais pour couper court je ne changerai jamais de Religion, à moins que je ne fasse ce voyage. Jeannot voyant son obstination lui dit, qu'il fit donc comme il l'entendroit, & conclut en soi-même que son proselite lui échaperoit. Mais comme il n'y hazardoit rien du sien, il ne s'en mit pas autrement en peine.

Le Juif monte à cheval, & s'en va à Rome en toute diligence. Il fut fort bien reçu des Juifs de cette ville ; & durant le séjour qu'il y fit, sans rien dire du sujet de son voyage, il commença par étudier la façon de vivre du Pape, des Cardinaux, des Prélats & autres Courtisans. Comme il étoit habile, il s'apperçut bien-tôt, & par lui-même & par les secours d'autrui, que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, ils étoient tous de fort malhonnêtes gens, abandonnés à toute sorte de péchés naturels & contre nature, & que pour obtenir quelque chose de considérable, le crédit des Courtisanes & des Gitons n'étoit pas un médiocre secours. Il remarqua encore qu'ils étoient universellement gourmans, yvrognes & comme bêtes brutes plus passionnés pour le ventre, que pour toute autre chose. Allant encore plus loin il les vit tous si avares & si avides d'argent, qu'ils vendoient & achetoient à beaux deniers comptans, non seulement le sang humain en gé-

Digitized by Google

néral, mais aussi le sang Chrétien, & les choses sacrées quelles qu'elles fussent, soit sacrifices ou bénéfices, dont ils faisoient un plus grand commerce, qu'on n'en fait à Paris des draps & des autres marchandises. On a donné le nom de négociation à la simonie manifeste, & à la débauche celui de nourriture, comme si Dieu ne sçavoit pas la signification des mots, & ne connoissoit pas l'intention des cœurs méchans, & se laissât tromper au nom des choses comme font les hommes.

Comme le Juif étoit un homme sobre & modeste, il fut tellement scandalisé des vices qu'on vient de dire, & de plusieurs autres qu'il est bon de taire, que croyant en avoir assez vû, il résolut de s'en retourner à Paris : ce qu'il fit aussi. Jeannot n'eut pas plutôt appris son retour, qu'il l'alla voir. Ils se firent de grandes caresses, & après quelques jours de repos, il lui demanda ce qu'il pensoit du Saint Pere, des Cardinaux & des autres Courtisans. Je ne sçai, répondit le Juif sans hésiter, si j'ai bien jugé de ce que j'ai vû & entendu, mais je puis vous dire que je n'ai vû en aucun Ecclésiastique ni sainteté ni dévotion, ni en un mot rien de bon. Mais j'ai remarqué au contraire tant de luxe, d'avarice, de gourmandise, &c. que la Cour de Rome est bien plutôt, selon moi, le singe du diable, que l'imitatrice de Dieu. De la maniére que je le conçois, votre Pontife, & par conséquent tous ceux qui en dépendent, travaillent avec soin à ruiner la Religion Chrétienne, eux qui

Digitized by Google

en doivent être les protecteurs & les appuis. Mais comme je vois qu'il n'y réussissent pas, & qu'au contraire votre Religion fleurit & devient tous les jours plus brillante, je suis entiérement convaincu qu'elle est la plus sainte de toutes les Religions, & que le Saint Esprit en est le vrai conservateur. Ainsi je suis plus déterminé que jamais à me faire Chrétien. Allons donc de ce pas à l'Eglise, afin que j'y reçoive le Baptême, suivant la coutume de votre sainte foi. Jeannot qui s'attendoit à toute autre chose, fut ravi de l'entendre parler ainsi. Il le mena à l'Eglise de Notre-Dame, fut son parrein, le fit baptiser & nommer Jean. Jeannot eut grand soin de faire instruire son Néophite, qui apprit beaucoup en peu de tems, & fut depuis très-bon Chrétien.

III. NOUVELLE.

Un Juif d'Alexandrie se retira du piége que Saladin lui avoit tendu, en lui faisant un Conte ingénieux.

SALADIN fut un si grand & si vaillant homme, que par sa valeur il devint non seulement Soudan de Babilone, mais qu'il remporta encore plusieurs victoires sur les Chrétiens & sur les Sarazins. Comme ce Prince eut diverses guerres à soutenir, & qu'il étoit d'ailleurs très-magnifique, ses trésors se trouvérent épuisés. Des affaires extraordinaires lui

Digitized by Google

étant survenues, ayant besoin d'argent, & ne sçachant où en prendre, parce qu'il le lui faloit promptement, il se souvint d'un riche Juif nommé Melchisédec, qui prêtoit à usure à Alexandrie, & crut que cet homme pourroit faire son affaire. Mais comme il sçavoit qu'il étoit fort avare, il étoit persuadé qu'il ne le feroit jamais volontairement, & le Soudan ne vouloit point lui faire violence. Cependant pressé par la nécessité, & s'étant mis en tête de tirer du Juif le secours dont il avoit besoin, il s'avisa de l'y contraindre par un prétexte raisonnable en apparence. Il l'envoye querir, le reçoit familiérement, le fait asseoir auprès de lui, & lui dit : On m'a dit que tu es un homme sage & sçavant pour les choses divines ; ainsi je voudrois bien que tu me disses laquelle de ces trois Religions tu trouves la meilleure, la Juive, la Mahométane, ou la Chrétienne.

Le Juif qui étoit véritablement sensé & prudent, vit d'abord le piége, & sentit bien qu'il seroit pris pour dupe s'il préféroit une des trois Religions aux autres. La question que vous me faites est belle, répondit-il, & puisque vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous dire ce que je pense, permettez-moi de commencer par un petit conte. Je me souviens, si je ne me trompe, d'avoir souvent oui dire, qu'il y eut autrefois un grand & riche homme, qui outre plusieurs joyaux très-précieux, avoit un anneau de grand prix. Cet homme voulant se faire honneur d'un si rare bijou, voulut le laisser à ses

defcendans comme un monument de fon opulence ; & ordonna par fon teftament, que celui de fes enfans mâles qui fe trouveroit après fa mort faifi de cet anneau, fût fon héritier univerfel, & refpecté comme tel du refte de la famille. Celui à qui le pere donna l'anneau, fit à l'égard de fes fucceffeurs ce que fon prédéceffeur avoit fait au fien. L'anneau paffa en peu de tems par plufieurs mains. Il vint enfin à un qui avoit trois fils également bien faits, fages & obéiffans à leur pere, qui pour cet effet les aimoit tous trois également. Comme chacun fçavoit l'ufage de cet anneau, chacun auffi faifoit fa cour au pere pour tâcher de fe le faire donner. Le bon homme qui ne fçavoit en faveur duquel fe déterminer, & l'ayant promis à chacun, il fongea à les contenter tous trois. Pour cet effet il en fit faire fecrettement deux autres à un excellent Orféve, fi femblables au premier, qu'il ne pouvoit lui-même diftinguer les faux d'avec le véritable. Chacun eût le fien. Le pere mourut. Les trois freres fe mirent en devoir de fe mettre en poffeffion de fa fucceffion, & de fe faire rendre l'honneur qui leur étoit dû. Sur les refus faits de part & d'autre, chacun produifit fon anneau. Bref tous ces anneaux fe reffembloient fi fort, qu'il n'y avoit pas moyen de connoître le véritable. Il y eut procès pour la fucceffion, & on eft encore à décider qui doit être l'héritier.

Il en eft de même, Monfeigneur, des trois Religions données par Dieu le pere aux trois nations

Digitized by Google

dont vous avez parlé. Chacune croit être héritiére de Dieu, avoir sa vraye loi, & faire ses commandemens : mais laquelle des trois en est en possession, c'est ce qui est encore indécis. Saladin voyant que le Juif s'étoit bien tiré du panneau qu'il lui avoit tendu, lui dit le besoin où il étoit, & lui demanda s'il vouloit le secourir. Il lui déclara même ce qu'il avoit eu intention de faire, si sa réponse avoit été moins sage. Le Juif lui prêta tout ce qu'il voulut. Saladin le remboursa, l'aima, & le retint auprès de lui avec beaucoup de distinction.

IV. NOUVELLE.

Un Moine qui avoit fait un grand péché, se garantit de la peine qu'il méritoit, en reprochant honnêtement à son Abbé le même péché.

IL y avoit autrefois dans le pays de la dépendance de Sarzane, qui n'est pas éloigné du nôtre, un Monastére, dont les Religieux vivoient plus saintement qu'ils ne font aujourd'hui. Il y avoit entre autres un jeune Moine, dont les macérations ne pouvoient modérer la vigueur. Etant un jour sorti vers le midi, c'est-à-dire, dans le tems que les autres dormoient, & se promenant seul autour de leur Eglise située dans un lieu fort solitaire, le hazard lui fit rencontrer une jeune fille assez jolie, dont le pere

Digitized by Google

étoit peut-être un payſan du voiſinage qui l'avoit envoyée cueillir certaines herbes. Il ne l'eut pas plutôt vûe, qu'il fut tenté de la voir de plus près. Il l'aborde, lui parle, & fait ſi bien qu'il conclut, & ſur l'heure la fait paſſer dans ſa chambre ſans que perſonne s'en apperçût. Pendant que plein de tranſport il ſe divertiſſoit avec elle ſans beaucoup de précaution, l'Abbé s'étant levé, & ſe promenant à petit pas dans le Dortoir, paſſa devant la cellule du galant, & y ayant entendu du bruit, il s'approcha tout doucement pour mieux démêler les voix. Il n'eut pas plutôt l'oreille à la porte qu'il connut manifeſtement qu'il y avoit une femme. Il eut envie de ſe faire ouvrir, puis il ſongea qu'il valoit mieux s'en retourner ſans faire d'éclat, & attendre que le Moine ſortît. Quoiqu'il fût fort occupé avec la fille, il ne laiſſoit pas de craindre quelque accident. Dans cet eſprit il crut avoir entendu marcher dans le Dortoir, & mettant l'œil à un petit trou, il vit clairement que c'étoit l'Abbé qui écoutoit, & ne douta point qu'il n'eût apperçû ſa maitreſſe. Comme le Moine ſçavoit qu'il lui en coûteroit cher, il fut extrêmement chagrin de l'avanture. Cependant ſans en rien témoigner à la fille, il chercha dans ſa tête quelque bon expédient pour ſe tirer d'affaire ; & comme il n'eſt rien de plus ingénieux que l'amour & la néceſſité, il ne ſongea pas long-tems ſans trouver une nouvelle malice, qui lui réuſſit à ſouhait. Faiſant donc ſemblant de ne pouvoir être plus long-

Digitized by Google

tems avec cette fille : Je m'en vais, lui dit-il en la quittant, chercher les moyens de te faire sortir d'ici sans être vûe : demeure tranquille jusqu'à mon retour. Le Moine sort, ferme sa porte, s'en va droit à la chambre de l'Abbé, lui présente la clef de la sienne, comme avoient coutume de faire ceux qui sortoient du Couvent, & lui dit d'un visage riant : Je n'ai pû faire venir ce matin tout le bois que vous avez commandé ; j'irai, mon Révérend Pere, tout de ce pas avec votre permission faire amener le reste.

Le jeune Moine au lieu d'aller au bois, se cacha en un endroit d'où il pouvoit facilement entendre si on entreroit dans sa chambre. Pour l'Abbé il se trouva dans quelque perplexité. D'abord il eut dessein de prendre les Moines avec lui, & de leur faire voir la fille enfermée. Mais considérant qu'elle appartenoit peut-être à d'honnêtes gens, & que cela ne pourroit se faire sans scandale pour les vieux, & sans tentation pour les jeunes, il prit le parti de la voir seul, afin d'être éclairci des moyens que le Moine avoit employés pour la débaucher, & aussi pour ce qu'il auroit à faire dans la suite afin de châtier le coupable. Il vient donc tout doucement à la cellule, ouvre la porte & la referme sur lui. La fille le voyant s'effraye, & se met à pleurer.

Le jeune Moine qui étoit aux écoutes, tira bon augure de ce commencement ; mais il résolut d'attendre encore quelque tems au même endroit pour

Digitized by Google

connoître la conduite de l'Abbé par le tems qu'il demeureroit dans la chambre. C'eſt une étrange choſe que l'occaſion, à laquelle il eſt bien plus mal aiſé de réſiſter que l'on ne penſe. Car quoique cette fille ne fût pas belle, & qu'elle eût même le viſage un peu hâlé, elle avoit ce grand air de jeuneſſe, qui eſt un des plus beaux appanages du ſexe, & elle avoit de plus ce je ne ſçai quoi qui ſurprend & qui plaît. Quand elle n'auroit eu que cela, ce n'étoit déja que trop. D'ailleurs, qui ne ſçait pas que les larmes amoliſſent les cœurs les plus féroces ? Ce bon Abbé n'avoit jamais été de ce nombre pour les femmes ; de ſorte qu'encore qu'il eût bien près de ſoixante ans, il ſe trouva plus qu'à demi vaincu à la vûe de cet objet, ou s'il fit quelque réſiſtance, elle fut bien plus foible qu'il n'auroit fallu. Au lieu donc de cet air ſévére qu'il avoit en entrant, il commença à conſoler la jeune fille, lui diſant qu'il ne reconnoiſſoit que trop qu'elle avoit été ſéduite, & l'aſſurant qu'il ne lui ſeroit fait aucun tort, que la peine même ne tomberoit pas ſur elle. Enſuite il lui demanda ſon nom & celui de ſes parens, & de propos en propos il lui fit tant de queſtions ſur ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle avoit commencé à ſe ſentir & à ſe connoître, que la pauvre fille s'imagina être à confeſſe, & qu'il lui faudroit rendre compte des ſonges mêmes qu'elle avoit eus du tems qu'elle étoit encore à la bavette. Il vint enſuite à ce qui regardoit le jeune Moine, & lui demanda tant de cir-

Digitized by Google

constances, & d'un air si sérieux, qu'elle connut bien qu'il lui faudroit un jour une meilleure absolution que celle qu'il lui donneroit. On juge assez que n'étant de fer ni de diamant, elle ne pouvoit pas résister long-tems. Cependant une double honte, & de ce qu'elle avoit fait, & de ce qu'elle connoissoit qu'on lui demandoit encore, la rendit si interdite qu'à peine osoit-elle lever les yeux. Le bon Abbé voulant lui donner de la hardiesse & de la confiance, se mit le premier sur le lit du jeune Moine, feignant qu'il lui étoit survenu une espéce d'éblouissement, & appellant la fille comme s'il eût eu besoin de quelque secours, il la prit par la main, & la tirant tout doucement à lui, il la mit en état de prendre des soins que d'autres n'auroient pas sans doute dédaigné de se donner eux-mêmes.

Le jeune Moine qui s'étoit caché, ne pouvant plus douter de ce qui se passoit dans sa cellule, vint pour mieux s'en assûrer, à un petit trou qui n'étoit connu que de lui seul. Il vit la jeune fille se jouant avec l'Abbé de maniére qu'il comprit aisément qu'elle ne l'avoit pas pris de force, & que ce n'étoit que par obéïssance qu'elle s'étoit mise en cet état. Il se retira tout joyeux, & s'en alla querir le bois qu'il devoit faire apporter.

Le bon Abbé après un assez long séjour dans la cellule, crut devoir se retirer; ce qu'il ne fit pourtant pas sans avoir recommandé le secret à la fille. Il lui promit de revenir bien-tôt pour la faire sortir du

Digitized by Google

Couvent. Mais de retour dans sa chambre, il médita une chose bien cruelle & bien injuste. Ce fut de faire mettre le jeune Moine en prison, afin de jouir sans partage de la bonne fortune qu'il venoit d'avoir. Sçachant donc que le jeune Moine étoit de retour, il le fait appeller, & ayant fait retirer tout le monde : Malheureux, lui dit-il, vous sçavez la faute que vous avez faite dans votre chambre. Si je faisois mon devoir, je vous ferois venir sur le champ au Chapitre, pour y recevoir la peine que mérite votre crime. Mais pour ne pas scandaliser notre Monastére, je ne vous impose qu'une prison d'un mois, & en cela je vous traite avec une bonté extraordinaire. Le Moine lui répondit sans s'étonner : Mon Révérend Pere, il y a si peu de tems que je suis dans l'Ordre de saint Benoît, que ce n'est pas merveille si je n'en sçais pas parfaitement les régles. Vous m'avez bien appris les jeûnes & les vigiles ; mais vous ne m'aviez point encore dit que les Moines dûssent laisser la prééminence aux femmes, & s'humilier sous elles. A présent que votre Révérence m'en a donné l'exemple, je vous promets de n'y manquer jamais ; & en cette considération je vous conjure de me pardonner cette premiére faute. L'Abbé ne pût s'empêcher de sourire ; & sur cela s'étant fait une confession mutuelle de ce qu'ils ne pouvoient plus se cacher, ils concertérent deux choses dignes de leur grande prudence : l'une de faire sortir la fille ce jour-là ; l'autre comment ils s'y prendroient pour la faire revenir dans la

Digitized by Google

suite avec tout le secret qui fait une partie considérable de ces sortes d'avantures.

V. NOUVELLE.

Un repas de Gelinottes & des paroles honnêtes guérirent un Roy de France de l'amour inconsidéré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Montferrat.

LE Marquis de Montferrat fut un homme de valeur & un excellent Capitaine. Comme il étoit Gonfalonier de l'Eglise, il fut obligé de passer la mer avec l'Armée que les Chrétiens envoyoient à la conquête de la Terre Sainte. Un jour qu'on parloit de ses prouesses à la Cour de Philippe le Borgne, Roy de France, qui se disposoit aussi à passer en Terre Sainte, un Courtisan dit en présence du Roy, qu'il n'y avoit pas au monde un couple comme le Marquis & son épouse; & qu'autant que le Marquis étoit célébre par sa vertu, autant son épouse l'étoit par sa beauté & par sa sagesse. Ces paroles frappérent si fort le Roy de France, que sans avoir vû la Marquise, il commença dès ce moment à l'aimer, & résolut de ne s'embarquer qu'à Genes, afin d'avoir un prétexte honnête de voir en chemin faisant la Marquise, se promettant que l'absence de son époux lui feroit obtenir aisément ce qu'il désiroit

d'elle. Il fit prendre les devans à ses équipages, & partit avec peu de suite. A une journée du lieu où étoit la Marquise, il lui envoya dire qu'il iroit le lendemain dìner chez elle. La Marquise prudente & sage répondit gayement, qu'il lui feroit beaucoup de grace, & qu'il seroit le très-bien venu. Elle ne devina pas d'abord pourquoi un si grand Roy la venoit voir, sçachant que son mari étoit absent; mais après y avoir un peu pensé, elle crut avec raison que la réputation de sa beauté lui attiroit cette visite. Cependant comme elle étoit aussi polie que vertueuse, elle résolut de le bien recevoir, & fit venir pour cet effét tous les Gentilshommes qui étoient restés au pays, pour régler par leurs avis tout ce qui étoit nécessaire. Mais pour le festin elle voulut que personne ne s'en mêlât qu'elle. On fit prendre toutes les Gelinottes du pays, & les Cuisiniers eurent ordre de les déguiser du mieux qu'ils pourroient, d'en faire plusieurs services, & de n'y ajouter aucune autre viande.

Le Roy vint le lendemain comme il l'avoit mandé, & fut honorablement reçû de la Marquise. Il la trouva encore plus belle que la renommée n'avoit dit, & son amour augmenta à proportion des grandes qualités qu'il découvrit en elle. Le Roy s'étant retiré dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, & l'heure de dîner venue, Sa Majesté & la Marquise mangérent à une table, & les autres selon leurs qualités furent régalés à d'autres tables. Le Roy fut servi

Digitized by Google

servi à plusieurs services avec des vins excellens ; mais rien ne lui faisoit tant de plaisir que la vûe de la Marquise. Cependant voyant qu'on ne servoit qu'un mets à la fois, & que tout n'étoit composé que de Gelinottes apprêtées en diverses façons, il commença à être surpris. Comme il connoissoit le lieu, il sçavoit que la Marquise auroit pû avoir quantité d'autres volailles, & même du Gibier puisqu'elle avoit eu le tems de faire chasser, ayant été avertie un jour d'avance. Quoiqu'il eût sujet d'être étonné de cela, il ne voulut néanmoins lui parler que de ses Gelinottes. Est-ce en ce pays seulement, Madame, lui dit-il en riant, que les Gelinottes viennent sans Coq ? La Marquise qui comprit bien ce qu'il vouloit dire, ravie de trouver une si belle occasion de lui faire connoître ses intentions, lui répondit : Non, Sire ; mais les femmes y sont faites comme ailleurs, quoiqu'il y ait quelque différence entre elles pour les habits & pour les dignités. Le Roy devina fort bien par sa réponse l'énigme des Gelinottes, & le sens de ses paroles. Jugeant donc sagement qu'il seroit inutile d'aller plus loin, & que la violence n'étoit pas de saison, il crut que le meilleur parti étoit de se guérir. Il dîna donc sans lui parler davantage sur ce ton, de peur de l'obliger à la vengeance ; & désespérant du succès de son voyage, il reprit le chemin de Genes incontinent après dîné. Pour donner quelque couleur à sa criminelle visite, il remercia la Marquise des honneurs qu'il en avoit reçus.

Digitized by Google

VI. NOUVELLE.

L'Hypocrisie des Moines confondue par un bon mot.

A PROPOS de bons mots, je vais vous parler d'un Séculier qui en dit autrefois un sur l'hypocrisie des Moines, non-seulement capable de faire rire, mais digne d'être loué. Il y avoit il n'y a pas long-tems en notre Ville un Frere Mineur, & célébre Inquisiteur, qui faisoit le saint & le zélé pour la Foi Chrétienne, mais qui étoit pour le moins aussi bon Inquisiteur de ceux qui avoient la bourse pleine, que de ceux qui avoient des sentimens contraires à cette foi. Le hazard lui fit trouver un bon homme plus riche d'écus que de bon sens, qui se trouvant un jour en compagnie la tête échauffée du jus de la grappe, ou peut-être d'un excès de joye, dit par simplicité plutôt que par manque de foi, qu'il avoit de si bon vin que Dieu en boiroit. L'Inquisiteur en fut d'abord informé, & comme il sçavoit que le bon homme étoit riche, & qu'il avoit la bourse bien garnie, il va impétueusement *cum gladiis & fustibus* lui faire procès, persuadé qu'il en viendroit plus d'argent dans sa bourse, que de lumiére & de secours à la foi du bon homme. L'accusé cité & interrogé sur ce qu'il avoit dit, avoue son péché, & conte comment il l'avoit dit. Le saint Inquisiteur qui n'en

vouloit qu'aux écus du bon homme, répondit à l'accusé : Tu t'imagines donc que Dieu est un bûveur, & qu'il aime les vins excellens, comme vous autres yvrognes qui courez de cabaret en cabaret. Tu veux à présent, ajouta-t-il, persuader par une humilité affectée que ton crime est peu de chose. C'est tout le contraire, car tu mérites le feu, si nous faisons notre devoir. Ces paroles & quelques autres prononcées d'un air d'aigreur & de sévérité, & avec autant de chaleur que s'il eût été question d'un Epicurien qui nioit l'éternité de l'ame, effrayérent si fort le bon homme, qu'il sentit assez qu'il ne conjureroit cet orage qu'avec une pluye d'or, excellent reméde contre le venin de l'avarice des Ecclésiastiques, & principalement des Freres Mineurs qui n'osent pas toucher d'argent. Cette pluye fit tant d'effet, que le feu dont il avoit été menacé, se convertit en croix : & comme s'il eût dû faire le voyage d'outre-mer, & qu'on eût voulu embellir sa banniére, la croix fut composée de noir & de jaune. L'argent reçû, le criminel fut mis en liberté, à condition qu'il entendroit tous les matins une Messe à sainte Croix ; qu'à l'heure du dîné il viendroit se présenter à son Juge, & que pour le reste du jour il en disposeroit comme il voudroit. Le bon homme soigneux de s'acquitter de la pénitence qui lui avoit été imposée, étant allé un matin à la Messe, entendit chanter ces paroles de l'Evangile, *Vous en recevrez cent pour un, & posséderez la vie éternelle.* Il

Digitized by Google

retint ces paroles, & étant venu à l'heure du dîné se présenter à l'Inquisiteur, & l'ayant trouvé à table, interrogé s'il avoit entendu la Messe, il répondit d'abord qu'oui. N'as-tu rien entendu dont tu sois en doute, reprit l'Inquisiteur, & dont tu veuilles t'éclaircir? Je crois fermement tout ce que j'ai entendu, répliqua le bon homme. Mais il a été dit une chose qui me fait avoir compassion de vous & de vos autres Freres, quand je songe au mauvais état où vous devez être en l'autre monde. Et quoi, dit l'Inquisiteur? Cet endroit de l'Evangile, mon Pere, repartit le bon homme, où il est dit: *Vous recevrez cent pour un.* Il n'est rien de si vrai, reprit l'Inquisiteur, & où est la raison de ta compassion? Depuis que je fréquente cette maison, répondit le bon homme, j'ai vû donner tous les jours aux pauvres tantôt une, tantôt deux chaudiéres de la soupe qu'on leve de devant vous & de devant le reste de vos Freres. Or si pour chacune chaudiére il vous en est rendu cent, vous en aurez en si grande quantité, que vous en serez tous suffoqués. Tous ceux qui étoient à table se mirent à rire; mais l'Inquisiteur qui sentit fort bien que c'étoit un trait de Satyre contre l'hypocrisie des Moines, en eut tant de dépit qu'il lui auroit fait un autre procès, n'eût été qu'on l'avoit déja blâmé du premier qu'il avoit intenté. Le bon homme en fut quitte pour une rebufade. Il eut permission de vivre désormais comme il l'entendroit, & il lui fut défendu de se présenter à l'avenir devant l'Inquisiteur.

Digitized by Google

VII. NOUVELLE.

L'avarice des Grands respectueusement daubée.

OUTRE les faveurs de la fortune, Messire Can de l'Escale fut un des plus grands & magnifiques Seigneurs qu'on ait vûs en Italie depuis l'Empereur Frideric II. Ce Seigneur ayant résolu de faire une célébre & magnifique fête à Vérone, & pour cet effet plusieurs personnes y étant accourues de divers endroits, & même des gens de Cour de toutes les sortes, changea tout-à-coup de dessein, récompensa en partie ceux qu'il avoit invités, & les congédia. Bergamin fut le seul qui ne fut ni récompensé ni congédié. Ce Bergamin étoit un homme agréable, beau parleur, & qui avoit des reparties si heureuses & si promptes, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. Il avoit espéré que ce voyage lui seroit avantageux ; mais Messire Can de l'Escale s'étoit mis en tête, que tout ce qu'il pourroit lui donner, seroit autant de perdu ; aussi le laissoit-il là sans lui dire ni bien ni mal. Bergamin voyant qu'on ne pensoit point à lui, & qu'il se consumoit à l'auberge avec ses chevaux & domestiques, commença à se chagriner. Il attendit pourtant encore, croyant qu'il feroit mal de partir sans congé. Il avoit avec lui trois belles & riches robes dont des personnes distinguées lui

Digitized by Google

avoient fait présent pour se trouver à cette fête avec honneur. Et comme il devoit déja à son Hôte, qui vouloit être payé, il lui en donna une, puis quelque tems après une autre, & enfin la troisiéme, résolu d'attendre le dénouement de son avanture. Il vivoit sur la troisiéme, lorsque s'étant un jour trouvé au dîné de Messire Can, & s'étant présenté avec un visage chagrin. Qu'as-tu, lui demanda-t-il, plutôt pour l'insulter que pour se divertir de sa réponse ? D'où vient que tu parois triste ? Ne peut-on point sçavoir le sujet de ton chagrin ? Bergamin répondit sur le champ comme s'il y eût réfléchi d'avance. Vous sçaurez, Monseigneur, qu'un nommé Primasse, Grammairien célébre, fut l'homme de son tems qui versifioit le mieux sur le champ. Ces avantages le rendirent si fameux, qu'encore qu'il ne fût pas connu de visage par tout, il n'y avoit personne qui ne le connût par la renommée. Se trouvant un jour à Paris en mauvais équipage, comme il lui arrivoit souvent, parce que les Grands récompensent rarement la vertu, il entendit parler de l'Abbé de Clugni, qui passe après le Pape pour le plus riche Prélat de l'Eglise. On disoit des merveilles de la magnificence de cet Ecclésiastique, qui régaloit tous ceux qui l'alloient voir, pourvû qu'on se trouvât chez lui dans le tems qu'il se mettoit à table. Sur ces rapports avantageux, Primasse qui aimoit la vertu & la magnificence, résolut d'aller voir l'Abbé, & demanda s'il demeuroit loin de Paris. Il apprit qu'il n'en étoit

alors qu'à trois lieues, & crut que partant du matin, il y arriveroit à la bonne heure, c'eſt-à-dire à l'heure du dîné. Il ſe fit montrer le chemin de peur de s'égarer, ne trouvant perſonne qui allât de ce côté-là. Et craignant d'arriver en quelque lieu où il ne trouvât pas ſi-tôt à dîner, il prit trois pains, comptant qu'il trouveroit par-tout de l'eau, dont néanmoins il ne s'accommodoit guére. Il fit ſon voyage ſi heureuſement, qu'il arriva où étoit l'Abbé avant l'heure du dîné. Il entre, conſidére toutes choſes, & jettant les yeux ſur la quantité des tables dreſſées, & ſur le grand nombre de mêts qu'on devoit ſervir, il conclut en ſoi-même que la renommée n'avoit rien dit de trop de la magnificence de l'Abbé. L'heure de dîner étant venue, le Maître d'Hôtel commanda qu'on donnât à laver, & que chacun ſe mît à table. Le hazard voulut que Primaſſe fût aſſis vis-à-vis de la porte de la chambre par où l'Abbé devoit ſortir pour venir à la Salle. La coutume étoit de ne rien ſervir que l'Abbé ne fût aſſis. La table étant donc couverte, le Maître d'Hôtel fit dire à l'Abbé, que quand il lui plairoit de dîner tout étoit prêt. L'Abbé n'eut pas plutôt le pied ſur la porte, qu'il vit un viſage inconnu qu'il trouva fort en deſordre. D'abord qu'il eut apperçû Primaſſe, il fit une réflexion qu'il ne s'étoit encore jamais aviſé de faire. Voyez, dit-il, à qui je fais manger mon bien : puis retournant ſur ſes pas, il fit refermer la porte, & demanda à ceux de ſa ſuite s'ils ne connoiſſoient point l'homme qui

étoit assis à l'opposite de la porte de sa chambre? Chacun répondit que non. Primasse ayant faim comme un homme qui avoit marché, & qui n'étoit pas accoutumé à jeûner, voyant que l'Abbé ne venoit point, tire un de ses pains & commence à le manger. Quelques momens après le Prélat commande à quelqu'un des siens de voir si cet homme étoit encore là. Il y est encore, Monsieur, répondit le domestique ; mais il mange du pain qu'il semble avoir apporté. Qu'il mange du sien, s'il en a, dit alors l'Abbé, car pour du nôtre il n'en tâtera point. Le dessein de l'Abbé étoit de faire déloger Primasse, ne croyant pas qu'il fût de l'honnêteté de lui faire dire qu'il se retirât. Le premier pain mangé, & l'Abbé ne venant point, Primasse commence à manger le second ; ce qui fut aussi rapporté à l'Abbé, qui avoit encore fait regarder s'il étoit parti : & après le second vint enfin le troisiéme. L'Abbé en étant encore informé, réfléchit sur soi-même, & dit : Quelle nouveauté m'est venue aujourd'hui en l'esprit ? D'où vient cette avarice, & ce mépris ? Il y a long-tems que j'ai donné à manger à quiconque a voulu, sans examiner s'il étoit noble ou bourgeois, riche ou pauvre, marchand ou filou. Sur quoi sont donc fondées les difficultés que je fais pour cet homme ? Il n'est pas possible que ce mouvement d'avarice me vienne pour un homme de petite conséquence. A la vérité cet homme me paroît un Vaurien ; mais il faut que ce soit un homme d'importance, puisque je suis inquiet

Digitized by Google

inquiet sur sa personne, & que je veux lui faire honneur. Cela dit, il voulut sçavoir qui étoit l'homme ; il se trouva que c'étoit Primasse. Et comme il y avoit déja long-tems que le Prélat le connoissoit de réputation pour un sçavant homme, il eut honte de son procédé, & pour réparer sa faute, il lui fit tous les honneurs possibles, l'habilla comme devoit être un homme de son mérite, lui donna de l'argent & un cheval, & laissa à son choix de demeurer chez lui, ou de s'en retourner quand bon lui sembleroit. Primasse fort content de l'Abbé, le remercia de ses faveurs, & revint à cheval à Paris, d'où il étoit parti à pied.

Messire Can de l'Escale qui étoit un homme sensé, comprit d'abord ce que vouloit dire Bergamin, & lui dit en souriant : Tu as assez honnêtement fait voir tes besoins, ta vertu, mon avarice, & ce que tu souhaites de moi. Personne que toi ne m'a accusé d'avarice ; mais je m'en justifierai par les raisons que tu m'as indiquées. Cela dit, il fit payer les dettes de Bergamin, lui fit donner une de ses plus riches robes, de l'argent & un cheval ; & lui laissa le choix de s'en aller ou de demeurer.

Digitized by Google

VIII. NOUVELLE.

Les avares sont toujours méprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur se guérissent du péché d'avarice, lorsqu'ils en sont repris par des personnes de mérite.

Il y avoit autrefois à Genes un homme qui passoit pour le plus riche d'Italie. Mais comme il étoit le plus opulent, il étoit aussi le plus avare. Non-seulement il ne faisoit plaisir à personne, mais il se refusoit même les nécessités de la vie : chose assez extraordinaire dans un Genois ; ces Républicains aimant le luxe & la bonne chere. On l'appelloit Ermin l'avare, & par dérision on lui donna le surnom de Grimaldi. Comme cet homme ne dépensoit rien, il augmentoit tous les jours ses richesses. Il arriva en ce tems-là à Genes un Courtisan honnête homme & parlant bien, nommé Guillaume Boursier. Il étoit bien différent de la plûpart des Courtisans de ce siécle, qui sans rougir de la corruption de leurs moeurs veulent être appellés Gentilshommes & Grands Seigneurs, & qui auroient plus de raison de se faire appeller ânes, élevés qu'ils sont dans la bassesse & dans la méchanceté du monde, plutôt que dans la politesse de la Cour. C'étoit en un mot le Phœnix des Courtisans de son tems, & l'Antipode de la plûpart de ceux d'aujourd'hui.

Digitized by Google

Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Genes visitérent Boursier, & le reçurent chez eux avec honneur. Après quelques semaines de séjour, ayant entendu beaucoup parler de l'avarice d'Ermin, il eut envie de le voir. Ermin sçavoit déja par le bruit public que Boursier étoit un galant homme, & comme il avoit encore un reste de grandeur tout avare qu'il étoit, il le reçut de bonne grace, & s'entretint avec lui de plusieurs choses. Il lui fit voir une maison qu'il avoit nouvellement bâtie & qui étoit très-magnifique. Après lui avoir tout montré : Ne sçauriez-vous point, Messire Guillaume, vous qui avez tant vû, lui dit-il, m'apprendre quelque chose qu'on n'ait jamais vû, & que je pusse faire peindre dans cette salle. Boursier voyant le ridicule de la demande : faites-y peindre un éternuement, répondit-il ; personne ne l'a jamais vû : mais voulez-vous que je vous enseigne ce qu'à mon avis vous n'avez jamais vû ? Volontiers, dit Ermin, qui ne s'attendoit pas à la réponse du courtisan. Faites-y peindre, dit-il, la Libéralité. Ermin demeura si confus, qu'il résolut dès l'heure même de changer de façon d'agir. Je le ferai, dit-il alors tout déconcerté, & si bien, que vous ni personne ne pourrez désormais me reprocher avec raison que je ne l'aye vûe ni connue. En effet cette parole le frappa tellement & fit une si forte impression sur son esprit, qu'il fut toujours depuis le plus libéral & le plus honnête Genois de son tems, & celui qui fit le plus d'honneur aux Etrangers & à ses compatriotes.

Digitized by Google

IX. NOUVELLE.

Le Roy de Chypre est guéri de son indolence par une Dame de Gascogne.

UN mot dit au hazard & sans dessein fait souvent sur certaines gens ce que plusieurs censures & remontrances n'avoient pû faire. La nouvelle précédente en est une bonne preuve, & celle que j'ai dessein de conter, n'en est pas une mauvaise. Un bon mot n'est jamais inutile : ainsi, quel qu'en soit l'Auteur, on fait toujours bien de le retenir.

Du tems du premier Roy de Chypre, & après que Godefroy de Bouillon eut fait la conquête de la Terre Sainte, une Dame de Gascogne eut envie d'aller visiter le Saint Sépulchre. A son retour elle passa par Chypre, où elle fut extrêmement maltraitée par certains garnemens, entre les mains desquels elle eut le malheur de tomber. Elle s'en plaignit au Magistrat, & n'en ayant eu aucune justice, elle résolut de la demander au Roy. Quelqu'un lui dit que ce seroit peine perdue, parce que ce Prince étoit si indolent, que non-seulement il ne se mettoit point en peine des injustices qu'on faisoit à autrui, mais qu'il souffroit même tranquillement celles qui s'adressoient à sa personne ; & qu'enfin il étoit si simple que quiconque étoit mécontent de lui, se faisoit un

plaiſir de lui décharger ſon cœur de la maniére la plus ſanglante & la plus violente. Sur cet avis la Dame déſeſpérant d'avoir juſtice, réſolut néanmoins de dauber l'indolence & la ſimplicité de ce Prince. Je ne viens point à vous, Sire, lui dit-elle toute affligée, dans l'eſpérance d'être vengée du tort qu'on m'a fait; mais je viens pour toute ſatisfaction demander à Votre Majeſté comment elle fait pour ſouffrir les injures dont on m'a dit qu'on l'accable. Peut-être qu'à votre exemple je pourrai ſupporter avec patience l'inſulte qui m'a été faite & que je céderois volontiers, ſi je pouvois, à Votre Majeſté, puiſque vous avez une ſi belle patience. Le Roy qu'on n'avoit pû guérir juſqu'alors de ſon indolence & de ſa puſillanimité, comme s'il fût revenu d'un profond aſſoupiſſement, commença par venger la Dame, & punit dans la ſuite avec beaucoup de ſévérité tous les attentats contre l'honneur de ſa Couronne.

X. NOUVELLE.

Un Médecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle.

COMME les étoiles sont l'ornement du Firmament quand l'air est serain, & que les fleurs embellissent les prairies durant le printems : de même les bons mots & les agréables reparties sont le sel de tous les amusemens & de toutes les conversations. Ces sortes de jeux d'esprit qui se font en peu de paroles, conviennent moins bien aux hommes qu'aux femmes, auxquelles il sied mal de parler long-tems. Il est vrai qu'il y a aujourd'hui peu de femmes capables d'entendre un bon mot quand on le dit, ou d'y répondre quand elles l'entendent. Le mauvais goût du siécle a substitué la richesse des habits à la vertu qu'elles avoient autrefois. Celles qui surpassent les autres par la parure, croyent les surpasser aussi du côté du mérite, sans considérer que si l'on mettoit ces riches ornemens sur le dos d'un âne, il en porteroit plus qu'aucune d'elles, & ne mériteroit pourtant d'être regardé que comme un âne. Celles qui sont ainsi parées, peintes & dorées, sont souvent des statues qui ne touchent que les yeux ; & s'il arrive qu'elles répondent à ce qu'on leur dit,

Digitized by Google

il vaudroit mieux qu'elles n'euſſent rien dit. Il ne tient pas à elles qu'elles ne ſe faſſent un mérite de leur ignorance, voulant faire accroire que c'eſt être ſage que de ne ſçavoir pas s'entretenir avec un honnête homme, comme s'il n'y avoit d'honnêtes femmes que celles qui babillent avec leurs ſervantes, ou leurs boulangéres. Il eſt vrai qu'en ceci, comme en toute choſe, il faut ſçavoir ce qu'on fait. En matiére de converſation & de bons mots, on doit conſidérer le tems, le lieu & les perſonnes à qui l'on parle. Car tel croit faire rougir quelqu'un, qui ſe fait ſouvent rougir lui-même, parce qu'il n'a pas bien meſuré ſes forces avec celles de la perſonne à qui il en veut, comme on va voir par le Conte ſuivant.

Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit à Boulogne un Médecin célébre nommé Albert. Quoiqu'il eût environ ſoixante-dix ans, ſon eſprit avoit ſi peu vieilli, qu'encore que ſon corps n'eût plus la même chaleur naturelle, il en avoit néanmoins aſſez pour n'être pas inſenſible aux mouvemens de l'amour. Il eut occaſion un jour de cérémonie, de voir une très-belle Veuve, nommée à ce qu'on dit, Marguerite Ghiſolieri. Elle lui plut ſi fort, qu'il l'eut toujours depuis dans l'eſprit : & comme s'il eût été un jeune homme, il ne pouvoit dormir la nuit à moins que le jour il n'eût vû la Belle. Il paſſoit & repaſſoit ſouvent tantôt à pied, tantôt à cheval, devant la maiſon de la Veuve ; ce dont elle ne manqua pas de s'appercevoir

Digitized by Google

avec plusieurs autres Dames de ses amies. Elles se donnérent souvent la comédie en voyant un homme de cet âge & de cette gravité amoureux jusqu'à la folie, comme si l'amour n'étoit pas la passion des vieux aussi-bien que des jeunes. Le Médecin continuant donc à passer & repasser, il arriva que Madame Ghisolieri étant assise un jour de fête à sa porte avec plusieurs autres femmes, & le voyant venir de loin, elles résolurent toutes de le bien recevoir, & de le railler sur son amour. Elles le firent entrer dans une cour au frais, & après l'avoir régalé de confitures & de vins excellens, une de la compagnie lui dit en termes honnêtes & bien ménagés, qu'elle s'étonnoit qu'il fût amoureux de la belle Veuve, qui avoit plusieurs amans jeunes, bien faits & de bonne mine. Le Médecin se sentant piqué répondit avec la même honnêteté, & s'adressant à Madame Ghisolieri même : Il n'y a point de personne sage, dit-il en riant, qui doive s'étonner de me voir amoureux, & encore moins de vous qui le méritez mieux qu'une autre. Quoique les ans ôtent une partie de ce qu'il faut pour bien remplir les exercices de l'amour, ils n'ôtent néanmoins ni la volonté ni le discernement. Au contraire comme les vieux ont plus de connoissance que les jeunes, aussi sçavent-ils mieux ce qui mérite d'être aimé. Si vous voulez sçavoir pourquoi je vous aime, quoique vous soyez aimée de plusieurs jeunes gens, je vous dirai que je me suis trouvé plusieurs fois en divers lieux, où j'ai vû des Dames mangeant

Digitized by Google

le plus ſouvent à leur collation des lupins & des porreaux : & quoique le porreau n'ait rien de bon, la tête eſt néanmoins ce qu'il a de moins mauvais, & de plus agréable au goût. Cependant par je ne ſçai quelle bizarrerie j'ai vû ces mêmes Dames tenant des porreaux par la tête, & en mâchant les feuilles, qui non-ſeulement ne ſont bonnes à rien, mais qui ſont même de mauvais goût. Que ſçais-je, Madame, ſi vous n'auriez pas la même bizarrerie pour le choix d'un amant ? Si cela étoit, je ſerois ſans doute préféré à tous les autres. Madame Ghiſolieri eut un peu de confuſion, & dit à ſon vieux amant avec une bonne foi dont le ſexe n'eſt guére capable : Notre témérité, Monſieur, a reçu le châtiment qu'elle méritoit. Je fais cas de votre eſtime comme de celle d'un honnête homme, & je ſuis toute à vous autant que l'honnêteté peut me le permettre. Le Médecin ſe leva, remercia la Dame, prit congé de la compagnie & ſe retira.

Digitized by Google

XI. NOUVELLE.

Martelin feignant d'être paralytique se fit porter sur le Corps de Saint Arrigue, & fit ensuite semblant d'être guéri. Sa tromperie est découverte, il est battu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu. Mais enfin il échappe.

Il arrive souvent que ceux qui veulent tromper les autres, se trompent eux-mêmes les premiers, comme on verra par cette Nouvelle. Il n'y a pas longtems qu'il y avoit à Trevise un Allamand nommé Arrigue, qui faisoit le métier de Crocheteur, & qui tout pauvre qu'il étoit, passoit néanmoins dans le public pour un homme de sainte vie. Si sa réputation étoit bien ou mal fondée, c'est de quoi je ne décide point. Ce qu'il y a de vrai, ou du moins ce que les Trevisans assurent, est que cet homme ne fut pas plutôt mort, que les cloches de la grande Eglise de Trevise sonnérent d'elles-mêmes. Cet événement extraordinaire fit courir toute la ville au lieu où étoit le mort. Il fut porté comme un Saint à la grande Eglise, où furent amenés les boiteux, les impotens, les aveugles, & divers autres malades; comme si pour être guéri il n'eût été question que de toucher le corps de ce nouveau Saint. Pendant que de toutes parts on accouroit à Trevise au bruit de ce nouveau

Digitized by Google

miracle, trois de nos Florentins y arrivérent. L'un s'appelloit Stechi, l'autre Martelin, & le troisiéme Marquis, tous trois gens de Cour, & divertissant les Princes en se contrefaisant eux-mêmes & les autres. Ils furent d'abord surpris de voir un si grand concours de peuple. Ils en demandent la raison, & l'ayant apprise, ils n'eurent pas moins de curiosité que les autres, & résolurent d'aller voir ce que c'étoit. Ils n'eurent pas plutôt mis leur bagage à l'Auberge que Marquis dit aux autres : Je voudrois bien que nous pussions voir ce Saint; mais je n'y vois guére d'apparence. Il y a tant de monde qu'on n'y sçauroit aborder. D'ailleurs j'ai entendu dire que la ville est toute pleine d'Allemans & de gens de guerre, que le Magistrat a fait mettre sous les armes pour empêcher le désordre. Martelin qui avoit plus d'envie que personne de voir le nouveau Saint, dit à son compagnon qu'il sçavoit un expédient. Quel expédient, répondit Marquis ? Je ferai l'impotent & le perclus, dit Martelin. Vous me prendrez d'un côté, & Stechi de l'autre, comme si je ne pouvois pas marcher. Vous ferez semblant de vouloir me mener au Saint pour être guéri, & voyant ma figure, il n'y aura personne qui ne vous fasse place, & ne vous laisse approcher. L'invention plût beaucoup aux deux autres, & sans délibérer davantage ils se mirent en chemin. Etant sortis de l'Auberge, & se trouvant dans un lieu écarté, Martelin se tordit les mains, les doigts, les bras, les jambes, la bouche,

Digitized by Google

les yeux, & généralement toutes les parties visibles du corps; en sorte qu'il faisoit peur à voir. Les deux autres le prirent, s'avancérent du côté de l'Eglise, & faisant les affligés ils priérent tout le monde au nom de Dieu de leur faire place. En peu de tems ils attirérent les yeux de tous les Spectateurs, & tout le monde criant place, place, ils abordérent bien-tôt où étoit le corps de saint Arrigue. Chacun étant attentif à ce qui arriveroit au prétendu paralytique, il n'eût pas demeuré un moment sur le corps du Saint, qu'il commença à étendre tantôt un doigt, tantôt la main, ensuite le bras, & puis toutes les autres parties de son corps. La foule voyant le miracle fit un si horrible bruit à la louange de saint Arrigue, qu'on n'auroit pas entendu tonner. Le malheur voulut qu'il se trouva là un Florentin qui connoissoit Martelin, & qui l'avoit néanmoins méconnu à sa mine effroyable: mais l'ayant considéré après sa prétendue guérison, il se mit à rire & dit: Qui n'auroit cru le voyant venir qu'il étoit véritablement paralytique? Quelques Trevisans ayant entendu ces paroles, lui demandérent incontinent si cet homme n'étoit pas impotent? Non certes, répondit le Florentin; car graces à Dieu il a toujours été aussi droit qu'aucun de nous: mais c'est l'homme du monde qui sçait le mieux prendre la forme qu'il veut, comme vous avez pû voir. Il n'en falut pas davantage pour faire crier ceux à qui ces paroles s'adressoient. Le bruit passa de bouche en bouche.

Digitized by Google

Tout le monde cria au traître, au traître : qu'on prenne ce profane qui se moque de Dieu & des Saints ; il n'étoit pas impotent, mais il a fait semblant de l'être, pour jouer notre Saint & nous. Cela dit, on le jetta par terre, on le prit aux cheveux, on lui déchira tous ses habits : bref il n'y eut personne qui ne se crût obligé en conscience de le maltraiter. Martelin crioit miséricorde de toutes ses forces, mais il n'en étoit pas moins battu ; car les coups de pied & de poing pleuvoient sur lui comme la grêle. Stechi & Marquis voyant un dénouement si peu attendu, virent bien que leurs affaires alloient mal, & craignant d'être régalés de la même sorte, ils n'osérent le secourir. Au contraire s'étant mêlés dans la foule ils crioient comme les autres, qu'on tue ce scélérat. Cependant ils songeoient à le tirer des mains de la populace qui l'eût indubitablement assommé, si Marquis ne se fût avisé de cet expédient. Comme il sçavoit que tous les Sergens de la Justice étoient autour de l'Eglise, il courut promptement chez le Lieutenant du Podestat, & lui dit : Justice, Monsieur, je vous supplie. Il y a ici un filou qui m'a coupé la bouse, & m'a volé cent ducats. Faites-le arrêter, je vous en conjure, afin que je ne perde pas mon argent. D'abord dix ou douze Sergens coururent au lieu où le malheureux Martelin étoit si bien étrillé. Ils eurent de la peine à fendre la presse, & trouvérent enfin le pauvre Diable tout moulu de coups. Ils l'arrachérent de mains du peuple, & le

Digitized by Google

menérent au Palais. Il y fut ſuivi d'un grand nombre de gens, qui croyant en avoir été offenſés, apprenant d'ailleurs qu'il étoit arrêté comme coupeur de bourſes, & jugeant qu'ils n'avoient point de meilleur moyen pour ſe venger de lui, ſe mirent à dire qu'il leur avoit auſſi coupé la bourſe.

Sur ces plaintes le Lieutenant du Podeſtat qui étoit un homme ſévére, l'examina d'abord ſur ce fait. Mais Martelin, comme s'il eût traité ſon affaire de bagatelle, ne lui répondoit qu'en plaiſentant. Le Juge en fut ſi irrité, qu'il lui fit donner la queſtion, eſpérant qu'il confeſſeroit le crime dont on l'accuſoit, pour le faire pendre enſuite. Les tourmens étant finis, & le Juge demandant toujours à l'accuſé ſi le crime qu'on lui imputoit n'étoit pas véritable. Monſeigneur, dit-il au Juge, je ſuis prêt à confeſſer la vérité, pourvû que vous demandiez à mes accuſateurs quand & en quel lieu je leur ai coupé la bourſe. Le Juge y conſentit volontiers; & ayant fait venir quelques-uns des accuſateurs, l'un diſoit qu'il y avoit huit jours paſſés, l'autre ſix, l'autre quatre, & quelques-uns diſoient que c'étoit une affaire du jour même. Martelin répondit: Ils ont tous menti, Monſeigneur, & c'eſt une vérité dont je puis vous donner une bonne preuve. Il n'y a que très-peu de tems que je ſuis en cette Ville, & plût à Dieu que je n'y euſſe jamais mis le pied! Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'en allai malheureuſement pour moi voir ce Saint, ſur le tombeau duquel j'ai été

Digitized by Google

traité comme vous voyez. Cela est si vrai que l'Officier de la Seigneurie qui se tient aux présentations, son livre & même mon hôte vous le confirmeront. Si la chose est donc comme je le dis, cessez pour l'amour de Dieu de me tourmenter. Les choses étant en cet état, Marquis & Stechi apprirent que le Lieutenant du Podestat traitoit sévérement Martelin, qui avoit déja souffert la question. Ils se trouvérent fort embarrassés, & dirent entr'eux: Nous avons fait une méchante manœuvre: nous avons tiré notre ami de la poële pour le jetter dans le feu. Courant donc çà & là en toute diligence, ils rencontrérent par hazard leur hôte, & lui contérent leur avanture. Il en rit, & les mena à un certain Alexandre Agolant, habitant de Trevise, & homme qui pouvoit tout auprès des Puissances. On lui fit le conte d'un bout à l'autre, & tous trois le priérent d'avoir pitié de Martelin. Alexandre après en avoir bien ri, alla trouver le Magistrat, & le pria d'envoyer querir Martelin; ce qui fut fait. On le trouva devant le Juge encore en chemise & tout tremblant, parce qu'il ne vouloit point entendre parler de rien qui pût disculper l'accusé, ou qu'ayant peut-être quelque animosité particuliére contre les Florentins, il avoit résolu de faire pendre son prisonnier. Aussi ne voulut-il point le rendre qu'il n'y fût contraint. Martelin hors d'affaire fit le détail de son avanture à son libérateur, & lui demanda comme une faveur de le laisser aller, disant que jusqu'à ce qu'il fût à

Florence, il croiroit toujours avoit la corde au cou. Le Seigneur rit long-tems de l'avanture, & fit donner une robe à chacun des trois Florentins, qui se retirérent chez eux, vies & bagues sauves.

XII. NOUVELLE.

Renaud d'Ast ayant été volé arrive à Château-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes.

LA superstition est de tous les tems & de tous les pays. Mille gens se feroient tuer pour soutenir la vertu de certaines oraisons & de certaines paroles, pendant qu'il s'en trouve mille autres qui se moquent d'un tel abus. Voici pourtant un Conte où l'Oraison de saint Julien fut d'un grand secours à Renaud d'Ast. C'étoit un riche Marchand que ses affaires appellérent un jour à Boulogne. Il ne les eut pas plutôt faites, qu'il reprit le chemin de sa ville. Etant sorti de Ferrare, & tirant du côté de Verone, il rencontra trois Cavaliers qu'il prit pour des Marchands, & qui étoient des voleurs de grand chemin. Ces gens l'abordent, le saluent avec beaucoup de civilité, & lui demandent l'honneur de sa compagnie, disant que plus on est de monde, plus on voyage sûrement. Renaud leur répondit avec politesse, & accepta leur compagnie. En parlant de choses & d'autres la conversation

Digitized by Google

versation tomba enfin sur la vertu des Oraisons. Pendant que les trois Brigans faisoient merveilles sur la matiére, & que Renaud étoit tout oreilles, l'un des trois lui dit : Et vous, Monsieur, quelle Oraison avez-vous coutume de dire quand vous êtes en campagne. A la vérité, répondit Renaud, je suis assez grossier pour ces sortes de choses. Je vis à l'antique & ne me pique point de sçavoir force Oraisons. Je vous dirai pourtant que quand je suis en voyage, j'ai coutume de dire avant que de sortir de l'auberge, un *Pater* & un *Ave Maria* pour l'ame du pere & de la mere de saint Julien. Ensuite je prie Dieu & saint Julien de me procurer bon gîte. Je m'en suis toujours bien trouvé : aussi jamais je n'y manque. Et ce matin, Monsieur, avez-vous fait ces Oraisons, lui demanda un des trois en riant ? Sans doute, répondit Renaud. Et bien répliqua l'autre, voulez-vous gager que mon logis sera ce soir meilleur que le vôtre nonobstant votre Oraison. Il faisoit alors un froid pénétrant, la nuit approchoit & la couchée étoit encore assez éloignée. Peut-être vous servez-vous en voyage des mêmes mots que moi, répliqua Renaud ? Nullement, dit le Voleur. Je ne suis pas, je vous jure, un grand mangeur de Saints : mais si je perds, je suivrai désormais votre méthode. A ces conditions-là, répliqua Renaud, je gagerois ma vie, pourvû que vous alliez loger à l'auberge ; car je vous déclare que je n'ai ici aucune connoissance. Soit, repartit le Brigand. Je gage votre habit, votre

Digitized by Google

cheval & votre bourſe même, ſi vous voulez. Renaud ſentit dès lors que ſes affaires n'étoient pas en bon train. Mais le moyen de reculer? On continuoit cependant à marcher, lorſque les voleurs profitant de la nuit & d'une riviére, ſe jettent ſur Renaud, lui ôtent ſon cheval, le dépouillent juſqu'à la chemiſe, & le laiſſent-là. Vous verrez, Monſieur, lui direntils en partant, ſi votre ſaint Julien vous donnera bon logis cette nuit; car pour le nôtre il ſera bon ſelon toutes les apparences. Les trois Voleurs paſſent la riviére, & laiſſent le pauvre Renaud dans ce triſte équipage. Il n'avoit plus d'eſpérance qu'en ſon valet, qui portoit ſa valiſe de laquelle il ſe promettoit encore quelque petit ſecours. Il avoit demeuré derriére pour faire ferrer ſon cheval. Mais voyant de loin de quelle maniére on régaloit ſon maître, comme ces ſortes de gens ſont peu affectionnés, il ſe détourna du chemin, & courant à toute bride il gagna Château-Guillaume, & alla planter le piquet dans la meilleure auberge, où ſans ſe mettre autrement en peine de ſon maître, il n'oublia rien pour ſe délaſſer de ſes grandes fatigues. Cependant le pauvre Renaud qui étoit expoſé à toutes les rigueurs de la ſaiſon, plein de boue juſqu'aux oreilles, battu du vent & accablé de la neige, maudit ſa triſte deſtinée, & commença à craindre avec juſtice, que ſon Oraiſon n'eût pas ſon effet accoutumé. Après bien des fatigues & bien des ſouffrances, il arrive enfin à Château-Guillaume, & trouve les portes de la ville

Digitized by Google

fermées. Cette ſeconde diſgrace penſa le déſeſpérer. Cependant comme le déſeſpoir eſt un méchant remède, il fit un nouvel effort, & chercha quelque endroit où il fût à couvert du mauvais tems, & où il pût paſſer le reſte de la nuit. Heureuſement il rencontra une maiſon ſituée ſur le rempart, & trouva un petit toît qui s'avançoit en dehors, & qui y avoit une entrée. Renaud s'y fourre ſans héſiter. Il y avoit par bonheur un peu de paille dont il fit un lit du mieux qu'il pût. Cependant le mauvais tems augmentant, & Renaud n'en pouvant plus, s'abandonne au déſeſpoir. Le froid le ſaiſit ; il tremble de tous les membres, il déplore ſa miſére, & claque ſi fort des dents, qu'une ſervante l'entendit. Cette ſervante étoit celle d'une jeune & charmante Veuve, qui demeuroit dans cette maiſon, & qui n'étoit pas moins galante que belle. Le Gouverneur de la place entretenoit avec elle un commerce de galanterie ; & pour n'être ni vû ni interrompu, il l'avoit miſe dans cette maiſon, où il entroit par l'endroit où Renaud s'étoit mis, ſans que perſonne s'en apperçût, non pas même ſes gens.

Le Gouverneur avoit réſolu le jour précédent d'aller voir ſa maitreſſe, & de paſſer la nuit avec elle. On avoit même fait préparer un magnifique repas, où rien n'étoit épargné. Tout étoit prêt pour le recevoir, ſans oublier le bain que l'amant avoit fait faire à petit bruit. Mais comme il lui étoit ſurvenu des affaires qui l'obligérent à monter à cheval

Digitized by Google

ſur le champ, il fit ſçavoir à la Belle qu'il ne pouvoit l'aller voir. Comme les Dames entendent raiſon, elle ſe conſola de ce contre-tems, ſoupa & voulut avant que de ſe coucher profiter du bain préparé pour ſon amant. Comme le bain n'étoit pas éloigné du lieu où le pauvre Renaud s'étoit réfugié, la Dame entendit les plaintes de ce malheureux. Qu'eſt-ceci, dit-elle à ſa ſervante ? C'eſt un pauvre diable, dit-elle, qui ſe plaint là-bas. Le froid eſt rigoureux, il peut mourir. Vous plaît-il, Madame, que je le faſſe entrer ? Volontiers, répondit la Belle. Nous avons de quoi le loger, & de quoi lui donner à ſoûper. La ſervante qui n'étoit peut-être pas plus inhumaine que ſa maitreſſe, deſcend incontinent, fait entrer Renaud, qui la remercie de ſon mieux, & l'aſſure qu'il lui eſt redevable de la vie. Il conte en peu de mots ſon avanture à ſa bienfaitrice, qui touchée de ſon triſte état, le fait entrer dans le bain dont la Dame étoit ſortie. Il fit d'autant moins de cérémonie, qu'il avoit bon beſoin de cette réparation. Pendant qu'il ſe reſſuſçitoit dans le bain, la ſervante va conter l'avanture à ſa maitreſſe, & lui apprendre en quel équipage étoit Renaud. La Dame toute charitable ordonne à ſa ſervante de chercher un habit de ſon mari, qui n'étoit mort que depuis peu, & de le donner à ce bon homme. Cet habit lui alloit ſi bien, qu'on eût dit qu'il avoit été fait pour lui. Etant donc en un état décent, il attendit patiemment les ordres de la Dame, & remercia Dieu

Digitized by Google

& Monsieur Saint Julien de lui avoir envoyé une nuit plus favorable qu'il n'avoit crû, & conduit à un logis qu'il commençoit à trouver bon. La Dame s'étant un peu reposée, & fait faire un grand feu, demanda des nouvelles du bon homme. Il est habillé, Madame, répondit la servante; il est bien fait de sa personne & a l'air d'un galant homme. Fais-le monter, reprit la Dame: il se chauffera & soupera; car je crois qu'il a besoin de l'un & de l'autre. Renaud vient, & fait son compliment en homme qui sçavoit vivre. Il regarde de tems en tems la Belle qu'il trouve fort à son gré. Elle de son côté trouvant à sa mine & à ses discours qu'il étoit tel que sa servante l'avoit dépeint, lui fait beaucoup d'honnêtetés, & lui ordonne de s'asseoir familiérement auprès d'elle. Le soupé étant servi, Renaud eut ordre de se mettre à table. Il obéït, & mangea de bon appetit, comme vous pouvez croire. La Dame se trouva fort combattue, soit que l'attente du Gouverneur eût déja mis ses esprits en mouvement, soit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeunesse & de la conversation du survenant. Quand je profiterois de l'occasion, disoit-elle en elle-même, & que je me vengerois du Gouverneur qui s'est moqué de moi, qui le sçaura? Renaud n'étoit pas si novice qu'il ne s'aperçût de son embarras, & n'espérât que l'Oraison de Saint Julien produiroit son effet. Mais il ne sçavoit comment entrer en matiére. La Dame qui n'étoit pas novice non plus, se douta de la chose,

Digitized by Google

& commença par lui dire : D'où vient que vous êtes triste ? Est-ce que la perte que vous avez faite vous afflige ? Consolez-vous ; vous êtes chez vos amis ; & j'ose vous dire que je ne sçaurois vous regarder sans me souvenir de feu mon époux. Vous en avez tous les traits ; & en vous voyant, il me semble que je le vois. Vous me faites bien de l'honneur, Madame, répliqua Renaud, & ce que vous me dites est bien obligeant. Je serois bien en peine, Madame, de vous comparer à quelque femme. Vous avez des charmes qui ne sont que pour vous, & votre beauté efface toutes les autres. Mais, Madame, que ma destinée est cruelle si vous n'avez pitié de moi ! Je viens d'éviter un mal, & je tombe dans un autre. Vous m'avez sauvé la vie, voudriez-vous, Madame, me la ravir. La Belle interrompit Renaud, & s'humilia pour lui donner occasion de la contredire. Renaud continuant l'éloge de sa bienfaitrice, entra dans le détail, loua toutes ses beautés visibles & invisibles. Mais, ajouta-t-il en finissant, pour louer tout ce que vous avez de louable, ce n'est pas assez d'une nuit que nous pourrions employer plus utilement. Ces derniéres paroles la firent sourire. Renaud s'en étant apperçu crut qu'il étoit tems de passer des paroles aux actions. Renaud le fit, & s'en trouva bien. Il n'y eut de résistance que celle que la bienséance rendit nécessaire. Les baisers ne furent pas épargnés : en un mot, les préludes de l'amour furent aussi beaux qu'on pouvoit le souhaiter ; car il

Digitized by Google

n'eſt pas beſoin d'entrer dans le détail des faveurs données & reçûes. Pour finir enfin la comédie, la Dame le fit coucher avec elle. Le jour commençant à poindre, la Dame qui craignoit l'éclat, donna de vieux habits à Renaud, & le fit ſortir auſſi ſecrettement qu'il étoit entré avec autant d'argent qu'il crut en avoir beſoin pour achever ſon voyage. Etant entré dans la ville, il s'en alla droit à l'auberge où étoit ſon valet, & prit les habits qu'il avoit dans ſa valiſe. Il étoit prêt à monter à cheval, quand il apprit que ſes Voleurs avoient été pris pour quelque autre crime, & qu'on devoit les transférer dans les priſons de la ville. Il alla chez le Juge, & ſe plaignit du vol qui lui avoit été fait. Les Voleurs furent amenés, & confeſſérent de l'avoir volé. Tout ce qu'il avoit perdu, lui fut reſtitué à la réſerve d'une paire de jarretiéres qui ne ſe trouvérent pas. Peu de tems après les Brigans furent pendus.

XIII. NOUVELLE.

Trois jeunes & riches Florentins ayant follement dissipé tout leur bien, tombent dans une extrême misére, & s'en relevent par le moyen de leur Neveu, qui se marie d'une maniére fort singuliére à la fille du Roy d'Angleterre.

LES coups de la Fortune sont un sujet inépuisable, & plus on en parle, plus a-t-on matiére d'en parler. Tout ce que nous appellons nôtre, est incontestablement au pouvoir de la Fortune, qui en dispose comme il lui plaît.

Il y eut autrefois à Florence un Gentilhomme nommé Tebalde, sorti, selon quelques-uns, de la maison des Lamberti, & selon quelques-autres, de celle des Agolanti. Il n'importe guére de sçavoir au juste de laquelle de ces maisons il étoit descendu. Ce qu'il y a de vrai, est qu'il fut le plus riche Gentilhomme de son tems, & qu'il eut trois fils. Le premier s'appelloit Lambert, le second Tebalde comme son pere, & le troisiéme Agolant, tous trois bien faits & de bonne mine. L'aîné n'avoit pas dix-huit ans accomplis quand le pere mourut, & les laissa héritiers de ses grands biens. Ces jeunes gens se voyant si riches, & ne se gouvernant que par eux-mêmes, commencérent à faire grosse dépense. Belle écurie,

écurie, belle meute, nombre d'oiseaux & de domestiques, table ouverte à tous allans & venans. Leur maison étoit le rendez-vous de tous les jeunes gens adonnés au plaisir; & l'on y trouvoit non-seulement ce qu'il faut à des Gentilshommes, mais même tout ce qui leur avoit fait quelque envie. Une pareille conduite diminua beaucoup leurs grands biens en peu de tems. Leur revenu ne pouvant les soutenir sur le pied où ils s'étoient mis, il falut engager & vendre leurs fonds, aujourd'hui une partie, & demain l'autre. Ils ne se reconnurent qu'après qu'ils se furent presque ruinés; & alors la pauvreté leur ouvrit les yeux que l'abondance avoit fermés. Dans ce fâcheux retour, Lambert parla un jour à ses deux freres, leur représenta la figure que leur pere avoit faite, les biens qu'il avoit possédés, & la misére où ils étoient réduits par leur imprudence & leur mauvaise économie; il leur conseilla de vendre ce qui leur restoit avant que l'indigence les accablât, & de se retirer en quelque pays étranger, où les yeux de leurs Compatriotes n'aggravassent pas leurs peines. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Ils sortirent de Florence sans prendre congé de personne, & à petit bruit. Arrivés en Angleterre, ils louent une petite maison à Londres, font petite dépense, & s'avisent de prêter de l'argent à gros intérêt. La fortune leur fut si favorable, qu'ils gagnérent en peu de tems, non-seulement de quoi racheter leurs héritages, mais encore de quoi en acheter de nouveaux; ce qui les obligea de faire plusieurs

Digitized by Google

voyages à Florence, & d'y revenir demeurer. Ils s'y marierent enfin tous trois, & leur neveu nommé Alexandre alla de leur part à Londres pour y continuer leur commerce. Quoiqu'ils eussent changé de condition, ils n'avoient pas pour cela changé d'esprit. Ils ne se souvenoient plus de la pauvreté où leurs folles dépenses les avoient jettés ; & quoiqu'ils eussent femmes & enfans, ils dépensoient comme à l'ordinaire, sans se mettre en peine de rien : enfin ils ne cessérent d'emprunter que quand ils ne trouvérent plus de crédit. Alexandre leur envoyoit de tems en tems d'Angleterre des secours qui les soutenoient un peu. Mais comme il prêtoit aux Gentilshommes & aux Barons sur leurs Châteaux, Terres & autres revenus dont il tiroit un profit considérable, la guerre survint, contre toute apparence, entre le Roy d'Angleterre & son fils. Tout le Royaume prit parti dans cette guerre, les uns pour le pere, les autres pour le fils. De-là vint que les terres & les maisons sur lesquelles Alexandre avoit prêté, lui furent enlevées & c'étoit-là son meilleur commerce, ou pour mieux dire tout son bien. Comme il espéroit néanmoins que la paix se feroit, & que par conséquent tous ses gages lui seroient rendus, & même les arrérages, il ne voulut point abandonner l'Angleterre. Cependant les trois freres qui étoient à Florence, ne diminuoient rien de leurs dépenses ordinaires, & empruntoient de tous les côtés. Mais plusieurs années s'étant passées sans qu'on vît l'effet

Digitized by Google

de l'eſpérance qu'on avoit d'eux, ils perdirent non-ſeulement leur crédit, mais leurs créanciers voulant être payés, les firent arrêter. Comme ils devoient plus qu'ils n'avoient, ils demeurérent priſonniers. Leurs femmes & leurs enfans dans la derniére pauvreté ſe retirérent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Alexandre qui ſe morfondoit depuis longtems en Angleterre, en attendant la paix, voyant que non ſeulement il n'y avoit aucune apparence qu'elle ſe fit, mais qu'il couroit riſque de la vie, reprit le chemin d'Italie. Il paſſa par les Pays-Bas, & fit quelque ſéjour à Bruges. En quittant cette ville, il en vit ſortir en même tems un Abbé en habit blanc, accompagné de pluſieurs Moines, avec gros train & gros bagage, après lequel venoient deux vieux Seigneurs qu'Alexandre avoit connus à la Cour pour parens du Roy d'Angleterre. Il les aborda, & en fut très-favorablement reçu. Il leur demanda en chemin faiſant qui étoient ces Moines qui marchoient devant avec un ſi grand équipage, & où ils alloient ? Celui qui eſt à la tête, répondit un des Mylords, eſt un de nos parens, qui a été nouvellement pourvû d'une des meilleures Abbayes d'Angleterre ; & comme il eſt trop jeune pour une telle dignité, nous le menons au Saint Pere pour obtenir une diſpenſe d'âge, mais c'eſt de quoi nous vous prions de ne parler à perſonne. L'Abbé marchant tantôt devant, tantôt derriére, comme ont coutume de faire les grands Seigneurs qui voyagent, jetta les yeux ſur Alexan-

Digitized by Google

dre, jeune homme bien fait de sa personne, de bonne mine, honnête & agréable; en un mot de ceux dont l'air seul en impose aux personnes de bon goût. Il lui plût d'abord si fort qu'il l'appella, lui parla familiérement, & lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, & où il alloit. Alexandre lui dit franchement ce qu'il étoit, lui conta ses avantures, & lui offrit ses petits services. Cela se fit de si bonne grace & si sagement, que l'Abbé après l'avoir étudié quelques jours conclut que, quoique son équipage fût bien peu de chose, il devoit être une personne de qualité: & déja touché de ses malheurs, il le consola familiérement, lui dit qu'il faloit toujours avoir bonne espérance, que Dieu étoit bon & sage, que les honnêtes gens ne manquoient jamais de rien; & enfin il le pria de ne le pas quitter, puisqu'ils alloient tous en Toscane. Alexandre le remercia de ses bontés, & l'assûra qu'il étoit près de lui obéïr. Plus l'Abbé pratiquoit Alexandre, plus il le trouvoit à son gré. Il l'avoit déja prié, comme il connoissoit le pays, d'avoir soin des logemens. Après plusieurs journées de marche, ils arrivérent à une petite ville qui n'étoit pas trop bien pourvûe d'auberges; cependant l'Abbé se trouvant las y voulut loger. Alexandre le mena à un logis dont l'hôte avoit été son domestique, & lui fit préparer une chambre le plus commodément qu'il fut possible, logeant le reste de son train par-ci par-là dans la ville. L'Abbé ayant soupé, une bonne partie de la nuit étant passée, &

Digitized by Google

chacun étant couché, Alexandre demanda à l'hôte où il pourroit se coucher. Vous voyez, Monsieur, répondit l'hôte, que tout est si plein que ma famille & moi sommes contraints de coucher sur la dure. Je ne sçais où vous mettre. Si vous vouliez vous contenter d'un grénier qui est attenant de la chambre de l'Abbé, je vous y porterois un lit, & pour cette nuit vous ferez comme vous pourrez; si-non je puis vous mettre dans un coin de la chambre de Monsieur, où vous serez le mieux du monde. Il dort, les rideaux sont tirés; je vous y mettrai tout doucement, si vous voulez, un petit lit de plume. Alexandre y consentit par nécessité, voyant que cela pouvoit se faire sans bruit & sans incommoder l'Abbé. L'Abbé ne dormoit point, & pensant sans cesse à ce qu'il sentoit pour Alexandre, il entendit non-seulement tout ce qui fut dit, mais il entendit même coucher Alexandre. Voici l'occasion, disoit-il en soi-même, de satisfaire mes désirs: si je la manque, il n'est pas sûr que je la retrouve. Résolu donc de profiter de la conjoncture favorable, & croyant d'ailleurs que tout le monde dormoit, il appella Alexandre, & lui dit tout bas de venir se coucher auprès de lui. Alexandre fit quelques façons; mais enfin il obéït. L'Abbé lui porte la main sur l'estomac, & commence à le tâter comme font ordinairement les nouveaux Amans. Alexandre en fut surpris, & ne douta pas que l'Abbé ne méditât le plus infâme de tous les crimes. L'Abbé s'en étant apper-

Digitized by Google

ſçu ou par ſimple conjecture, ou par les mouvemens d'Alexandre, défit ſa chemiſe, lui prit la main, & la mettant ſur ſon eſtomac, lui dit pour le déſabuſer: Tu te trompes, Alexandre, & ta main va t'en convaincre. Qui fut ſurpris, ce fut Alexandre qui trouva deux petits tetons ronds comme une boule, durs & polis comme de l'ivoire. Revenu de ſon erreur d'une maniére fort agréable, il embraſſa la Belle, & voulut la baiſer ſans autre cérémonie; mais elle le repouſſa & lui dit: Avant que d'aller plus loin, j'ai une choſe à vous dire. J'allois trouver le Saint Pere pour le prier de me marier: mais je ne vous ai pas plutôt vû par un effet de mon malheur ou de votre bonne fortune, que j'ai commencé de vous aimer, & je puis vous dire que jamais on n'a plus aimé que je vous aime. Mon deſſein eſt de vous avoir pour époux; mais ſi vous ne voulez pas m'avoir pour femme, vous n'avez qu'à vous en retourner d'où vous venez. Quoiqu'Alexandre ne la connût pas aſſez pour ſe déterminer ſi promptement, cependant comme il en concluoit par ſon train qu'elle devoit être noble & riche, & que d'ailleurs il la trouvoit fort belle, il répondit ſans balancer qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle voudroit. S'étant donc promis la foi de mariage, & donné même des gages de leur mutuelle fidélité, ils paſſérent la nuit le plus agréablement qu'ils pûrent, & ſe prodiguérent à décompter ſur leur futur mariage, tout ce que l'amour a de plus doux. Le jour venant ils prirent des meſures

Digitized by Google

pour l'avenir, & s'étant séparés fort contens l'un de l'autre, Alexandre alla donner des ordres pour le départ, sans que personne sçût où il avoit couché.

Etant arrivés à Rome quelques jours après, l'Abbé, les deux Mylords, & Alexandre eurent audience du Pape. Vous sçavez, Saint Pere, dit l'Abbé, qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi fuir les occasions qui peuvent nous porter à faire du mal. Je viens d'Angleterre avec l'habit que vous me voyez. Le Roy mon Pere, dont j'emporte une bonne partie des richesses, vouloit me marier au Roy d'Ecosse, Prince fort âgé. Ce n'est pas tant la vieillesse du Roy d'Ecosse qui m'a fait fuir, que la crainte de commettre quelque chose de contraire aux Loix divines, & indigne du sang Royal dont je suis descendue, en cas qu'on m'eût forcée d'épouser ce Prince caduc. La jeunesse est fragile, Saint Pere, & il est de la prudence de ne pas s'exposer. Je venois me jetter entre les bras de votre Sainteté, pour recevoir un époux de sa main. Mais mon choix est fait; & la Providence m'a fait connoître celui qui doit être mon époux. C'est, Saint Pere, ce jeune Gentilhomme que vous voyez ici. Il n'est pas de naissance Royale comme moi; mais son mérite & son honnêteté sont dignes des plus grandes Princesses. J'aurois pu me dispenser, mon choix étant fait, de venir jusqu'ici; mais j'ai été bien aise de rendre mes devoirs à votre Sainteté, & de vous supplier de faire passer publiquement un Contrat de mariage qu'Alexandre &

Digitized by Google

moi avons déja passé aux yeux de Dieu. Nous vous demandons donc, Saint Pere, votre bénédiction, afin que vivant heureusement ensemble, nous puissions enfin bien mourir. Alexandre fut bien surpris d'apprendre que sa femme étoit fille du Roy d'Angleterre; mais les deux Mylords le furent encore plus. La présence de Sa Sainteté put à peine les empêcher de maltraiter Alexandre & la Dame même. Le Pape ne le fut pas moins de l'habit qu'elle avoit pris, & du choix qu'elle avoit fait. Mais voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher que ce qui étoit fait ne le fût, il donna son approbation à tout. Il consola les deux Mylords, leur fit embrasser Alexandre, & fixa le jour des Nôces, qui furent célebrées avec beaucoup de magnificence en présence des Cardinaux & d'autres personnes distinguées. La mariée parut charmante : tout le monde la loua, & sans contredit avec raison. Alexandre n'eut pas moins de louanges. Il étoit magnifiquement mis, & sembloit plutôt un Prince, qu'un homme qui avoit prêté sur gages.

Quelques jours après les mariés prirent congé du Pape, & partirent pour Florence, où la renommée avoit déja porté la nouvelle de ce mariage. Ils y furent reçûs avec tous les honneurs imaginables. On paya tout ce que les trois freres devoient : on les fit sortir de prison, & eux, leurs femmes & leurs enfans rentrérent dans la possession de tous leurs biens. Les mariés partant ensuite de Florence, accompagnés d'un des Oncles d'Alexandre, vinrent à

Digitized by Google

Paris, où le Roy de France les reçût en Princes souverains. De-là les deux Mylords repasſérent en Angleterre, & firent tant auprès du Roy, qu'il rendit ſon amitié à ſa fille & à ſon gendre, qu'il reçut depuis avec toutes les démonſtrations de joye imaginables. Peu de tems après il conféra à Alexandre une nouvelle dignité & lui donna la Comté de Cornoüailles. Alexandre ſe rendit ſi habile politique, qu'il réconcilia le pere & le fils ; en quoi il rendit au Royaume un ſervice très-important, & s'acquit l'amour & l'eſtime de tous les peuples. Son Oncle recouvra tout ce qui lui étoit dû en Angleterre, & revint gros Seigneur à Florence. Alexandre vécut fort heureuſement avec ſa femme, & l'on dit même qu'il fit la conquête d'Ecoſſe, tant par ſa prudence & par ſa valeur, que par le ſecours du Roy ſon Beau frere.

Digitized by Google

XIV. NOUVELLE.

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fait Corsaire. Il gagne beaucoup de bien, & est pris & volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage : Landolfe se sauve sur une caisse pleine de bijoux, se rend sur la côte de l'Isle de Gurse, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant.

C'EST une opinion commune que le voisinage de la mer de Reggio à Gaïete est quasi le plus agréable endroit de l'Italie. Il y a assez près de Salerne une côte que les habitans appellent la côte de Malfi, pleine de petites villes, de jardins, de fontaines, & de gens industrieux & opulens. Entre autres villes on y distingue une nommée Ravel, où il y a encore aujourd'hui de riches Négocians. Il y en eut autrefois un très à son aise qui s'appelloit Landolfe. Et comme plus on a, plus on désire, Landolfe, quelque riche qu'il fût, ne trouvoit pas qu'il le fût assez. Voulant donc multiplier ses biens, il pensa tout perdre, & se perdre soi-même. Cet homme ayant réglé ses affaires, comme ont coutume de faire les Marchands, acheta un gros vaisseau, & l'ayant chargé pour son compte, fit voile pour l'Isle de Chypre. Il se trouva malheureusement pour lui qu'il

Digitized by Google

étoit arrivé tant de vaisseaux chargés des mêmes marchandises, qu'il fut contraint de vendre les siennes avec perte, & pour s'en défaire au plutôt, de les donner presque pour rien. Affligé d'une perte si considérable, qui l'avoit presque rendu pauvre en peu de tems, il résolut enfin de mourir ou de se dédommager sur autrui de ce qu'il avoit perdu. Pour cet effet il vendit son gros vaisseau. De cet argent & du peu qu'il avoit tiré de ses marchandises, il acheta une frégate légére, & se mit à faire le métier de Corsaire. Il équippa sa frégate de tout ce qu'il lui faloit, fit plusieurs courses, prenant à toutes mains, & donnant la chasse à plusieurs vaisseaux Turcs, dont la plûpart furent pris. La fortune enfin lui fut si favorable, qu'en moins d'un an il se trouva plus riche qu'il n'avoit jamais été. Jugeant alors qu'il avoit assez de bien pour vivre agréablement sans rien hazarder, il résolut de s'en retourner chez lui avec son butin, sans s'embarrasser désormais d'aucun commerce. Il ne fut pas plutôt dans l'Archipel, qu'il fut surpris par une violente tempête. Il avoit le vent contraire : la mer étoit haute comme les montagnes, & son petit vaisseau commençoit à être fort endommagé. Dans cette extrémité il eut le bonheur de gagner une petite Isle, & d'entrer dans le port pour y attendre un vent plus favorable & moins orageux. A peine Landolfe étoit-il entré dans le port, qu'il y arriva deux gros vaisseaux Genois venant de Constantinople, & fuyant la tempête dont Landolfe

Digitized by Google

étoit échappé. Les Genois ayant vû le petit vaiſſeau, ſe poſtérent de maniére qu'ils lui fermoient le paſſage. Ils apprirent bien-tôt à qui appartenoit le vaiſſeau ; & ſçachant par réputation qu'il étoit très-richement chargé, ils réſolurent d'abord de s'en rendre les maîtres. Ils mirent à terre pour cet effet une partie de leur équipage, & poſtérent des gens bien armés dans un lieu, d'où ils pouvoient aſſommer tout ce qui ſortoit du petit vaiſſeau. Le reſte s'étant embarqués dans leurs chaloupes, abordérent à force de rames, & à la faveur des courans qui leur étoient favorables, la frégate de Landolfe. Ils s'en emparérent aiſément ſans perdre un ſeul homme. Ils firent paſſer Landolfe ſur un de leurs vaiſſeaux, & prirent tout ce qui étoit dans le ſien. Le malheureux fut mis à fond de cale ; n'ayant de toutes ſes nippes qu'un ſimple pourpoint. Le lendemain le vent ayant changé, les Genois remirent à la voile. Ils eurent beau tems tout le jour : mais au commencement de la nuit il s'éleva une tempête qui ſépara leurs vaiſſeaux. Celui où étoit Landolfe, emporté par l'orage, alla donner contre un ſable au-deſſus de l'Iſle de Céphalonie, & ſe briſa comme un verre. Le naufrage fut ſi prompt, & le péril ſi preſſant, qu'on n'eut pas le tems de s'en appercevoir, ni de faire de grandes plaintes. En un moment la mer fut couverte de marchandiſes, de caiſſes & de planches. Ceux qui ſçavoient nager ſe jettérent dans la mer, & chacun ſe ſaiſit de ce qui lui tomba ſous la main, pour tâ-

Digitized by Google

cher de se sauver. Le malheureux Landolfe, à qui la perte de son vaisseau avoit fait souhaiter la mort le jour précédent, en eut peur quand il la vit de si près. Par bonheur il rencontra un ais dont il se saisit, espérant que s'il pouvoit gagner du tems, Dieu lui envoyeroit quelque secours. La mer & le vent le poussant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il se soutint sur son ais du mieux qu'il put jusqu'à ce qu'il fût jour. Le jour étant venu, il regarda de tous côtés & ne vit que mer, que nuages, & une caisse qui flottant sur les eaux s'approchoit quelque fois de lui avec tant de violence, qu'il craignoit d'en être assommé. Quoique ses forces fussent fort épuisées, il en trouvoit néanmoins pour se garantir de la caisse qu'il repoussoit de la main quand il en étoit à portée. Mais un tourbillon s'étant élevé, la caisse emportée par une vague, donna si rudement contre la planche sur laquelle étoit Landolfe, qu'elle l'emporta, & fit enfoncer ce malheureux. Revenu enfin sur l'eau, il se trouva fort éloigné de sa planche, & fort proche de la caisse. Craignant de n'avoir pas assez de force pour regagner l'ais, il se saisit de la caisse, & s'y cramponna du mieux qu'il pût, bûvant de tems en tems plus qu'il n'auroit voulu. Cette triste navigation dura encore un jour & une nuit. Mais enfin par la volonté de Dieu, ou par la force du vent, il fut jetté sur la côte de l'Isle de Gurfe. Il s'y trouva par hazard une pauvre femme qui voyant Landolfe de loin, & ne remarquant en lui rien d'humain, en

Digitized by Google

eut peur, & se retira en criant. Landolfe qui n'avoit pas la force de parler, & qui ne voyoit presque rien, n'apperçut ni la femme ni le mouvement qu'elle avoit fait. Mais comme la mer le poussoit toujours à terre, la femme connut plutôt la caisse que l'homme. Regardant ensuite fixement, elle apperçut des bras étendus sur la caisse, puis elle vit un visage, & connut enfin que c'étoit un homme. La compassion la fit entrer dans la mer qui s'étoit tranquillisée. La bonne femme ayant pris Landolfe aux cheveux le traîna à terre avec sa caisse. Ce ne fut pas sans peine qu'elle lui détacha les mains de la caisse, qu'elle fit emporter par sa fille. Prenant ensuite Landolfe à son cou, comme si c'eut été un petit enfant, elle le porta à la ville. Elle le mit dans une étuve, & à force de le froter & de le laver d'eau chaude, elle fit revenir la chaleur & les forces perdues. Elle lui fit prendre de bon vin & des confitures, & le traita si bien en un mot, qu'il revint en son état naturel, & connut où il étoit. Elle lui rendit alors sa caisse, & lui dit en même tems qu'il pouvoit se retirer où il jugeroit à propos. Quoiqu'il n'eût aucune idée de la caisse, il ne laissa pas néanmoins de la prendre jugeant que pour peu qu'elle valût, elle pourroit le nourrir durant quelques jours: mais comme il la trouva fort légére, il en eut bien peu d'espérance. Impatient de sçavoir ce que contenoit cette caisse, il profita de l'absence de la femme, l'ouvrit, & y trouva quantité de pierres précieuses enchassées &

Digitized by Google

non-enchassées. Comme il se connoissoit en pierreries, il vit d'abord que la caisse étoit de grand prix, loua Dieu de ne l'avoir point abandonné, & se consola de sa disgrace. Mais comme il avoit éprouvé deux fois le caprice & les rigueurs de la Fortune, il eut peur d'un troisiéme contre-tems, & crut qu'il faloit jouer de ruse pour conduire heureusement ses bijoux chez lui. Il les enveloppa dans de vieux haillons, & dit à la bonne femme qu'il n'avoit pas besoin de la caisse, qu'elle pouvoit la retenir pourvû qu'elle lui donnât un sac : ce qu'elle fit bien volontiers. Landolfe la remercia de son mieux des bons offices qu'il en avoit reçûs, prit son sac, & se retira. Il s'embarqua pour Brindes, d'où il se rendit peu-à-peu à Trani où il rencontra des Marchands de Draps de Soye de sa ville, qui l'habillérent gratis sur le récit qu'il leur fit de ses avantures. Il n'y eut que la caisse dont il ne leur dit pas un seul mot. Ils lui prétérent un cheval, & le firent conduire à Ravel, où il disoit qu'il vouloit aller. Se voyant enfin en lieu de sûreté, il visita son sac plus à loisir qu'il n'avoit fait chez sa Vieille, & y trouva tant de pierreries, qu'après les avoir vendues au-dessous de leur juste prix, il se trouva plus riche de la moitié, qu'il n'avoit jamais été. S'étant défait de ses bagues il fit tenir une somme considérable à la femme de Gurfe qui l'avoit tiré de la mer & qui l'avoit si bien traité; il en fit autant à ceux de Trani qui l'avoient habillé, & se servit du reste pour vivre : ce qu'il fit honorablement & en honnête homme.

Digitized by Google

XV. NOUVELLE.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois fâcheuses avantures en la même nuit, se tira de toutes, & gagna un Rubis de grand prix

IL y avoit autrefois à Pérouse un jeune Maquignon nommé André de la Pierre, lequel ayant appris que les chevaux étoient à bon marché à Naples, s'y rendit avec cinq cens écus d'or pour en acheter. Comme il n'avoit jamais perdu sa cheminée de vûe, il partit avec d'autres Marchands de sa connoissance, & arriva à Naples un Dimanche au soir. Il alla le lendemain au marché aux chevaux, & en vit quantité qu'il trouva fort à son gré. Il les marchanda tous, & n'en acheta aucun, parce qu'on ne put convenir du prix. Il alla se mettre en tête en jeune étourdi, qu'on s'imaginoit qu'il n'avoit pas de quoi payer les chevaux qu'il marchandoit; & pour faire voir le contraire, il tiroit à tout moment sa bourse pleine d'or. Une jeune Courtisane Sicilienne, très belle & prête à rendre service pour peu de chose à tous ceux qui se présentoient, voyant en passant cette bourse pleine, conclut d'abord en soi-même que ce seroit bien son affaire, & passa sans qu'André y prît garde. La jeune Courtisane étoit accompagnée d'une Vieille,

qui

Digitized by Google

qui voyant André, l'alla d'abord embrasser, & lui fit mille amitiés. La jeune s'étant un peu éloignée, attendit que sa Vieille revînt. André fut d'abord surpris de l'abord de la vieille Sicilienne ; mais se l'étant rappellée & la reconnoissant fort bien, il répondit aux marques de son affection, lui promit de l'aller voir chez elle, & après lui avoir fait des excuses de ne pouvoir l'entretenir plus long-tems, il retourna marchander des chevaux. La Vieille ayant rejoint la jeune à qui la bourse tenoit fort au cœur, celle-ci demanda à l'autre, qui étoit cet homme-là, d'où il étoit, ce qu'il faisoit en ville, & d'où elle le connoissoit ? La Vieille qui ne se défioit de rien, répondit à toutes ces questions, & après lui avoir parlé de son pere avec lequel elle avoit, disoit-elle, demeuré en Sicile, & depuis à Pérouse, elle tomba sur sa généalogie ; & comme les Vieillards aiment à parler, elle lui nomma tous les tenans & aboutissans de sa parenté. La rusée avoit trop d'intérêt de se souvenir de ces noms pour en oublier aucun, car elle avoit déja médité par avance l'usage qu'elle en devoit faire. De retour chez elle, la premiére chose qu'elle fit fut de donner de l'occupation à la Vieille pour toute la journée, afin qu'elle n'eût pas le tems d'aller voir André. Elle avoit une petite servante qu'elle avoit eu soin de bien instruire, & qui s'entendoit merveilleusement à de semblables ambassades. Elle lui fit sa petite leçon, & l'envoya sur le soir au logis d'André. Comme elle arrivoit, André

Digitized by Google

étoit tout ſeul ſur la porte. Elle lui parle, & lui demande s'il ne ſçavoit point où étoit un honnête homme de Pérouſe nommé André. Après qu'il lui eut répondu que c'étoit lui-même, elle lui dit tout bas : Une Demoiſelle de cette ville voudroit bien, Monſieur, avoir un moment d'entretien avec vous. Il n'y eut point de ſentimens avantageux qu'André ne conçût de lui ſur un tel diſcours : & ſe croyant un fort beau garçon, & s'imaginant d'abord que la Dame étoit amoureuſe de lui, comme s'il eût été l'homme de Naples le mieux fait, il répondit ſur le champ, qu'il étoit tout prêt à l'aller trouver, pourvû qu'il ſçût quand & où. Tout à l'heure même, s'il vous plaît, répliqua la ſervante. André ſans avertir ſon hôte, dit à la fille qu'elle n'avoit qu'à marcher, & qu'il la ſuivroit. Conduit par un ſi bon guide, il arrive dans la rue de Maupertuis où demeuroit la Belle ; nom qui ſeul montroit aſſez combien la rue étoit honnête. André qui ne ſe défioit de rien, croyant aller dans un lieu honnête, & avoir affaire à une galante femme, entra ſans aucune difficulté. Auſſi-tôt que la ſervante eût crié qu'André étoit-là, la maitreſſe parut au haut du degré pour le recevoir. Cette femme, outre la jeuneſſe, étoit belle, de riche taille, & habillée aſſez proprement. Elle vint ſe jetter au cou d'André, & fut long-tems ſans lui rien dire, comme ſi l'excès de ſa tendreſſe l'eût empêchée de parler : puis fondant en larmes, & l'embraſſant tout de nouveau : Soyez le très-bien venu, mon cher

André, lui dit-elle d'une voix pleine de transport. André surpris de tant de caresses, lui dit: Et vous, Madame, soyez la très-bien trouvée. Elle le prit par la main & le mena dans une salle haute, & sans lui dire autre chose, elle le fit passer dans sa chambre. Elle étoit jonchée de roses & de fleurs d'oranges, & toute parfumée de plusieurs autres bonnes odeurs. Il y avoit un lit si propre, des meubles & des habits si magnifiques, qu'André qui n'avoit pas coutume de voir des chambres si richement parées, ne douta point qu'il n'eût affaire à une Dame de conséquence. Ils ne furent pas plutôt assis, qu'elle lui tint ce discours.

Je ne doute pas, André, que vous ne soyez surpris de mes caresses & de mes larmes, parce que vous ne me connoissez pas, & que peut-être vous n'avez jamais entendu parler de moi. Mais vous le serez bien davantage, quand je vous aurai dit que je suis votre sœur. J'ai souhaité avec passion de voir tous mes freres; mais puisque Dieu me fait la grace d'en voir un, je mourrai contente quand il plaira à Dieu de me retirer à lui. Comme vous n'avez peut-être jamais entendu parler de rien de tel, vous me permettrez de vous en entretenir. Pierre mon pere & le vôtre demeura long-tems à Palerme. Comme il étoit bon & obligeant, il s'y fit beaucoup d'amis. Ma mere entr'autres qui étoit femme de qualité, & pour lors veuve, eut beaucoup d'amour pour lui. Enfin ils furent si bons amis que ma mere devint grosse,

Digitized by Google

& accoucha de moi. Quelque tems après notre pere étant obligé de quitter Palerme, & de retourner à Pérouse, il laissa en Sicile ma mere & moi qui n'étois encore qu'un enfant, & je n'ai pas sçû qu'il ait songé depuis ni à la mere ni à la fille. Avec tout le respect que je dois à sa mémoire, il y eut un peu de dureté en lui; car sans parler de la tendresse qu'il devoit avoir pour moi qui étois sa fille, il ne devoit pas abandonner de la sorte ma mere, qui, sans beaucoup le connoître, l'avoit rendu maître & de sa personne & de tout son bien. Mais que faire? Il est bien plus aisé de censurer un mal passé, que de le réparer. Etant devenu grande, ma mere qui avoit du bien me maria à un riche Gentilhomme de la maison des Gergentes, qui pour l'amour de ma mere & de moi, revint demeurer à Palerme. Comme il étoit un zélé partisan des Guelphes, il ne fut pas plutôt à Palerme, qu'il commença à cabaler avec le Roy Charles. Frideric Roy d'Arragon fut averti de tout avant qu'on pût rien exécuter, & mon mari contraint d'abandonner la Sicile dans le tems que je croyois être la plus grande Dame de cette Isle. Nous emportâmes ce que nous pûmes, qui fut bien peu de chose en comparaison de ce que nous laissions, & nous nous réfugiames en cette ville, où le Roy Charles a eu la bonté de nous dédommager d'une partie des pertes que nous avions faites pour son service. Il nous a donné maison en ville, & maison à la campagne, & a de plus assigné une bonne pension

à mon mari. Voilà, mon cher frere, ce qui m'a fait venir ici, où, graces à Dieu & non à vous, j'ai la satisfaction de vous voir maintenant. En disant cela, elle se jetta encore à son cou, & se mit à l'embrasser tout de nouveau. André entendant une fable débitée avec tant d'ordre par une personne qui parloit facilement & avec grace, se souvenant d'ailleurs que son pere avoit demeuré à Palerme, & peut-être aussi touché des caresses & des démonstrations d'amitié de cette femme, ne douta nullement que ce qu'elle disoit ne fût vrai. Ne vous étonnez pas, Madame, lui dit-il dans cette persuasion, si je suis surpris de tout ceci. Je ne vous connoissois non plus que si jamais vous n'eussiez été. Mon pere n'a jamais parlé ni de votre mere ni de vous, ou s'il l'a fait, je n'en ai rien sçû. Cette surprise m'est d'autant plus agréable, que je trouve une sœur, à laquelle je ne m'attendois nullement. Mais de grace éclaircissez-moi d'un fait ? Comment avez-vous sçû que j'étois en ville ? Une bonne femme qui vient souvent ici, répondit-elle, me l'a appris. Elle m'a dit avoir longtems demeuré avec votre pere à Palerme & à Pérouse. Au reste, j'aurois été vous voir, si je n'avois crû qu'il étoit plus honnête de vous faire venir chez moi, que de vous rendre visite chez un étranger. Ensuite elle demanda des nouvelles de tous ses parens qu'elle nomma les uns après les autres. André répondit à tout, & demeura confirmé plus que jamais qu'il n'y avoit point de fourberie dans tout cela. Comme la

Digitized by Google

conversation avoit été longue, & que la chaleur étoit grande, Andre fut régalé de vin de Gréce & de confitures. Après ce régal il se mit en devoir d'aller souper à l'auberge : mais elle faisant semblant d'en être choquée, lui dit par maniére de reproche: Vous me faites bien connoître que vous ne faites pas grand cas de moi. Vous êtes avec une sœur que vous n'aviez jamais vûe, & chez elle où vous devriez mettre pied à terre quand vous venez en ville, & vous voulez aller souper à l'auberge ? Il n'en sera rien avec votre permission, & vous souperez avec moi. Mon mari n'est pas au logis ; mais je ne laisserai pas de vous donner un petit repas de femme. La sollicitation étoit pressante : aussi André ne s'excusa qu'en disant que son hôte, qui ne sçavoit où il étoit, l'attendoit à souper. S'il n'y a que cela, répondit-elle, je me charge de lui faire dire de ne vous point attendre. Mais n'avez - vous point, ajouta-t-elle, quelqu'un de vos amis que vous voulussiez avoir ici ? Ce vous seroit une compagnie & pour souper & pour vous retirer. André répondit que pour ce soir il ne vouloit qu'elle seule ; & que puisqu'elle étoit résolue de lui donner à souper, il étoit résolu de faire tout ce qu'elle voudroit. Après une longue conversation, on se mit à table. La belle fit en sorte d'allonger ce repas jusqu'à la nuit noire. Après qu'on eut desservi, André voulut se retirer ; mais sa charitable sœur s'y opposa fortement, disant que Naples n'étoit pas une ville où un Etranger dût se pro-

Digitized by Google

mener la nuit ; & qu'au reste il ne devoit pas s'embarrasser de son hôte, parce qu'elle l'avoit fait avertir de ne l'attendre ni à souper ni à coucher. André donna dans le panneau comme il avoit fait la premiére fois, & ne parla plus de se retirer. Une bonne partie de la nuit s'étant écoulée à parler de différentes choses, elle laissa André dans sa chambre avec un petit garçon pour le servir, & se retira avec ses femmes. Il faisoit chaud ; c'est pourquoi André se voyant seul, quitta ses hauts-de-chausses, & les mit derriére le chevet, ne gardant pour tout que son pourpoint. Dans cet état ayant envie d'aller à ses nécessités, il demande au garçon où étoient les lieux. Là dedans Monsieur, répondit le garçon, en lui montrant une porte qui étoit dans un coin. André ouvre, entre, & allant se mettre sur le siége, il porta le pied sur une trape, & tomba dans les lieux. Quoiqu'il tombât d'assez haut, il ne se fit pourtant aucun mal, & en fut quitte pour un peu de barbouillis. André se tue d'appeller le garçon ; mais point de nouvelles. Il l'avoit entendu tomber, & avoit incontinent couru en avertir la Dame. Elle court à la chambre, cherche les habits de son prétendu frere, les trouve avec sa bourse, que par défiance il portoit toujours sur lui, & qui avoit été la cause de toute la comédie, & referme la porte des lieux. André qui commençoit à s'ennuyer, continuoit d'appeller son garçon : mais comme personne ne lui répondoit, il commença, mais un peu tard, à

Digitized by Google

croire qu'il étoit pris pour dupe. Pour se tirer d'un si vilain lieu, il enfonça quelques planches, & gagna une petite allée entre les deux maisons, au bout de laquelle il y avoit un petit mur sur lequel il grimpa: il sauta ensuite dans la rue. Il reconnut la maison, appella & heurta de toute sa force ; mais ce fut inutilement. Ne doutant plus alors de la friponnerie, il fit plusieurs complaintes sur la perte de son argent & de sa sœur, & se mit à crier & à heurter tout de nouveau. Le bruit fut si grand, que les voisins se réveillérent & se levérent. Une servante de la Dame entr'autres étant venue au bruit à la fenêtre, & faisant l'endormie, qui est-ce qui est là-bas, dit-elle d'une voix enrouée. Hé ne me connois-tu point, répondit André? Je suis André frere de Madame Fleur-de-Lis. Tu as trop pinté, bon homme, répondit la servante. Va dormir, & reviens demain. Je ne sçais qui est André ; mais je sçais bien que tu fais des folies. Retire-toi, je te prie, & nous laisse dormir. Te voilà bien ignorante, répondit André. Mais si les parens de Sicile sont ainsi faits, & disparoissent en si peu de tems, rends-moi mes habits & je m'en irai volontiers. Tu rêves, bon homme, tu rêves, répondit-elle en souriant, & en refermant la fenêtre. André ne voyant plus de ressource pensa se désespérer, & fit plus de bruit qu'auparavant. Les voisins qui s'étoient recouchés, & qui avoient cru qu'on vouloit faire piéce à cette Dame, se relevérent à ce second bruit, & étant venus aux fenêtres : Cela est infâme,

Digitized by Google

infâme, dirent-ils tout haut, de venir à l'heure qu'il est, insulter une femme d'honneur. Au nom de Dieu, bon homme, retire-toi, & nous laisse dormir. Si tu as quelque chose à démêler avec cette femme, reviens demain, & nous épargne pour cette nuit le chagrin de ton tintamarre. Dans le même tems un fier à bras, galant de la Dame, qu'André n'avoit encore ni vû ni entendu, vint à la fenêtre, & d'une voix de tonnerre demanda qui étoit là-bas? Je suis frere de la Dame de cette maison, répondit André tout épouvanté. Magazin à coups de bâton, répliqua le fier à bras; qui m'empêche de descendre, & de te rosser comme tu le mérites? Scélérat, yvrogne, lutin, n'es-tu fait que pour troubler le repos d'autrui? En disant cela, il referma la fenêtre. André qu'une si effroyable voix avoit épouvanté, se retira, & crut les voisins qui lui conseilloient de ne se pas faire tuer. Il reprit le chemin par où il étoit venu: & comme il s'infectoit lui-même, il voulut gagner du côté de la mer pour se laver. A peine eut-il fait deux cens pas, qu'il apperçut de loin deux hommes qui venoient à lui avec une lanterne sourde. Il les prit pour des gens de la patrouille, & ne voulant pas tomber entre leurs mains, il découvrit à point nommé une masure où il courut se cacher. Les deux hommes y arrivérent un moment après, & s'arrêtérent tout proche de lui. Ils portoient je ne sçais combien de ferremens, qu'ils se mirent à visiter au clair de leur lanterne. En parlant de choses & d'autres,

l'un d'eux dit à ſon compagnon : Ne ſens-tu rien ? Il y a ici une infection épouvantable. Cela dit, ils regardent à droite & à gauche, & voyent ce malheureux qui ſe faiſoit le plus petit qu'il pouvoit. Ils l'abordent, lui demandent d'où il venoit, & qui l'avoit mis en cet état ? André ſe raſſurant un peu, leur fit tout le détail de ſon avanture. Il faut ſe conſoler de tout, mon bon homme, lui dirent-ils, & chercher à ſe dédommager. Tu es bienheureux de n'avoir pas perdu la vie avec ton argent. Cela dit, ils ſe retirent pour parler en particulier, & de retour ils lui dirent : Tu nous fais pitié. Nous avons un coup à faire cette nuit ; ſi tu veux te joindre à nous, on te récompenſera de reſte de ce que tu as perdu. André au déſeſpoir & ne ſçachant où donner de la tête, répondit ſans balancer, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient. On avoit enterré le jour précédent l'Archevêque de Naples avec des habillemens très-riches, & un Rubis au doigt qui valoit plus de cinq cens ducats d'or. Leur deſſein étoit de voler ce tombeau. Ils reprennent donc leurs outils, & marchent vers la Cathédrale. En chemin faiſant l'un d'eux dit à André : Tu nous infectes : ne ſçauroit-on trouver moyen de te laver ? Nous voilà près d'un puits, répondit l'autre. J'y ai toujours vû une corde & un ſceau, nous l'aurons bien-tôt lavé. Arrivés au puits, ils trouvérent bien la corde, mais point de ſceau. Il fut réſolu qu'il ſe prendroit à la corde pour être deſcendu dans le puits ; & qu'après s'être lavé, il ſecoueroit la corde,

Digitized by Google

afin qu'on le retirât. Ils ne l'eurent pas plutôt descendu, qu'ils virent des gens de la patrouille qui venoient droit à eux. La peur les prit, & eux de gagner aux pieds. Un des survenans ayant soif, se mit en devoir de puiser de l'eau. La résistance qu'il trouva lui fit croire que c'étoit le sceau qu'il amenoit plein d'eau. André ne fut pas plutôt à portée, qu'il lâche la corde & se cramponne aux bords du puits. Les autres effrayés au dernier point & croyant avoir puisé le diable, prennent la fuite de toute leur force. André dehors regarde par-tout & ne voit rien ; mais s'étant un peu avancé, il rencontre ses camarades qui revenoient à son secours. Interrogé qui l'avoit retiré du puits, il répondit qu'il n'en sçavoit rien, & leur conta toute l'avanture. Les autres lui apprirent le sujet de leur fuite, & par qui il avoit été tiré du puits.

Comme il étoit déja minuit, ils firent diligence, & marchérent droit à la grande Eglise. Ils y entrérent assez aisément. Le tombeau de l'Archevêque étoit de grosses pierres de marbre. A la faveur de leurs ferremens & à force de bras ils trouvérent moyen d'enlever le dessus, & de l'étayer en sorte qu'un homme y pouvoit entrer facilement. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir qui seroit celui qui feroit l'office. Comme chacun s'en défendoit, les deux dirent à André : Ce sera toi, coquin, ou nous te casserons la tête. André craignant qu'ils ne lui tinssent parole, prit son parti & entra. Ces drôles, dit

Digitized by Google

André en ſoi-même, pourroient bien me filouter ? Si je ſuis aſſez fou pour leur tout donner, ils ne manqueront pas de décamper, & de me laiſſer pour toute récompenſe la petite gloire de leur avoir rendu ſervice. Il faut ici jouer de tête, & ſe payer par ſes mains. Il ſe ſouvint fort à propos de la bague de l'Archevêque qu'il prit & mit en bon lieu. Il prit enſuite la mitre, la croſſe & toutes ſes autres nippes à la chemiſe près, & donna le tout à ſes camarades, leur diſant que c'étoit-là tout. Les autres juroient comme des démons que la bague devoit y être, & ſe tuoient de l'exhorter à bien chercher. André de ſon côté les aſſuroit qu'il avoit cherché par-tout, & qu'abſolument elle n'y étoit pas. Enfin ennuyés de tant de recherches inutiles, ils ôtérent malicieuſement l'appui qui ſoutenoit la pierre, & le laiſſérent enfermé dans le tombeau. Il tâcha, mais inutilement, de ſoulever la pierre avec la tête. Accablé de fatigue & preſque mort de peur, il s'attendoit à périr miſérablement dans ce tombeau, quand il entendit parler dans l'Egliſe. C'étoient des gens qui venoient auſſi pour dépouiller le mort. André ſe crut perdu ; mais enfin s'étant un peu raſſûré, il réſolut d'attendre tranquillement la fin de ſa deſtinée. Ces derniers levérent la pierre comme avoient fait les autres, & firent les mêmes difficultés pour entrer. Après pluſieurs conteſtations : Vous êtes des gens bien hardis, dit un Prêtre. Croyez-vous que les morts mangent les gens ? J'y entrerai bien moi. Et

Digitized by Google

en diſant cela, il paſſe les jambes dans le tombeau pour s'y gliſſer enſuite. André voyant cela ſe leve, prend le Prêtre par un pied, & commence à le tirer en bas. Le Prêtre ſurpris s'écrie, & raſſemble toutes ſes forces que la peur avoit diſperſées, pour ſe tirer d'entre les mains du Diable. Les autres s'effrayent, & prennent la fuite comme s'ils avoient eu cent Diables à leurs trouſſes. Le Prêtre les ſuit de près ſans ſonger à refermer la porte. André agréablement ſurpris ſort du tombeau & de l'Egliſe par le même chemin qu'il y étoit entré. Il courut la ville ſans ſçavoir où il alloit; & le jour étant venu, il ſe reconnut & ſe retrouva devant ſon auberge, où tout le monde étoit fort en peine de lui, ne ſçachant ce qu'il étoit devenu. Il conta ſes avantures, & l'hôte lui conſeilla de s'en retourner ſans retardement à Pérouſe; ce qu'il fit avec ſon Rubis.

Digitized by Google

XIV. NOUVELLE.

Madame Britole jettée par la tempête dans une Isle, y perd ses deux fils & sa nourrice; & de douleur se retire dans une Caverne, où elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils apres bien des traverses, s'engage au service du bienfaiteur de sa mere, & est surpris avec sa fille dans un commerce de galanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve, & la révolution de Sicile rétablit la mere & les enfans dans leur premier crédit.

APRÈS la mort de l'Empereur Frideric II. un certain Mainfroy fut couronné Roy de Sicile. Un Gentilhomme Napolitain qui se nommoit Henry Capece, avoit beaucoup de crédit auprès de ce dernier. Capece avoit épousé une Napolitaine de qualité, belle & bien faite, qui s'appelloit Britole Caracciola, & étoit Gouverneur de la Sicile. Charles I. ayant gagné la bataille de Bénévent, où Mainfroy demeura sur la place, tout le Royaume se déclara pour le vainqueur. Henry qui se défioit de la foi des Siciliens, & qui ne vouloit point devenir Sujet de l'ennemi de son Souverain, se préparoit à chercher sa sûreté dans la fuite. Mais les Siciliens en ayant eu le vent, livrérent au Roy Charles Henry & plusieurs

Digitized by Google

autres amis de Mainfroy, & bien-tôt après tout le Royaume. Dans un changement si subit, Madame Britole ne sçachant ce qu'étoit devenu son mari, mais se défiant pourtant de ce qui étoit arrivé, sacrifia son bien à sa sûreté; & enceinte d'un fils elle s'embarqua avec un autre nommé Geoffroy, âgé peut-être de huit ans, à dessein de se sauver à Lipari. Elle y arriva heureusement, & y accoucha de même d'un fils qu'elle nomma le Fugitif. Elle prit une Nourrice, & se rembarqua avec elle & ses deux enfans, résolue de se rendre à Naples auprès de ses parens: mais une violente tempête la jetta sur l'Isle de Ponza Elle eut le bonheur d'entrer dans un petit Port, où elle attendit un tems plus favorable. En se promenant dans cette Isle, elle trouva une petite solitude, où elle alloit tous les jours pleurer les disgraces de son mari & les siennes. Pendant qu'elle y faisoit un jour ses plaintes ordinaires, un Corsaire vint tout-à-coup sur son vaisseau, qu'il enleva sans coup-férir. Revenue au rivage, & n'y trouvant personne, elle se douta d'abord de ce qui lui étoit arrivé. Mais elle en fut entiérement convaincue, lorsqu'elle vit le Corsaire qui enmenoit son vaisseau, sur lequel étoient ses deux enfans & sa Nourrice. Il n'est pas possible d'exprimer l'affliction où ce nouveau contre-tems la jetta. Elle appella cent fois son mari & ses chers enfans, & tomba enfin évanouie. Elle revint à elle-même; mais ce ne fut que pour verser un torrent de larmes. Tantôt elle appelloit ses en-

fans, & tantôt elle se mettoit en devoir d'aller les chercher dans les Cavernes, comme si elle eût eu encore quelque espérance de les retrouver; tant étoit grand le trouble de son esprit. L'horreur de la nuit & la solitude suspendirent un peu ses lamentations, & la firent songer à elle-même. Elle se retira dans sa Caverne avec autant de peur que d'affliction. Le jour venu & se sentant pressée de la faim, parce qu'il y avoit deux jours qu'elle n'avoit mangé, elle arracha de l'herbe qu'elle prit pour nourriture, la tête remplie de mille tristes idées, qui lui faisoient envisager un cruel avenir. Dans ces tristes réflexions elle vit un Chevreuil entrant dans sa caverne, & en sortant bien-tôt après pour retourner dans le bois. Elle alla où elle avoit vû la bête, & y trouva deux petits Chevreuils nouvellement nés. Ils lui parurent si jolis, qu'ayant encore du lait, elle leur donna la mammelle, qu'ils prirent comme si c'eût été leur mere. Cette petite compagnie toute féroce qu'elle étoit, fut pour elle une espéce de consolation. Elle mangeoit de l'herbe, & bûvoit de l'eau, pleurant autant de fois qu'elle se souvenoit de son époux, de ses enfans, & de sa condition passée. Le long séjour qu'elle fit dans un lieu si sauvage, la rendit sauvage elle-même. Et le moyen de ne pas le devenir, n'ayant de société qu'avec les bêtes.

Le hazard voulut que plusieurs mois après un vaisseau de Pise entra dans le même port où étoit entré Madame Britole. Il y avoit sur ce vaisseau un

Digitized by Google

certain Conrad, Marquis de Malefpine, qui ramenoit fa femme de la Pouille, où elle avoit voulu aller par dévotion vifiter les faints lieux de ce pays-là. Le Marquis pour fe divertir un peu eut un jour envie de chaffer dans l'Ifle, & d'y mener fa femme & quelques domeftiques. A une portée de piftolet de la caverne de Madame Britole, les chiens pouffèrent fes deux Chevreuils, qui fe réfugiérent incontinent dans l'antre de leur compagne. Madame Britole accourut au bruit, & ayant pris un bâton en chaffa les chiens. Sur ces entrefaites arrivérent le Marquis & fa femme, qui fuivoient leurs chiens. La furprife fut égale de part & d'autre, elle de voir dans fon defert des gens qui paroiffoient quelque chofe, & eux d'y rencontrer une femme de cette figure, noire, décharnée & toute velue. Le Marquis fit retirer fes chiens à la priére de Madame Britole, & il la preffa tant qu'elle lui dit ce qu'elle étoit, par quelle avanture elle étoit venue en ce lieu-là, & la réfolution qu'elle avoit prife d'y finir fa miférable vie. Le Marquis fut extrêmement touché du récit de fes malheurs: & comme il avoit connu fon mari, il n'oublia rien pour la détourner d'une fi cruelle réfolution, & pour la faire confentir de l'accompagner chez lui, où il proteftoit qu'elle feroit traitée comme fa fœur en attendant un meilleur tems. Madame Britole ne voulant rien promettre, le Marquis fit demeurer fa femme avec elle dans l'efpérance qu'elle pourroit enfin la déterminer, & donna ordre qu'on

Digitized by Google

leur portât à manger, & des habits pour Madame Britole, que la Marquise eut ordre de lui faire prendre. Il n'y eut pas moins de peine à la faire manger qu'à la faire habiller ; & plus on la sollicitoit à quitter ce desert, plus elle protestoit qu'elle n'iroit jamais en aucun lieu où elle fût connue. Cependant après qu'on l'eut assûrée qu'elle seroit entiérement libre de se cacher, ou de paroître, elle se laissa persuader, & suivit le Marquis & sa femme. Un bon vent leur fit bien-tôt voir les terres de Sarzanne dont le Marquis étoit Seigneur. Débarqués sur les côtes de la Maigre, ils se rendirent au Château du Marquis qui n'en étoit pas éloigné. On convint que pour mieux déguiser Madame Britole, elle prendroit un habit de deuil, & se tiendroit auprès de la Marquise comme une de ses Demoiselles.

Le Corsaire qui avoit pris le vaisseau de Madame Britole, étoit déja arrivé à Genes, & y avoit vendu sa prise. La Nourrice & les deux enfans tombérent entre les mains d'un nommé Gasparin d'Orie, qui les envoya à sa maison de campagne pour s'en servir comme d'esclaves. La Nourrice pleura long-tems la perte de sa maitresse, & le misérable état où elle se trouvoit avec les deux enfans ; mais enfin les larmes ne faisant qu'augmenter ses peines, elle prit son parti, & se consola du mieux qu'elle put. Elle vit d'abord en femme sage que si les enfans étoient connus, on ne manqueroit pas de les maltraiter. Espérant donc que le tems feroit changer les choses,

Digitized by Google

elle résolut de dire que c'étoient ses enfans. Elle changea le nom de l'aîné, & l'appella Jeannot de Procide : pour l'autre elle lui laissa celui qu'il avoit. Elle dit à l'enfant les raisons qui l'obligeoient d'en user ainsi, & lui représenta qu'il y auroit à craindre pour lui s'il étoit connu. L'enfant qui avoit beaucoup de raison pour son âge, comprit fort bien tout cela, & ne fit pas mal son personnage. Les deux enfans & la Nourrice dans le plus triste état du monde furent long-tems chez Gasparin, où ils faisoient la fonction des plus vils Domestiques. Jeannot qui avoit déja seize ans, & qui malgré son esclavage avoit conservé un cœur digne de sa naissance, ne pouvant plus soutenir une condition si vile, quitta Gasparin, & s'embarqua pour Alexandrie, où il ne trouva non plus qu'ailleurs aucun avancement. Après avoir couru trois ou quatre ans il apprit que son pere vivoit encore, mais que le Roy Charles le retenoit toujours prisonnier. Désespérant de sa fortune, & toujours fugitif & vagabond il vint enfin dans le territoire de Sarzanne, & offrit ses services au Marquis de Malespine chez qui sa mere étoit. Comme Jeannot étoit devenu beau, le Marquis le prit pour Domestique, & en fut fort bien servi. L'âge avoit fait un si grand changement sur la mere & sur le fils, qu'encore qu'ils se vissent quelquefois, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le Marquis avoit une fille fort aimable, âgée d'un peu plus de seize ans, qui se nommoit l'Epine,

Digitized by Google

Il l'avoit mariée à Nicolas de Grignan : & comme elle se trouva veuve presqu'aussi-tôt que mariée, elle étoit revenue chez son pere. Jeannot eut le bonheur de lui plaire, & elle celui de ne pas déplaire à Jeannot. Ils liérent ensemble un commerce de galanterie qui dura plusieurs mois avant que personne s'en apperçût. Mais comme les amans heureux ne sont pas d'ordinaire les plus prudens, & qu'il est d'ailleurs difficile de contenir long-tems une violente passion, ils se lassérent de tant de circonspection, & commencérent à vivre avec moins de réserve. Etant un jour sortis en compagnie pour se promener dans un bois fort agréable qui n'étoit pas éloigné de la maison, ils trouvérent moyen de s'écarter, & d'entrer seuls dans le fort. Ils s'arrêtérent dans un lieu qu'ils trouvérent agréable, & où ils crurent n'être pas sitôt rejoints. Ils trouvérent tant de plaisir dans ce lieu si commode à leur amour, que le tems leur parut court. Bref ils y furent surpris par le Marquis de Malespine, qui vint cruellement interrompre un tête-à-tête, où les extases étoient partagées. Le Marquis outré de la lâcheté de sa fille & de la perfidie de son Domestique, les fit lier tous deux, & conduire en prison, résolu de les faire moutir. La Marquise arrêta un mouvement si violent, & lui représenta qu'il ne faloit pas aller si vîte. Elle convenoit du tort qu'avoit sa fille ; elle en étoit même autant affligée que son époux. Mais enfin elle n'étoit pas d'avis qu'il eût à se reprocher l'homicide de

Digitized by Google

sa fille & de son Domestique. Elle fit tant enfin qu'il se contenta de la prison, où ils furent gardés séparément, & où ils n'avoient à manger qu'autant qu'il leur en faloit pour les empêcher de mourir, & leur donner le tems de pleurer leur faute. Ces amans infortunés ayant demeuré un an dans leur triste prison sans que personne songeât à eux, il arriva que le Roy Pierre d'Arragon fit révolter la Sicile & en dépossédа le Roy Charles. Le Marquis qui n'aimoit pas ce dernier, fit de grandes réjouissances pour cette révolution. Jeannot de Procide en ayant été informé par un de ses Gardes en témoigna beaucoup de joye, & dit en soupirant profondément : Il y a quatorze ans que je cours le monde en mendiant mon pain. Je n'attendois qu'une pareille révolution ; & aujourd'hui qu'elle est arrivée, je me trouve en prison & n'en puis profiter. Et ce qui me désespére, est que ma captivité ne finira, je crois, qu'avec ma vie. Quel intérêt prenez-vous, dit le Garde, aux démêlés des grands Rois ? Avez-vous des prétentions sur la Sicile, ajouta-t-il en riant ? Le cœur me fend, répondit Jeannot de Procide, quand je songe au crédit que mon pere y avoit. J'étois tout jeune quand j'en sortis ; mais je ne laisse pas de me souvenir que j'en ai vû mon pere Gouverneur du vivant du Roy Mainfroy. Et qui étoit votre pere, poursuivit le Garde ? Puisque je n'ai plus rien à craindre, reprit Jeannot de Procide, je puis répondre à la question que tu me fais. Si mon pere est encore vivant, il s'appelle

Digitized by Google

Henry Capece, & moi Geoffroy & non Jeannot de Procide. Plût à Dieu que je fusse en liberté! Je suis sûr que si je retournois en Sicile, j'y aurois beaucoup d'autorité. Le Garde n'eût pas été plutôt relevé, qu'il conta toute la conversation au Marquis de Malespine. Il fit semblant de n'en pas faire grand cas: cependant il crut qu'il devoit s'en éclaircir avec Madame Britole, à laquelle il demanda si elle avoit eu un fils qui s'appelloit Geoffroy. C'est le nom de mon aîné, répondit-elle, au moins s'il est encore en vie. Il auroit à présent vingt-deux ans, ajouta-t-elle en pleurant. Le Marquis à demi convaincu que c'étoit lui-même, étoit ravi de se pouvoir flater d'avoir trouvé le moyen de ne faire mourir personne, & de mettre à couvert l'honneur de sa fille & le sien. Pour faire les choses plus sûrement, il fit venir Jeannot de Procide, & lui fit conter toutes les avantures de sa vie. Demeurant ensuite convaincu qu'il étoit Geoffroy, fils d'Henry Capece, il lui représenta la grandeur de l'affront qu'il lui avoit fait, & l'ingratitude avec laquelle il lui avoit rendu le mal pour le bien. Tout autre que moi, ajouta-t-il, vous auroit traité sans quartier. Mais puisque vous me dites que vous êtes né Gentilhomme, il ne tiendra qu'à vous que votre captivité & vos infortunes ne finissent bien-tôt, & que votre honneur & le mien ne soit réparé. Vous avez eu de l'amour pour ma fille; elle est veuve & riche. Vous sçavez qu'elle n'est pas mal faite ni pour le corps ni pour l'esprit; & vous n'igno-

rez pas sa naissance. Je vous la donne en mariage ; & vous pouvez comme mes enfans demeurer chez moi tant qu'il vous plaira.

Quoique la prison eût mortifié l'amant, elle n'avoit néanmoins rien diminué de son grand cœur, ni de l'amour qu'il avoit pour sa maitresse. Mais afin qu'on ne crût pas qu'il fit les choses par crainte, il répondit au Marquis tout ce qu'il jugea nécessaire pour lui faire comprendre que son courage n'étoit pas moins grand que sa naissance. Si j'ai aimé votre fille, Monsieur, lui dit-il, ce n'a été ni par intérêt, ni par aucun motif indigne d'un honnête homme, mais uniquement parce que je l'ai trouvée aimable. Si nous avons fait une faute, c'est une faute de jeunesse, qui n'est pas au fond aussi condamnable que vous vous l'imaginez. Si les vieillards vouloient se souvenir qu'ils ont été jeunes, & comparer les fautes des autres avec les leurs, & les leurs avec les autres, ils ne seroient pas si sévéres dans ces sortes d'occasions. J'ai de l'estime & de l'amour pour votre fille : j'accepte avec plaisir le parti que vous m'offrez, & si j'avois crû n'être pas refusé, il y a longtems que je vous en aurois fait la proposition. Cette faveur est d'autant plus douce, qu'elle étoit peu attendue. Mais si votre cœur n'est point d'accord avec votre langue, épargnez-vous la peine de me flatter d'une vaine espérance. Je suis près de rentrer en prison, & de souffrir tout ce que vous voudrez. J'aimerai votre fille toute ma vie, & quelque mal que

vous me fassiez, je vous aimerai toujours pour l'amour d'elle. Le Marquis ravi d'une réponse si généreuse, & qui marquoit en même tems la violence de sa passion, l'embrassa sur le champ, & fit incontinent venir sa fille, que la prison avoit si fort changée, qu'elle étoit méconnoissable. Le contrat fut fait & signé avec beaucoup de secret. Quelques jours après le Marquis jugeant qu'il étoit tems d'apprendre cette agréable nouvelle à sa femme & à Madame Britole, demanda à cette derniére, si elle ne seroit pas bien aise qu'il lui fît voir son fils aîné marié avec une de ses filles. Je vous serois d'autant plus obligée, répondit-elle, que vous me rendriez une chose qui m'est plus chére que moi-même; & me la rendant de la maniére que vous dites, vous ressusciteriez en quelque façon mes espérances perdues. Les larmes qui vinrent en abondance, l'empêchérent d'en dire davantage. Et toi, mon amour, dit-il à sa femme, que dirois-tu, si je te donnois un tel gendre? Non-seulement un homme de ce mérite, mais même tout autre me seroit fort agréable, répondit la mere. Vous aurez bien-tôt cette joye, reprit le Marquis. Quelques jours s'étant passés, & les mariés ayant repris leur embonpoint, le Marquis demanda à Geoffroy s'il n'auroit pas du plaisir de revoir sa mere. Je crois qu'elle n'est plus, répondit-il. Elle ne peut avoir survéeu à ses infortunes. Mais si elle étoit encore en vie, j'aurois un extrême plaisir de la voir, & ses conseils me serviroient beaucoup pour rentrer en possession

de

Digitized by Google

de mes biens en Sicile. Le Marquis fit alors venir les deux meres, qui reçurent parfaitement bien les mariés. Madame Britole, soit qu'elle démêlât les traits de son fils, qu'elle avoit laissé dans sa plus tendre enfance, ou qu'elle fût déja préoccupée de l'espérance que le Marquis lui avoit donnée, lui sauta au cou, & eut tant de joye de le revoir, qu'elle ne put lui dire un seul mot, & tomba évanouie entre ses bras. Geoffroy de son côté, par je ne sçais quel instinct, la reconnut aussi-tôt, & répondit aux marques de sa tendresse par d'autres non moins sensibles, surpris de l'avoir vûe si souvent sans la reconnoître. Madame Britole revenue de son évanouissement recommença ses caresses & ses embrassemens. La Marquise en fit autant à son tour. Les mariés répondirent à tout cela comme ils devoient. Chacun conta ses avantures; après quoi le Marquis fit sçavoir à ses amis qu'il avoit marié sa fille. Il en fut félicité, & régala durant plusieurs jours toute la parenté.

Geoffroy se servit de cette conjoncture pour prier son beau-pere de deux choses: La premiére fut de faire venir son frere qui servoit chez Gasparin d'Orie, & l'autre d'envoyer quelqu'un en Sicile pour s'informer de l'état du pays, & sçavoir si son pere étoit mort ou vivant; & en cas qu'il fût vivant, en quel état il étoit, avec ordre de revenir dès qu'il auroit été bien éclairci sur tout cela. Le Marquis fit tout ce que son gendre voulut, & envoya d'abord à Genes & en Sicile. Celui qui partit pour Genes, n'y fut

Digitized by Google

pas plutôt arrivé qu'il pria Gasparin de la part du Marquis son maître, de lui envoyer sans retardement le Fugitif & la Nourrice, & lui conta d'un bout à l'autre les derniéres avantures de Geoffroy & de sa mere. Gasparin moins surpris de la proposition qu'on lui faisoit, que de ce qu'on lui apprenoit, répondit : Il y a quatorze ans que j'ai chez moi le garçon que vous demandez, & une femme qui se dit sa mere. Je l'envoyerai volontiers à Monsieur le Marquis de Malespine, à qui je ne puis rien refuser. Mais je vous prie de lui dire de ma part de ne pas croire trop légérement les contes de Jeannot, qui se donne à présent le nom de Geoffroy. C'est un fourbe plus dangereux qu'on ne pense. Pendant qu'on régaloit l'Envoyé du Marquis, Gasparin questionnoit la Nourrice sur la nouvelle qu'il avoit apprise. Cette femme qui avoit entendu parler des mouvemens de Sicile, & appris qu'Henry Capece étoit encore plein de vie, croyant n'avoir plus rien à craindre, répondit franchement à tout, & apprit à Gasparin les raisons qui l'avoient obligée d'en user comme elle avoit fait. Gasparin voyant que le rapport de l'Envoyé & de la Nourrice quadroit ensemble, commença de croire que ce qu'on lui disoit étoit vrai. Comme il étoit fin & délié, il n'oublia rien pour bien éclaircir les choses, & y réussit si bien, qu'il demeura entiérement convaincu de la vérité. Il fut fâché d'avoir traité le Fugitif avec tant d'indignité ; & pour réparer sa faute, il lui offrit en mariage une belle &

Digitized by Google

jeune fille qu'il avoit. La proposition fut acceptée ; & le mariage ayant été fait, Gasparin s'embarqua avec les mariés, l'Envoyé & la Nourrice pour aller trouver le Marquis de Malespine. Il est plus aisé de s'imaginer que d'exprimer la joye qu'il y eut de part & d'autre ; pour la mere de revoir après quatorze ans ses chers enfans qu'elle croyoit perdus, & pour des enfans de revoir une mere à laquelle ils ne s'attendoient plus. Quelle joye pour le Marquis & pour Gasparin d'avoir si bien placé leurs filles ; & quelle joye enfin pour la Nourrice de trouver un si heureux dénouement à ses avantures ! Ce ne fut pas là le seul motif de joye qu'on eut. Ceux qu'on avoit envoyés en Sicile, revinrent avec avis certain qu'Henry Capece étoit en bonne santé, & en aussi grand crédit que jamais : qu'au commencement de la révolte contre le Roy Charles, le peuple avoit couru en foule à la prison de Capece, avoit tué les gardes, & mis le prisonnier en liberté, & l'avoit fait ensuite Capitaine Général : que le Roy Pierre l'avoit rétabli dans tous ses biens & honneurs ; qu'il avoit témoigné une extrême joye d'apprendre des nouvelles de sa femme & de ses enfans dont il n'avoit pas entendu parler depuis sa disgrace ; qu'il envoyoit les quérir par des Gentilshommes qu'on verroit bien-tôt paroître, & qui étoient arrivés dans la riviére avec une barque légére. Jamais gens ne furent reçus avec plus de joye. Après quelques courtes réjouissances, les Envoyés de Capece remerciérent de la part de leur maître le Mar-

Digitized by Google

quis & la Marquise des bons offices qu'ils avoient rendus à Madame Britole, & de l'honneur qu'ils avoient fait à Geoffroy, & leur offrirent tout ce qui dépendoit de Capece. Ils en firent autant à Gasparin, & le lendemain ils remirent à la voile pour repasser en Sicile, où Madame Britole avoit de l'impatience de se rendre. La séparation ne se fit point sans larmes. Madame Britole, ses fils, leurs femmes, le Marquis, la Marquise & Gasparin en répandirent en abondance, & ce triste concert ne finit qu'après que Madame Britole, ses fils, & leurs femmes eurent mis à la voile. Le vent leur fut si favorable, qu'ils furent bien-tôt à Palerme, où Capece les reçut avec des transports de joye qu'on ne sçauroit exprimer.

XVII. NOUVELLE.

Le Soudan d'Alexandrie envoye sa fille pour la marier au Roy de Garbe : elle passe par plusieurs mains, & revenue enfin chez son pere, elle est renvoyée pour la seconde fois au Roy de Garbe, qui crut l'avoir de la première main.

BEMINEDAB, Soudan d'Alexandrie, eut une fille nommée Alaciel, qui fut pour sa beauté la merveille de son tems. Le Roy de Garbe en devint amoureux, & la demanda en mariage. Le Soudan qui avoit de grandes obligations à ce Prince, la lui

Digitized by Google

accorda volontiers ; & après avoir fait équiper un vaisseau de guerre, il la lui envoya bien accompagnée, & dans un équipage des plus magnifiques. Le tems étant beau & le vent à souhait, la Princesse partit d'Alexandrie, & fit durant plusieurs jours une navigation très-heureuse. Mais à peine eut-on doublé la côte de Sardaigne, qu'il s'éleva une violente tempête. Tout le monde se crut perdu. Cependant comme la nécessité donne des forces & du courage, chacun fit de son mieux pour prévenir le naufrage. Deux jours se passérent dans ce triste état ; mais le troisiéme étant venu, & la tourmente continuant, les Matelots se trouvérent si éperdus, qu'ils ne sçavoient où ils étoient, tant le jour fut chargé de nuages, & la nuit obscure. Se laissant donc conduire au gré des vents, ils s'apperçurent que le vaisseau s'ouvroit. Chacun songe à se sauver. Les Commandans font mettre la chaloupe en mer, & s'y croyent plus assurés que sur leur vaisseau. Tout le monde s'ÿ jette en foule sans craindre la pointe des épées qu'on leur présentoit pour les en empêcher. Bref chacun étoit si épouvanté & si occupé des soins de sa propre vie, que personne ne songea à la Princesse. Mais ces soins furent inutiles ; car la chaloupe étant trop pleine coula à fond, & tous ceux qui y étoient, périrent avant que de pouvoir regagner le vaisseau. Alaciel avoit beau crier au secours, personne ne se mettoit en devoir de lui en donner. Tout étoit sorti du vaisseau à la réserve des femmes, qui attendoient à tout mo-

Digitized by Google

ment que la mer les engloutît, lorsqu'un coup de vent les fit échouer sur un sable qui n'étoit pas éloigné du rivage de Majorque, ou pour mieux dire, qui n'en étoit qu'à un bon jet de pierre. Elle passa la nuit sur ce sable, où elle eut à souffrir toute sorte d'incommodités. L'orage étant fini avec le jour, Alaciel fut bien étonnée de se voir à terre; la peur la saisit; elle appelle, mais personne ne lui répond. Elle regarde ses femmes, & en trouve peu qui n'eussent perdu le sentiment; tant elles avoient souffert & de la peur & du mal de mer. Quelle fut alors sa consternation? il est plus aisé de le deviner que de le dire? Elle gémit, elle pleura, & toutes celles qui étoient vivantes, pleurérent & gémirent avec elle, de se voir ainsi seules dans un pays inconnu, éloignées de tout secours. Il étoit plus de midi lorsqu'un Gentilhomme, nommé Pericon de Visalgo, revenant d'une de ses maisons de campagne, accompagné de plusieurs de ses domestiques à cheval, passa par-là. Il n'eut pas plutôt apperçu le vaisseau qu'il crut que c'étoit un effet de l'orage de la nuit. Il donna ordre à un de ses gens d'aller à ce vaisseau, & de voir ce qui étoit dedans. Il y monte avec peine, & trouve Alaciel avec sa petite troupe cachée dans un petit coin du vaisseau. Aussi-tôt qu'elles le virent, elles criérent miséricorde. Mais voyant qu'elles n'étoient point entendues, & qu'elles n'entendoient point, elles firent ce qu'elles purent pour expliquer par signes leur disgrace. Le Domestique après avoir

Digitized by Google

tout examiné, en alla faire ſon rapport. Pericon fit incontinent débarquer les femmes & tout ce qui leur reſtoit de plus précieux, & fit conduire tout cela à ſa maiſon de campagne. Il tâcha par la bonne chere de conſoler les Dames de leur mauvaiſe fortune, & connut bien-tôt aux riches habits d'Alaciel, & aux égards que ſes compagnes avoient pour elle, qu'elle étoit une perſonne de conſéquence. Quoiqu'elle fût toute malade, & que la fatigue & la peur euſſent altéré ſa beauté, cela n'empêchoit pas néanmoins que Pericon ne la trouvât fort belle. Il en étoit ſi charmé qu'il réſolut de l'épouſer en cas qu'elle ne fût pas mariée, ou de s'en faire aimer, en cas qu'elle le fût. Ce Pericon étoit un homme fier & bruſque : mais comme il n'eſt rien de ſi engageant que deux beaux yeux; le repos & la bonne chere n'eurent pas plutôt fait revenir les attraits d'Alaciel, qu'il en devint extrêmement paſſionné, bien fâché de ne pouvoir s'en faire entendre, & d'entendre auſſi peu la Belle. Ses ſoins & ſes aſſiduités faiſoient ce que ſa langue ne pouvoit faire; mais ſes ſoins & ſes aſſiduités ne lui produiſoient rien, & ne faiſoient qu'augmenter ſon amour par la réſiſtance qu'il trouvoit de la part d'Alaciel. La Belle s'apercevant qu'elle étoit parmi des Chrétiens, & craignant la violence, réſolut de combattre ſa mauvaiſe fortune, & exhorta ſes compagnes à garder leur chaſteté. Mais l'exemple qu'elle leur en donna, n'étoit pas fort propre à les perſuader. Pericon s'étant épuiſé en devoirs & en

Digitized by Google

foumiffions, & voyant que rien ne réuffiffoit, réfolut d'y employer l'artifice, avant que d'en venir à la violence. Il avoit remarqué qu'Alaciel aimoit le vin; auffi s'avifa-t-il de la furprendre par-là. Il couvrit pour cet effet fa paffion d'une feinte indifférence, & fit un foir un magnifique repas auquel la Belle fut invitée. Il fit mêler plufieurs vins enfemble, & donna ordre qu'on ne fît boire que de ce mélange à la Dame. La nature humaine eft faite de maniére, que les chofes défendues font celles que nous fouhaitons avec le plus d'avidité. La Loi Mahométane défend le vin; mais Alaciel voulut fçavoir fi cette liqueur étoit auffi pernicieufe que fes Docteurs le difoient. Elle la trouva fi bonne, qu'elle en prit plus que de raifon. Un jus fi charmant lui fit oublier toutes fes difgraces, & voyant des femmes qui danfoient à la mode de Majorque, elle danfa à la mode d'Alexandrie. Pericon fort content de ces commencemens, fit durer le régal tant qu'il put. La plus grande partie de la nuit étant paffée, les invités fe retirérent, & Pericon conduifit Alaciel dans fa chambre. Elle ne fut pas plutôt entrée, que fe fentant la tête échauffée, elle fe mit au lit fans façon aux yeux de Pericon, qui la fuivit incontinent. La Belle ne s'en émut en aucune maniére, & cette expérience fut fi fort de fon goût, qu'elle fe repentit d'avoir été fi long-tems cruelle.

Pericon paffoit agréablement le tems avec cette beauté, lorfque la fortune qui fe plaît fouvent à

traverfer

Digitized by Google

traverser les plaisirs les plus tranquilles, donna de l'occupation à ces amans. Pericon avoit un frere âgé de vingt-cinq ans, bien fait de sa personne & frais comme une rose. Son nom étoit Marate. Il eut occasion de voir Alaciel, & ne l'eut pas plutôt vûe, qu'il en fut charmé. Il crut s'appercevoir aussi qu'il ne déplaisoit pas à Alaciel. Marate croyant que la seule difficulté qui s'opposoit à son bonheur, étoit la vigilance de son frere, qui ne perdoit presque pas la Belle de vûe, forma un cruel dessein qui ne lui réussit que trop bien. Pour s'assurer une retraite, il convint avec le maître d'un vaisseau Genois, qui étoit alors à la rade, tout prêt à faire voile au premier bon vent pour Clarence en Romanie. La nuit étant venue, Marate accompagné de quelques-uns de ses amis, qu'il fit cacher près de la maison, s'en alla chez son frere, qui ne se défioit de rien. Tout le monde étant couché, Marate rassemble ses amis par le signal dont ils étoient convenus, leur ouvre les portes, & les méne à la chambre de Pericon & d'Alaciel. Pericon fut massacré tout endormi, & Alaciel prise toute éveillée & toute éplorée. Alaciel n'osa s'écrier de peur d'être poignardée. Les assassins se saisirent de ce qu'ils trouvérent de meilleur, & emmenérent la Belle sans que personne se réveillât. Marate sans perdre de tems remercie ses amis, & gagne le vaisseau Genois avec Alaciel. Le vent étoit si favorable, qu'ils eurent bien-tôt perdu la terre de vûe. Cependant Alaciel étoit inconsolable; soit qu'elle

Digitized by Google

ſe trouvât bien de Pericon, ou qu'elle ne pût regarder de bon œil un homme qui ne vouloit devoir ſon cœur qu'à la violence. Mais comme il falloit céder à la néceſſité, & que Marate avoit de quoi la conſoler, il lui fit enfin entendre raiſon, & l'humaniſa ſi bien, qu'il lui fit oublier ſes premiéres amours. A peine avoit-elle commencé à goûter la douceur de ſon changement, que la fortune toujours capricieuſe lui prépara de nouveaux chagrins.

Le vaiſſeau étoit commandé par deux jeunes Genois, qui n'étoient pas mal faits de leur perſonne. Ces deux Commandans furent ſi frappés de la beauté d'Alaciel, & en devinrent ſi amoureux, qu'ils n'oublioient rien pour lui faire leur cour, tâchant autant qu'ils pouvoient de faire en ſorte que Marate ne s'en apperçût point. Ils ne furent pas longtems à connoître qu'ils avoient tous deux le même but. Ils s'en entretinrent enſemble, & convinrent de faire cette conquête à frais communs; comme ſi la ſociété en amour eût été auſſi pratiquable qu'en marchandiſe. Mais comme ils trouvoient à tout moment Marate ſur leurs talons, ils réſolurent de s'en défaire au plutôt. Un jour donc que Marate prenoit l'air ſur la poupe, & qu'il ne ſe défioit de rien, les deux Genois le prirent par derriére, & le jettérent dans la mer. Le vaiſſeau avoit fait plus d'une demi-lieue ſans qu'on s'apperçût que Marate étoit tombé. La Belle en ayant eu connoiſſance, pleura de nouveau ſes malheurs. Les deux Commandans vinrent

Digitized by Google

d'abord la consoler, & lui dirent pour cet effet tout ce qu'ils purent imaginer de tendre & d'obligeant. Jugeant donc qu'ils l'avoient à peu près consolée, il fut question de sçavoir qui l'auroit le premier. Chacun prétendant avoir la préférence, on en vint aux grosses paroles, & de là aux couteaux. Ils se donnérent plusieurs coups, avant qu'on les pût séparer. L'un tomba mort sur la place, & l'autre fut dangereusement blessé, mais néanmoins il n'en mourut pas. Alaciel sans appui, sans conseil & sans secours, craignant d'être la victime du ressentiment des amis des deux Commandans, fut fort affligée de cet accident : cependant les priéres du blessé, & la diligence avec laquelle le vaisseau arriva à Clarence, la délivrérent du danger qu'elle craignoit. Le blessé la mena à terre, & la tint quelque tems à l'auberge. La renommée de sa beauté se répandit d'abord par toute la ville. Le Prince de la Morée, qui étoit alors à Clarence, en entendant parler si avantageusement, eut envie de la voir, la trouva fort au-dessus de ce qu'on lui en avoit dit, & en devint si passionnément amoureux, qu'il ne pouvoit penser qu'à cette beauté charmante. Les parens du blessé sçachant que le Prince parloit souvent d'elle, & qu'il étoit résolu de la faire enlever, aimérent mieux la lui faire offrir de bonne grace, que de lui donner la peine de la prendre par force. L'offre fut acceptée, & la Belle eut de la joye de se voir à couvert du péril qu'elle craignoit. Quoique le Prince

Digitized by Google

ne sçût point qui elle étoit, il voyoit néanmoins en elle des maniéres si nobles, sans parler de sa beauté, qu'il concluoit qu'elle ne pouvoit qu'être d'une naissance illustre. Il l'en aimoit davantage, & la traitoit non-seulement comme son amie, mais comme sa propre femme. Les douceurs & les agrémens de sa condition présente lui firent oublier toutes ses disgraces passées. Ses attraits naturels revinrent en foule ; & l'on ne parloit dans toute la Gréce que de sa beauté. Le Duc d'Athenes bien fait de sa personne, jeune, vaillant, parent & ami du Prince, eut envie de la voir sur le portrait qu'on en faisoit. Il fit semblant d'aller voir le Prince, vint à Clarence avec une nombreuse suite, & y fut reçu avec tous les honneurs dûs à sa qualité. Quelqu'un ensuite ayant parlé d'Alaciel, le Duc demanda si elle étoit aussi belle qu'on le publioit. Elle l'est beaucoup davantage, répliqua le Prince, & vous en demeurerez convaincu, quand vous l'aurez vûe. Ce sera quand vous voudrez, reprit le Duc. Après dîné, continua le Prince, je vous donnerai cette satisfaction. Alaciel ayant été avertie qu'elle auroit une si illustre visite, se prépara à la recevoir, & mit tous ses attraits & toute sa gayeté en étalage. Pour la conversation, elle fut fort stérile, par rapport à la Belle, qui n'entendoit ni n'étoit entendue. Le Duc la regardoit avec tant d'admiration, qu'il avoit de la peine à croire que ce fût une mortelle. Ils ne l'eurent pas plutôt quittée, que le Duc repassant tant de beautés dans

Digitized by Google

son esprit, conclut que le Prince étoit l'homme du monde le plus heureux d'en être le dépositaire. Cette idée le mena si loin, qu'ayant plus d'égard à son amour qu'à son honneur, il prit la résolution de se défaire du Prince, & de se rendre maître d'un trésor si précieux, aux dépens de tout ce qui pourroit s'en ensuivre. Il ne trouva pas de meilleur moyen que de corrompre un valet de chambre du Prince, qui devoit le poignarder la nuit, & introduire secrettement des gens armés qu'il trouveroit moyen de cacher dans la chambre de son maître. Le Duc donna ordre que ses chevaux fussent toujours prêts à partir, & voulut être lui-même du nombre de ceux que le valet de chambre devoit cacher.

Le Palais du Prince étoit sur le bord de la mer, & sa chambre regardoit sur de vieilles maisons que la mer avoit minées, & où presque personne n'alloit jamais. La chaleur étoit alors violente. Ainsi Alaciel étant couchée & endormie, le Prince, pour prendre le frais, se mit à la fenêtre qui donnoit sur ces mazures, la tête tournée du côté de la mer. Le valet de chambre voyant que l'occasion étoit belle, va tout doucement au Prince, & le perce de part en part d'un poignard qu'il avoit à la main, & jette par la fenêtre le corps qui tomba dans les mazures. Le Duc & ses gens voyant cette exécution faite, sortent sans bruit de leur niche, & faisant semblant de caresser le valet de chambre, lui enfoncent un coup dont il tomba tout roide mort ; digne récompense

Digitized by Google

de sa trahison. Le valet ayant été jetté où étoit son maître, & le Duc bien persuadé que personne n'avoit entendu ce qui s'étoit passé, sans autre remords du crime qu'il venoit de commettre, se couche auprès d'Alaciel, qui le reçût à bras ouverts, croyant que ce fût le Prince. Après avoir passé quelques heures avec elle, il appella ses gens qui ne s'étoient guére éloignés, la fit prendre sans bruit, & l'emmena non à Athénes, parce qu'il étoit marié, & qu'il ne vouloit pas faire ce déplaisir à sa femme; mais à une très-belle maison de campagne qui n'en étoit pas éloignée.

Le lendemain le Prince ne paroissant point, il y eut grande rumeur au Palais. Le Duc ne se trouvant point non plus, on entra dans de violens soupçons. Ils sont allés, disoient quelques-uns, prendre avec Alaciel le divertissement de la campagne, & avec les gens du Duc seulement, pour être moins interrompus. Mais enfin disoient les autres, est-il possible que personne n'en ait rien sçu ni entendu? Pendant ces contestations qui se faisoient dans la chambre du Prince, on apperçut du sang sur le plancher & sur la fenêtre. A cette vûe les soupçons redoublent; on fait chercher dans les mazures, & on y trouve le corps du Prince & celui du valet de chambre. Tout le monde demeura convaincu que c'étoit un coup du Duc d'Athénes. Après bien des regrets, il fallut enfin enterrer le Prince; ce qui fut fait avec toute la magnificence requise. On élut pour

Digitized by Google

ſucceſſeur le frere du mort, & chacun ſongea à la vengeance. Le Prince nouvellement élû aſſembla promptement une puiſſante armée, & marcha droit à Athenes. Le Duc averti de ces mouvemens, ſe mit en état de défenſe, & demanda du ſecours à tous ſes Voiſins & Alliés. L'Empereur d'Orient lui envoya ſon Fils Conſtantin & ſon Neveu Emmanuel, avec un corps conſidérable de troupes. Si le Duc fut bien aiſe d'un ſi puiſſant ſecours, la Ducheſſe le fut encore plus, parce que cela lui donnoit occaſion de voir Conſtantin ſon frere, qu'elle aimoit avec tendreſſe.

Pendant qu'on préparoit toutes choſes pour l'ouverture de la campagne, la Ducheſſe trouva moyen d'entretenir Conſtantin du ſujet de la guerre, & ſe plaignit avec larmes de l'outrage que ſon époux lui avoit fait par ſon commerce criminel avec cette femme, dont il s'imaginoit qu'elle n'avoit aucune connoiſſance, & le pria d'y remédier pour ſa conſolation du mieux qu'il lui feroit poſſible. Les femmes ſont éloquentes dans ces ſortes d'occaſions. Conſtantin lui dit tout ce qu'il put dire d'obligeant, & après avoir ſçu le lieu où étoit la Belle, il quitta ſa ſœur & lui promit des merveilles.

Conſtantin qui avoit déja entendu dire du bien de cette femme, & qui n'étoit pas inſenſible à la beauté, eut un grand déſir de voir Alaciel ſur le ſimple récit que ſa ſœur lui en avoit fait. Il crut être venu à la guerre de Troye, & concluoit que cette

Digitized by Google

Belle étoit une seconde Heléne. Constantin pria le Duc sans autre cérémonie de lui faire voir Alaciel, dont il avoit entendu parler comme d'une beauté accomplie. Soit que le Duc ne se souvînt pas de ce qu'il en avoit coûté au Prince de Clarence, ou qu'il eût besoin de Constantin, & qu'il ne voulût pas le désobliger, il lui promit de la lui faire voir le lendemain. Il lui tint parole, & le mena où elle étoit.

Il en arriva à Constantin comme au Duc. Il la prit d'abord pour une Déesse, & demeura d'accord en soi-même qu'un objet si charmant excusoit toutes les fautes qu'on pouvoit faire. Quoiqu'il fût de son intérêt de ménager sa passion, pour ne pas allarmer son Beau-frere, il eut de la peine à se contenir, & il lui échappa souvent malgré lui de louer Alaciel. Constantin qui avoit banni de son esprit les affaires de la guerre, pour ne penser qu'à celles de son amour, rêvoit continuellement aux moyens d'enlever Alaciel. La conjoncture lui en fournit bien-tôt un.

L'Armée du Prince de la Morée s'approchoit à grandes journées des frontiéres de l'Attique. Le Duc d'Athenes en ayant eu avis, fit assembler le Conseil de Guerre, où il fut résolu d'en défendre l'entrée, & de s'emparer pour cet effet de tous les passages. On fit incontinent défiler les troupes, qui furent bien-tôt suivies du Duc & des autres Généraux. Constantin qui ne pouvoit songer qu'à sa Belle, croyant qu'il devoit profiter de l'absence du Duc, feignit d'être indisposé. Il prend donc congé du Duc,

Digitized by Google

& après avoir laissé à Emmanuel le commandement des troupes Impériales, il reprit le chemin d'Athenes. La Duchesse ne manqua point de lui reparler de sa rivale, & de l'affront que son époux lui faisoit. N'est-ce pas une chose horrible, disoit-elle, que l'entêtement d'un seul Prince mette toute la Grece en feu ? Qui croiroit, si l'on ne le sçavoit pas, que cette grande levée de boucliers n'est fondée que sur une amourette ? Il y a moyen, dit alors Constantin, de vous donner satisfaction, & de vous délivrer d'une rivale qui vous choque si fort. Votre ressentiment est juste, je l'avoue ; & c'est parce que je le trouve tel, que je vous offre mes services, & que je veux travailler à vous venger. Si vous voulez, j'emmenerai la Belle. La Duchesse croyant que cela se faisoit pour l'amour d'elle, répondit qu'elle y donneroit volontiers les mains, à condition que le Duc ne sçauroit jamais qu'elle y eût eu la moindre part. Je vous donne à penser si Constantin le lui promit. Il s'assûra d'un vaisseau de guerre, y mit des gens affidés, & donna ordre au Commandant d'aller mouiller vis-à-vis le lieu où étoit la Belle. Constantin cependant arrive avec peu de suite, & faisant semblant d'y être venu pour se délasser, il est parfaitement bien reçu d'Alaciel dont il étoit déja connu. Il la prit par la main & la mena promener dans le jardin, comme s'il avoit eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du Duc. Le Commandant du vaisseau qui étoit déja à l'ancre, devoit envoyer la

chaloupe à terre, auſſi-tôt qu'on auroit fait le ſignal dont on étoit convenu. Ce ſignal ayant donc été fait, & la chaloupe étant arrivée, Conſtantin qui avoit inſenſiblement conduit la Belle au lieu où il la vouloit, la fait paſſer par une fauſſe porte, & la met dans la chaloupe. Les gens de Conſtantin qui avoient le mot, furent bien-tôt à bord.

Il n'eut pas plutôt regagné le vaiſſeau, qu'il remit à la voile, & arriva le lendemain à Egine, où Conſtantin fit quelque ſéjour pour ſe rafraîchir. La Belle conſidérant les avantures auxquelles ſa beauté l'expoſoit ſi ſouvent, pleuroit bien amérement, & ne pouvoit ſe conſoler de cette derniére. Durant quelques jours elle fit les choſes d'aſſez mauvaiſe grace; mais enfin comme on ne peut pas être toujours affligée, elle devint plus humaine, & commença de faire par inclination & par amour, ce qu'elle avoit d'abord fait par néceſſité & par contrainte. Conſtantin s'étant donc rembarqué avec un vent favorable, arriva en peu de tems à Chio. La peur de perdre ſa maitreſſe, & de s'expoſer au reſſentiment de ſon pere, qui étoit un Prince ſévére, lui fit prendre le parti de demeurer dans cette Iſle, fortifiée par la nature & par l'art.

Pendant que Conſtantin paſſoit agréablement le tems avec ſa maitreſſe, dans un lieu où il ſe croyoit à couvert de toute inſulte, il arriva qu'Oſbec, qui étoit alors ſur le trône des Ottomans, & continuellement en guerre avec l'Empereur, fit un voyage à

Digitized by Google

Smyrne. Il y apprit que Conſtantin étoit à Chio avec ſes amours, & peu de forces. Il fait promptement armer une petite flote de vaiſſeaux légers, ſe met deſſus, & arrive de nuit à Chio. Il débarque, & fait entrer ſes troupes dans la ville ſans trouver la moindre réſiſtance. Comme tout le monde dormoit, la plûpart furent égorgés avant que de ſçavoir que l'ennemi étoit dans la ville. Oſbec fit pluſieurs priſonniers & un grand butin, mit le feu à la ville, & s'en retourna à Smyrne. De retour il fait la revûe des priſonniers, & y trouve Alaciel, qu'il reconnut aiſément à ſa beauté pour la maitreſſe de Conſtantin. Ravi de voir une perſonne dont les charmes faiſoient tant de bruit, il voulut en être le dépoſitaire, & n'oublia rien pour lui rendre ſa priſon agréable.

Cependant Oſbec étant obligé d'aller commander ſon armée en perſonne, pour s'oppoſer aux progrès de l'Empereur & du Roy de Cappadoce, qui s'étoient unis contre lui, & ne jugeant pas à propos de faire ſuivre Alaciel, la laiſſa à Smyrne ſous la direction d'un de ſes fidéles confidens. Oſbec croyoit que la vieilleſſe de ſon confident étoit un ſûr garant de ſa fidélité; autrement il ne lui auroit pas confié un dépôt ſi précieux. Mais Oſbec ſe trompa. Le confident tout vieux qu'il étoit, ne put voir tant de beautés ſans en être touché. Antioche (c'eſt le nom du confident) parloit la langue de la Belle; auſſi ſe rendit-il en peu de tems ſi familier avec elle, que cette familiarité devint amour, & en eut tous les

agrémens. Ces agrémens ne furent pas de longue durée ; car ayant eu avis qu'Ofbec avoit été tué, & fon armée défaite, & que tout cédoit à la fortune du vainqueur qui marchoit à Smyrne, il ne jugea pas à propos de l'attendre. Il prit donc tout ce que fon maître avoit de meilleur, & emmena fecrettement Alaciel à Rhodes, où il mourut bien-tôt après.

Il fut vifité durant fa maladie par un Marchand Cyprien de fes intimes amis, que fes affaires avoient amené à Rhodes. Antioche n'eut pas peu de joye de voir fi à propos une perfonne qu'il aimoit fi tendrement. Se fentant près de la mort, il fit venir fon ami & fa maitreffe. Je meurs content, leur dit-il, entre les bras de deux perfonnes que j'aime avec tant de paffion. Je vous laiffe tout ce que j'ai, cher ami ; mais à condition que vous aurez foin d'une perfonne que je chéris comme moi-même, & que vous ne la laifferez manquer de rien. Et vous, Madame, je vous conjure par l'amour que vous avez pour moi, de vous abandonner aux foins de cet ami fidéle, dont la générofité m'eft connue. Le Cyprien & la Belle pleurans de tendreffe, promirent au mourant de fuivre fes intentions. Antioche étant donc mort, on lui fit de pompeufes funérailles : & les affaires du Cyprien étant faites, il fe mit en devoir de s'en retourner chez lui. Il demanda à Alaciel fi elle vouloit aller avec lui : Volontiers, répondit-elle, efpérant que pour l'amour du défunt vous me traiterez comme votre fœur. Vous pouvez compter là-deffus, répliqua

Digitized by Google

le Cyprien. Mais afin qu'il ne vous arrive point d'accident en chemin, il faut que vous passiez pour ma femme. S'étant donc embarqués, on leur donna une petite chambre sur la poupe, & pour éviter les soupçons, ils jugérent à propos de coucher ensemble.

Après avoir demeuré assez long-tems chez le Cyprien, lasse d'être si souvent le jouet de l'amour & de la fortune, elle souhaitoit tout de bon une condition plus fixe. Le bonheur voulut qu'un vieux Gentilhomme d'un mérite fort distingué vint alors en Chypre pour ses affaires. Cet homme s'appelloit Antigone, & avoit été autrefois en grand crédit auprès du Roy de Chypre. Passant un jour devant la maison du Cyprien qu'une affaire de commerce avoit attiré en Arménie, il vit Alaciel à la fenêtre. L'éclat de sa beauté la lui fit regarder fixement, & il lui sembla l'avoir vûe autrefois; mais il ne pouvoit se souvenir où. Alaciel ne fut pas dans la même peine, & se souvint d'abord de l'avoir vû à Alexandrie, & fort avancé au service du Soudan son pere. Elle le fait appeller, & lui demanda s'il n'étoit pas Antigone de Famagoste. Ayant sçu que c'étoit lui-même, elle se jetta à son cou, & lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vûe à Alexandrie. Il n'en fallut pas davantage pour le faire ressouvenir d'Alaciel, fille du Soudan. Il voulut se mettre en devoir de lui rendre les honneurs qu'elle méritoit; mais elle ne voulut jamais le souffrir, & le fit asseoir auprès d'elle. Il lui demanda par quel accident elle étoit venue en

Digitized by Google

ce pays. Elle ne lui répondit que par une abondance de larmes. Mais comme il continuoit à la queſtionner & à lui offrir ſes ſervices : Je ne riſque rien, Antigone, en vous confiant des avantures que je voudrois me cacher à moi-même, reprit alors la Belle, je vous regarde comme mon pere, & je n'ai point de ſecret pour vous. Puis commençant par ſon naufrage de Majorque, elle lui fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé ; & finit par le prier de la ramener à ſon pere, ou ſi cela étoit impoſſible, de ne dire jamais qu'il l'avoit vûe, & de ne confier à perſonne un ſecret qu'elle n'avoit confié & ne confieroit jamais qu'à lui ſeul.

Puiſqu'après tous vos malheurs, répondit Antigone, perſonne n'a jamais ſçu qui vous êtes, je vous promets de vous rendre à votre Pere plus aimée que jamais, & enſuite au Roy de Garbe qui vous chérira. Je vais y travailler tout de ce pas, de peur de quelque nouvel accident. Il s'en fut d'abord à la Cour, & ayant trouvé moyen de parler au Roy de Chypre. Sire, lui dit-il, je me ſuis ruiné au ſervice de Votre Majeſté, & il ſe préſente aujourd'hui une occaſion qui peut m'enrichir ſans qu'il vous en coûte rien, & vous acquerir beaucoup de gloire. Comment donc, dit le Roy ? La fille du Soudan d'Alexandrie qu'on avoit cru noyée, eſt dans les Etats de Votre Majeſté. Elle a beaucoup ſouffert pour ſauver ſon honneur : ſon état préſent eſt des plus triſtes. Elle ſouhaite retourner chez ſon pere, & je prie Votre Majeſté de

Digitized by Google

me donner la commiſſion de l'y ramener. Le Roy lui répondit favorablement, & lui donna ordre de la faire venir à la Cour, où elle reçut du Roy & de la Reine tous les honneurs qu'elle pouvoit déſirer. Elle répondit aux queſtions qui lui furent faites ſur ſes avantures, ſelon les inſtructions qu'Antigone lui avoit données, & à ſa preſſante ſollicitation, elle fut peu de jours après renvoyée à ſon pere avec bonne eſcorte, ſous le commandement d'Antigone. Il ſeroit impoſſible d'exprimer la joye, ou pour mieux dire, les tranſports que témoigna le Soudan à la vûe de ſa fille qu'il croyoit perdue.

Après quelques jours de repos, le Soudan voulut ſçavoir les avantures de ſa fille. Elle avoit ſa leçon toute faite, & il ne lui fut pas difficile de la réciter à la ſatisfaction de ſon pere. Mais c'étoit un plaiſir d'entendre Antigone ſur les faits héroïques de la Princeſſe. On m'a dit, Seigneur, ajoûta-t-il, qu'après le naufrage de Majorque, Madame, pour s'occuper à quelque choſe, ſe conſacra au ſervice d'un Dieu qui eſt en grande vénération parmi ces peuples. Ce Dieu a une infinité de Temples & de Chapelles: & ce ſont pour la plûpart autant d'alcoves & de ruelles. L'Idole de ce pays-là eſt un certain oiſeau qui ne ſe produit guére en public, & qui ne laiſſe pas d'être fort beau. Toute ſa plume eſt aux aîles. On ne ſert les autres Dieux que durant la vieilleſſe, mais les jeunes gens ſont les principaux adorateurs de celui-ci. Si vous ſçaviez, Seigneur, avec combien

Digitized by Google

de dévotion la Princesse s'occupoit au service de ce Dieu, vous vous estimeriez trop heureux d'avoir une fille si pieuse. Je dois vous dire au reste, que les Dames ont plus de liberté qu'ici. Elles vont & viennent, & n'ont point d'Eunuques qui les gênent. La Princesse, Seigneur, n'a point eu de peine à s'accommoder à cette coutume. J'admire la facilité de son esprit, & je puis vous dire en sa faveur que tout lui est bon. Le Soudan étoit ravi du bien qu'on disoit de sa fille.

Plusieurs jours s'étant passés en festins & en réjouissances, le Soudan fit de magnifiques présens à Antigone qui eut permission de s'en retourner en Chypre, avec la célébre Ambassade que le Soudan y envoya pour remercier le Roy. La Princesse repartit ensuite pour Garbe avec une bonne escorte, & y arriva fort heureusement. Tous ceux de sa suite furent régalés de riches présens. Alaciel conta ses avantures comme elle voulut, & fut écoutée de la Cour avec beaucoup d'attention. Son amant fut charmé de son esprit & de sa beauté, le mariage consommé, l'époux fort content, & la Belle chargée de caresses & de louanges.

XVIII.

Digitized by Google

XVIII. NOUVELLE.

Le Comte d'Angers faussement accusé, se sauve en Angleterre avec ses deux enfans, qui s'établissent l'un en Angleterre & l'autre en Ecosse. Le Comte après bien des traverses revient voir ses enfans incognito, & les retrouve dans un état fort agréable. Ensuite il va servir le Roy de France, & le tems ayant fait connoître son innocence, on le rétablit dans ses biens & dans ses dignités.

L'EMPIRE Romain ayant passé des François aux Allemands, ces deux nations se firent une cruelle guerre. Le Roy de France, tant pour défendre son pays, que pour attaquer celui de ses ennemis, mit une formidable armée sur pied, & résolut de la commander, accompagné de son fils. Pour gouverner en son absence, il jetta les yeux sur Gautier, Comte d'Angers. Ce Seigneur avoit beaucoup d'habileté pour la guerre; néanmoins soit que le Roy comptât plus sur sa fidélité que sur celle d'un autre, ou qu'il le crût plus propre au repos qu'à la fatigue, il lui confia l'administration des affaires, & se rendit à son armée qui étoit déja sur la frontiére. Quoique le Comte eût plein pouvoir de tout faire sans consulter personne que le Conseil ordinaire, il ne voulut néanmoins rien faire d'important sans la partici-

Digitized by Google

pation de la Reine & de sa Belle-fille, qu'il regardoit toujours comme ses supérieures. Le Comte étoit bien fait de sa personne, plein de mérite & de bon sens, affable, propre, & l'homme de son tems qui s'habilloit avec le plus de goût. Pour l'âge il avoit environ quarante ans. Sa femme ne jouit pas long-tems de la nouvelle dignité de son époux ; car elle mourut peu de tems après le départ du Roy, & lui laissa un fils & une fille.

Les affaires du Gouvernement donnoient souvent occasion au Comte d'entretenir les Princesses. La jeune le recevoit avec beaucoup d'égards & de distinction, & ne se trouvoit jamais mieux qu'avec lui. Plus elle le pratiquoit, plus elle étoit charmée de sa bonne mine & de ses vertus. Elle passa enfin de l'admiration à l'amour : & sentant bien que si elle ne faisoit les premiers pas, elle avoit long-tems à soupirer inutilement, elle résolut de passer par-dessus les bien-séances, & de l'entretenir de ce qu'elle sentoit pour lui. Etant donc un jour seule, elle envoya quérir le Comte, qui ne s'attendant à rien moins qu'à une proposition de cette nature, l'alla trouver incontinent. Elle le fit asseoir avec elle sur un lit de repos ; & comme elle ne disoit rien au Comte, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service. Elle parut embarrassée, & cet embarras obligea le Comte de l'assûrer qu'elle n'avoit qu'à commander, & qu'elle seroit promptement obéïe. Vous êtes trop sage, Monsieur le Comte, dit-elle alors en rougis-

Digitized by Google

ſant, pour ne pas ſçavoir juſqu'où va la fragilité des hommes & des femmes, & pourquoi elle eſt plus grande dans les unes que dans les autres. Si l'amour eſt un crime, il eſt certain qu'il eſt plus ou moins grand ſelon la qualité des perſonnes. Une femme par exemple qui gagneroit ſa vie par ſon travail, auroit tort de s'amuſer à faire l'amour, & de faire conſiſter en cela toutes ſes eſpérances. Mais il n'en ſeroit pas de même d'une autre qui auroit tout à ſouhait. Elle ne feroit pas un crime d'aimer; mais elle en feroit un, ſi elle donnoit ſon amour à un ſujet qui n'en fût pas digne. Sur ce pied-là j'ai raiſon de vous aimer, puiſque vous êtes l'homme du monde le plus aimable. Il me ſied mal de vous faire ces avances; mais un amour auſſi violent que le mien ne s'arrête pas aux bien-ſéances, & les perſonnes de mon rang ſeroient martyres toute leur vie, ſi elles ſuivoient l'uſage ordinaire. Si vous êtes d'humeur à profiter de la déclaration que je vous fais, je ne me mets pas en peine du reſte, puiſque vous avez le même intérêt que moi à garder le ſecret. Je ne me contente pas de vous apprendre que je vous aime; je vous prie même de m'aimer de votre côté. Elle en auroit dit davantage ſur le même ton, ſi le Comte ne l'avoit interrompue. A quoi penſez-vous, Madame, lui dit-il, en la repouſſant, & pour qui me prenez-vous? Ma fidélité eſt à toute épreuve, & mon honneur m'eſt trop précieux pour faire une pareille trahiſon à mon maître. Ingrat, répliqua la Princeſſe avec une fureur

Digitized by Google

qui ne ſe peut exprimer, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir le chagrin de faire les avances, ſans avoir la honte de me voir refuſée ? Tu périras avec moi. A ces mots elle le prend par les cheveux, & commence à s'écrier au ſecours, au ſecours; le Comte d'Angers en veut à mon honneur. Pendant qu'on couroit de tous côtés aux cris de la Princeſſe, le Comte ayant trouvé moyen de ſe débarraſſer aux dépens d'une partie de ſes cheveux, regagne ſon Hôtel, & conſidérant que l'élévation de ſa fortune lui avoit fait pluſieurs envieux, qui ſeroient ravis de profiter de cette calomnie pour le perdre, il prend ſes deux enfans & s'enfuit à Calais. Il ne fut pas plutôt parti, qu'on alla chez lui pour l'arrêter. Mais ne le trouvant pas, la populace s'aſſembla, pilla ſa maiſon, & la démolit juſqu'aux fondemens.

Le Roy & ſon fils reçurent bien-tôt au camp cette nouvelle, chargée de toutes les circonſtances qui pouvoient rendre le Comte odieux. Ils en furent ſurpris au dernier point, & tellement outrés, que le crime de l'innocent retomba ſur ſes enfans auſſi-bien que ſur lui; car on les condamna à un banniſſement perpétuel, & l'on promit récompenſe à ceux qui livreroient le Comte mort ou vif.

Le Comte avoit bien prévû qu'on prendroit ſa fuite pour une conviction; mais il n'avoit pas jugé à propos de s'expoſer à la fureur de la populace, à l'envie de ſes ennemis, & au reſſentiment de ſon Souverain. D'ailleurs il craignoit avec raiſon que nonob-

Digitized by Google

ſtant toutes les proteſtations qu'il pourroit faire de ſon innocence, qui étoit tout ce qu'il pouvoit dire pour ſa juſtification, la Princeſſe ne fût crue à ſon préjudice. Etant donc arrivé à Calais avec ſes enfans, il paſſe au plus vîte en Angleterre, & ſe rend à Londres en fort méchant équipage. La premiére leçon qu'il donna à ſes enfans, fut de ſouffrir patiemment la pauvreté à laquelle ils alloient être réduits, & à laquelle ils n'avoient en rien contribué; & de ne jamais dire d'où ils étoient, ni qui étoit leur pere. Le garçon qui s'appelloit Louis avoit environ neuf ans, & la fille qui ſe nommoit Violente en avoit peut-être ſept. Tout jeunes qu'ils étoient, ils ſe ſouvinrent fort bien des deux choſes que leur pere leur avoit recommandées. Peut-être fut-ce pour les y mieux obliger, qu'il leur donna d'autres noms. Il appella le garçon Pierrot, & la fille Jeannete.

Ils furent quelque tems à Londres vivant fort petitement; mais enfin n'ayant plus rien, ils furent contraints de demander l'aumône. S'étant trouvés un matin à la porte d'une Egliſe à l'heure qu'on en ſortoit, la femme du premier Secretaire d'Etat voyant le Comte & ſes enfans qui mandioient, lui demanda d'où il étoit, & ſi ces enfans étoient à lui. Il répondit qu'il étoit de Picardie, & qu'un facheuſe affaire d'un de ſes proches parens l'avoit obligé de quitter ſon pays avec ſes deux enfans. La Dame qui étoit charitable, regardant la fille, & la trouvant à ſon gré: ſi tu veux, bon homme, lui dit-elle, me don-

Digitized by Google

ner cette petite fille, je la prendrai volontiers. Sa phisionomie me revient assez, & si elle veut être sage, je me charge de la bien établir, quand il en sera tems.

Le Comte n'ayant plus que son fils, voulut aller chercher fortune ailleurs, & passa dans la Principauté de Galles, demandant toujours la charité. Le Gouverneur de cette Province étoit fort charitable & faisoit grosse dépense. Le Comte y alloit souvent, & y trouvoit de quoi vivre. Son fils s'étant amusé avec d'autres enfans dans le tems que le Gouverneur passa, il remarqua que Pierrot faisoit les choses avec plus d'adresse & de grace que tous les autres. Cela l'obligea de demander à qui étoit cet enfant. Il se trouva par bonheur quelqu'un qui l'avoit vû avec le Comte, & qui répondit, qu'il étoit à un pauvre qui venoit souvent à la cour demander l'aumône. Il le fit demander au pere, qui le donna bien volontiers. Le Comte ayant ainsi placé son fils & sa fille, passe en Irlande, & se met en service chez un Gentilhomme du pays, où il demeura long-tems, quoiqu'il ne fût pas trop bien.

Cependant Jeannete étant devenue grande, belle & sage, avoit gagné l'amitié de sa maitresse & étoit l'admiration de tous ceux qui la connoissoient. Elle faisoit les choses avec une grace qui charmoit. Bref le mari & la femme en étoient si contens, qu'ils avoient résolu de la marier à un fort honnête homme qui avoit du bien & du mérite. Mais Dieu lui desti-

Digitized by Google

noit un parti plus avantageux & plus digne de sa naissance. Le Secretaire d'Etat & sa femme n'avoient qu'un seul fils unique qu'ils aimoient fort tendrement, & qui à la vérité étoit fort aimable, puisqu'il avoit toutes les perfections qu'on peut souhaiter à un jeune homme. Il étoit plus vieux que Jeannete d'environ cinq ou six ans, & se nommoit Richard. Ce jeune homme trouvoit en Jeannete, outre la beauté, ce je ne sçais quoi qui plaît tant à ceux qui ont le goût bon : aussi l'aimoit-il avec passion : mais comme il la croyoit d'une naissance obscure, non-seulement il n'osoit s'en ouvrir à son pere & sa mere, mais même en faire confidence à personne, de peur qu'on ne l'accusât de bassesse d'avoir fait un choix si indigne de lui. Cette cruelle contrainte ne faisoit qu'augmenter son amour. Les chagrins extrêmes qui le dévoroient, le jettérent dans une langueur qui fit désesperer de sa vie. Les Médecins furent appellés, & employérent inutilement les remédes les plus spécifiques contre un mal qui augmentoit tous les jours. Le pere & la mere accablés de douleur du triste état de leur fils, lui demandoient le sujet de son mal ; mais ils ne recevoient pour réponse que des soupirs, & remarquoient dans ses yeux je ne sçais quoi de funeste, qui ne pouvoit être que d'un très-méchant présage. Un jour qu'un de ses médecins étoit auprès de lui, & lui tâtoit le pous, il remarqua visiblement une agitation extraordinaire, qui survint précisément dans le tems que Jeannete, qui avoit un soin par-

Digitized by Google

ticulier du malade, pour faire sa cour à la mere; avoit paru dans la chambre. Jeannete ne fut pas plutôt sortie que le pous reprit son mouvement ordinaire. Le Médecin, pour être plus sûr de son fait, rappella Jeannete un moment après, & lui demanda quelque chose tenant toujours le bras de son malade. Il ne vit pas plutôt Jeannete que l'émotion de son pous recommença, & dura jusqu'à ce qu'elle fut ressortie. Le Médecin ne doutant plus alors qu'il n'eût trouvé la cause de son mal, en avertit le pere & la mere. La guérison de votre fils, leur dit-il, dépend entiérement de Jeannete. Vous sçavez ce que vous avez à faire, si sa vie vous est chere. Mais je dois vous dire que si vous n'agissez pas au plutôt, je ne réponds pas de sa guérison, & si sa langueur continue, toute la Médecine sera bien-tôt hors d'état de le sauver. Le pere & la mere demeurérent fort surpris, & ne sçavoient à quoi se déterminer. Ils étoient persuadés que Jeannete avoit de la vertu, & qu'on n'en obtiendroit rien que par la voye du mariage; mais de marier leur fils avec une inconnue, & une domestique, quelle apparence! Ils voyoient d'un autre côté, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de le sauver, & partant ils conclurent enfin qu'il valoit mieux le mal marier que le perdre. La mere lui parla, & se plaignit du peu de confiance qu'il avoit en elle. Vous êtes malade, lui dit-elle, parce que vous aimez. Cependant vous ne m'en dites rien, & vous vous mettez en risque de perdre la vie. J'aime,

il

Digitized by Google

Il est vrai, Madame, lui répondit-il, & puisque vous avez la bonté de m'en parler avec tant d'affection, je veux bien vous dire que c'est Jeannete que j'aime. J'avois eu des raisons pour ne vous en rien dire, & ces raisons-là vous sont assez connues. Les personnes mûries par l'âge & par la raison n'ont guére accoutumé de se souvenir d'avoir été jeunes. Mais, Madame, puisque vous me parlez avec tant de bonté, permettez-moi de vous dire, que je ne sçaurois vivre sans Jeannete. La Dame voyant qu'il avoit plus besoin de consolation que de censure: Guérissez seulement, mon fils, lui dit-elle, & je vous donnerai satisfaction. A cette promesse Richard s'abandonna tout entier au ravissement que lui causa l'heureux succès de sa passion. Son teint & son embonpoint revinrent en fort peu de tems, & firent dire à tout le monde, que la joye est un reméde essentiel pour les plus grands maux.

Comme l'intérêt est une idole à laquelle il y a peu de gens qui ne sacrifient, on sonda Jeannete, mais on la trouva inébranlable. La Dame lui demanda même un jour par maniere de plaisanterie, si elle n'avoit point de galant? Jeannete répondit en rougissant, qu'elle s'en passoit fort aisément, & qu'il sieroit mal à une pauvre Demoiselle qui ne subsistoit que par le secours d'autrui, de s'amuser à la galanterie. Cependant, répliqua la Dame, je ne veux pas qu'une belle fille comme vous soit sans galant, & je veux vous en donner un. Je devrois me soumettre

Digitized by Google

aveuglément, Madame, à toutes vos volontés, parce que je vous dois tout, & que vous m'avez tirée de la mendicité ; mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, si je vous dis que je ne sçaurois vous obéir en cela. Pour de galant je n'en veux point ; mais si vous me donnez un mari, je le recevrai. Je n'ai pour tout bien que l'honneur, que je veux conserver tant que je vivrai. Comment, Jeannete, reprit la Dame, si le Roy te demandoit quelque faveur, tu aurois le courage de le refuser ? Le Roy, répliqua Jeannete sans balancer, pourroit user de violence, mais autrement il n'obtiendroit rien de moi qui ne fût honnête.

Quoique la Dame trouvât cette réponse contraire à ses intérêts ; cependant comme elle avoit à cela près beaucoup de vertu, elle loua dans le particulier une résolution si généreuse. Richard voyant qu'on ne se mettoit point en devoir de lui tenir parole, retomba dans sa mélancolie. Cela détermina tout-à-fait le pere & la mere de faire épouser Jeannete à leur fils, à quoi ils trouvérent toutes les facilités qu'ils pouvoient désirer. Ce mariage étant fait, Richard fut l'homme le plus content du monde, & Jeannete benit Dieu de ne l'avoir pas oubliée. Elle ne se méconnut point dans le changement de sa fortune, & ne voulut jamais se dire que la fille d'un Picard.

Pierrot qui étoit domestique du Gouverneur de Galles, étoit devenu un fort joli homme. Sa bonne mine, son esprit, & sa vaillance lui avoient acquis les bonnes graces de son maître. Il n'y avoit personne

Digitized by Google

qui réussit mieux que lui aux exercices de ce tems-là. Tout le monde l'admiroit, & chacun le connoissoit par Pierrot le Picard. Dieu n'eut pas moins de soin de lui que de sa sœur. Comme la providence employe souvent pour faire réussir ses desseins, des moyens qui confondent la prudence humaine, & qui semblent opposés aux fins que Dieu se propose, le pays fut affligé d'une horrible peste qui emporta plus de la moitié des habitans, & fit fuir la plûpart des autres. Le Gouverneur, sa femme, son fils, & plusieurs autres de ses neveux & parens furent du nombre des morts. Il ne restoit de cette illustre maison qu'une fille. Elle étoit déja en état d'être mariée. Pierrot avoit du mérite & de la valeur, & à tout prendre il étoit mieux son fait que personne. Après donc qu'elle eut consulté le peu de personnes de de confiance qui lui restoient, elle l'épousa, & le rendit maître de ses grands biens. La réputation de Pierrot & la nouvelle de son mariage ayant passé en Angleterre, le Roy qui avoit eu avis de la mort du Gouverneur, & qui connoissoit la valeur de son gendre, lui donna le Gouvernement de Galles.

Il y avoit déja dix-huit ans que l'infortuné Comte d'Angers étoit exilé. Chargé enfin d'années & las de souffrir, il résolut de voir en quel état étoient ses enfans. Quoique son visage fût tout-à-fait changé, néanmoins comme l'exercice qu'il avoit fait depuis long-tems l'avoit rendu plus agile qu'il ne se trouvoit dans le tems de son plus parfait repos, il partit d'Ir-

Digitized by Google

lande, & revint dans le pays de Galles, où il avoit laissé Pierrot, qu'il trouva Grand Seigneur, bien fait de sa personne, & en fort bonne santé. Il en eut beaucoup de joye; mais il ne voulut pas se faire connoître, qu'il n'eût sçu ce qu'étoit devenue Jeannete. Il vient donc à Londres, & trouve Jeannete mariée avec le fils de son maître. La fortune de ses enfans consola le Comte de toutes ses souffrances. Le désir de voir sa fille le faisoit rôder tous les jours autour de sa maison. Richard revenant un jour de la ville vit ce Vieillard en pauvre équipage. Il en eut pitié, & commanda à un de ses Officiers de le faire entrer, & de lui donner à manger. Jeannete avoit déja plusieurs enfans dont l'aîné n'avoit pas plus de huit ans. Ces enfans vinrent à l'office dans le tems que le bon homme mangeoit. Et comme s'ils avoient reconnu leur Grand pere au travers de ses haillons, ils lui firent mille caresses, & ne voulurent jamais le quitter, quelque chose que pût faire leur Gouverneur. La mere vint les menacer, & leur commander de suivre leur Gouverneur. Les enfans se mirent à pleurer, & dirent qu'ils vouloient demeurer avec le bon homme, qu'ils aimoient mieux que leur Gouverneur. L'affection de ces enfans pour un homme qu'ils n'avoient jamais vû, fit rire Jeannete & le Vieillard, qui voyant sa fille se leva pour la saluer; mais elle ne le reconnut point. La mere voyant l'empressement de ses enfans, dit au Gouverneur qu'il n'avoit qu'à les laisser. A peine étoit-elle sortie

Digitized by Google

que ſon Beau-pere entra. Le Gouverneur lui conta la choſe ; & comme il n'eſtimoit pas Jéannete, il répondit froidement : Ils ſont nés dans la baſſeſſe du côté de leur mere, & ils aiment la baſſeſſe. Le Comte l'entendit, & en fut outré ; mais comme il s'étoit accoutumé à ſouffrir, il fit ſemblant de n'avoir point d'oreilles. Richard qui avoit ſçu les careſſes que ſes enfans avoient faites au bon homme, n'en étoit pas trop content. Néanmoins comme les peres n'ont ſouvent que trop de complaiſance pour les enfans, il fit dire au Vieillard qu'il pouvoit demeurer dans la maiſon s'il vouloit, & qu'on l'occuperoit à ce qu'il pourroit faire. Il répondit, qu'il n'avoit fait toute ſa vie que panſer les chevaux, & qu'il n'étoit pas capable d'autre choſe.

Sur ces entrefaites le Roy de France mourut, & ſon fils ſuccéda à la Couronne. Après une tréve de quelques années, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau Roy des François demanda du ſecours au Roy d'Angleterre, qui lui envoya un corps conſidérable de troupes ſous le commandement de Pierrot & de Richard. Le Comte fut du voyage en qualité de Palfrenier.

La Reine ne jouit pas long-tems de la gloire du diadême ; elle tomba malade, & mourut. Comme ſa maladie lui donna le tems de ſe reconnoître, & de mettre ordre aux affaires de ſa conſcience, elle demanda pour confeſſeur l'Evêque de Rouen, qui paſſoit pour un Prélat de ſainte vie. Elle lui déclara

Digitized by Google

que le Comte d'Angers étoit innocent, & qu'elle seule étoit coupable. Elle lui fit même le détail de l'injustice qu'elle lui avoit faite ; & pour rendre cet aveu plus autentique, elle le fit en présence de plusieurs personnes de la premiére qualité, & finit en priant le Prélat & les assistans de faire connoître au Roy l'innocence du Comte, & de solliciter son rappel, s'il étoit encore vivant ; sinon celui de ses enfans : souhaitant pour la décharge de sa conscience, qu'ils fussent rétablis dans leurs biens & dans leurs honneurs. La Reine ne fut pas plutôt morte, & le Roy informé du détail de sa confession, qu'il rendit une déclaration, portant qu'on donneroit une riche récompense à quiconque feroit trouver le Comte d'Angers, ou quelqu'un de ses enfans, qui avoient été flétris injustement. Le Comte en étant averti assembla Pierrot & Richard, & leur dit qu'il leur vouloit montrer celui que le Roy cherchoit. C'est moi, leur dit-il, qui suis le Comte d'Angers. Pierrot l'ayant consideré le reconnut, & l'embrassa avec des larmes de joye. Richard fut surpris d'un événement si extraordinaire ; néanmoins convaincu par mille circonstances, il se jetta aux pieds de son Beau-pere, & lui demanda pardon de l'avoir traité avec tant d'indignité. Le Comte le releva, & l'assura qu'il lui pardonnoit volontiers. La joye fut grande de part & d'autre, & après une assez longue conversation, Richard alla trouver le Roy, & lui dit qu'il étoit en état de faire voir à sa Majesté le Comte & son fils.

Digitized by Google

Puis ayant fait avancer le Comte avec ſon habit de Palfrenier : Voilà le Comte, Sire, dit-il, & voilà ſon fils, en montrant Pierrot. Sa ſœur qui eſt ma femme, eſt demeurée en Angleterre. Le Roy ayant reconnu le Comte malgré le changement que l'âge & la ſouffrance avoient fait en lui, le reçut avec mille démonſtrations d'eſtime & d'affection, & fit donner la récompenſe promiſe. Prenez les bienfaits de mon Souverain, dit alors le Comte à Richard, & ne manquez pas, je vous prie, de dire à votre pere que vos enfans ne ſont pas nés dans la baſſeſſe du côté de leur mere. Le Comte fut rétabli dans ſon premier état, & le Roy lui donna d'abord un équipage magnifique. Richard de retour en Angleterre, amena ſa mere & ſa femme à Paris : Pierrot y fit venir auſſi la ſienne, & tout le monde eut ſujet d'être content.

Digitized by Google

XIX. NOUVELLE.

Bernard gage cinq mille ducats sur la fidélité de sa femme, & les perd par la filouterie d'Ambroise. Bernard au desespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient en Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mari, chargée de biens.

LES entêtemens sont dangereux, & sur-tout quand il s'agit de choses où l'honneur est intéressé. Quand on s'est trop préoccupé, & qu'on vient à être détrompé ou par la vérité, ou par la fourbe, il n'est souvent point d'extrêmité où l'on ne soit capable de se porter. Des Marchands Italiens qui avoient diverses affaires à Paris, se trouvérent logés à la même auberge. Un soir après avoir soûpé ensemble, la conversation tomba insensiblement sur les femmes; & comme ils en avoient tous, chacun se mit à parler de la sienne. Ce sont des animaux bien équivoques que les femmes, dit l'un. Je ne sçais ce que fait la mienne; mais je sçais bien que quand je trouve l'occasion de goûter d'un mêts étranger, j'en profite avec plaisir. Je fais la même chose, dit l'autre, & je crois que nos femmes n'ent font pas moins. Le troisiéme dit à peu près la même chose, & chacun sembloit être assez persuadé que

les femmes n'aiment pas à mal employer le tems, & qu'elles ne refusent pas les occasions qui se présentent de se dédommager de l'absence de leurs maris. Un seul nommé Bernard Lomelin de Genes fut d'un sentiment tout contraire, & soutint qu'il avoit, par la grace de Dieu, la femme d'Italie la plus accomplie. Il loua la richesse de sa taille, sa jeunesse, son adresse à tout ouvrage de femme, & enfin sa sagesse & sa modestie; & pour venir à la question dont il s'agissoit, il dit d'un ton de confiance, qu'il étoit très-persuadé qu'elle ne songeroit jamais à lui faire d'infidélité, quand même il seroit absent toute sa vie. Ambroise de Plaisance, qui étoit un jeune goguenard, fit un éclat de rire sur la sagesse dont Bernard avoit régalé sa femme, & lui demanda en plaisantant, qui lui avoit donné un privilége si singulier? Bernard répondit tout en colére, que Dieu lui avoit fait cette grace. Je ne doute point, Bernard, repartit Ambroise, que vous ne soyez dans la bonne foi; mais vous me permettrez de vous dire, que si vous aviez fait un peu d'attention à la nature de la chose, vous parleriez sur la matiére avec plus de justesse que vous ne faites. Nous n'avons pas plus de sujet que vous de nous plaindre de nos femmes, & ce que nous en disons, n'est que par maniére de conversation. Mais raisonnons un peu sur la matiére. Tout le monde convient, comme vous sçavez, que l'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, & qu'il l'emporte sur la femme du côté des perfections. C'est une

Digitized by Google

vérité que l'expérience prouve. Si donc l'homme est plus parfait que la femme, il s'ensuit qu'il a & plus de fermeté & plus de constance. En effet les femmes sont plus foibles & plus changeantes que les hommes. C'est une vérité qui n'a pas besoin de preuves. Si donc l'homme avec toutes ses prérogatives ne peut se défendre des charmes d'une femme, dont il espére obtenir des faveurs, ou si vous voulez, qui le convie d'en prendre par des mouvemens qui sont si expressifs; comment une femme naturellement fragile pourra-t-elle résister aux flateries, aux présens, & aux assiduités d'un homme qui l'aime? Cela est difficile à concevoir, & j'ai presque envie de me dédire de la bonne foi que je vous ai prêtée. Quelque chose que vous disiez de votre femme, j'ai de la peine à croire que vous en soyez bien persuadé vous-même. Elle est femme comme les autres, & sujette aux mêmes passions & aux mêmes désirs. Si elle a reçu un privilége particulier, c'est dequoi il faudroit nous convaincre avant que de décider si fortement en sa faveur, & nier avec tant de confiance une chose qui paroît au moins très-possible. Je suis Marchand & non Philosophe, repartit Bernard; & comme Marchand, je vous réponds, que ce que vous dites, peut arriver à celles qui n'ont point d'honneur; mais je vous soutiens que celles qui en ont, sont plus constantes que les hommes, qui se font une espéce de gloire de cette infamie. Et je suis persuadé que la mienne est de ce nombre. A la vérité,

Digitized by Google

reprit Ambroiſe, s'il venoit une corne au front à celles qui ont ces complaiſances, je crois que le nombre des complaiſantes ſeroit petit : mais comme il n'y a point de ſigne extérieur qui diſtingue les ſages d'avec celles qui ne le ſont point, la honte & le deshonneur ne conſiſtent que dans l'éclat. Par conſéquent celles qui ſont aſſurées du ſecret, ſuivent leur penchant naturel, & celles qui ne le font pas, c'eſt ſimplicité toute pure. Je n'ai aucun intérêt à décrier le ſexe ; mais je dis après mille perſonnes d'expérience, que les prudes ſont celles qui n'ont jamais été ſollicitées, ou ſi vous voulez, qui ont ſollicité elles-mêmes, & qui ont été refuſées. J'en ai ſouvent fait l'expérience ; & je dis hardiment que ſi je voulois m'attacher à votre femme, je lui ferois faire en peu de tems ce que j'ai fait faire à d'autres. Cette conteſtation n'aboutit à rien, continua Bernard tout émû ; mais puiſque vous êtes ſi perſuadé de la complaiſance de toutes les femmes, & que vous vous croyez un ſi grand conquérant, je gage ma tête à couper, que toute votre vaillance échouera auprès de la mienne. Si vous perdez, je vous en quitte pour mille ducats. Ambroiſe qui commençoit à s'échauffer, répondit : Que ferois-je de votre tête ſi je gagnois ? Mais ſi vous étiez homme à gager cinq mille ducats, qui ſont moins que votre tête contre mille, je ferois volontiers votre affaire. Quoique vous ne m'ayez point preſcrit de tems, je ne demande que trois mois, à compter du jour que je partirai de Paris. J'offre en-

Digitized by Google

core de vous donner de si bonnes preuves du succès de mon voyage, que vous en serez pleinement convaincu : mais j'exige aussi de vous, que vous ne viendrez point à Genes, & que vous n'écrirez ni ne ferez sçavoir à votre femme rien de tout ceci. Bernard répondit qu'il ne demandoit pas mieux. Les autres craignant que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent tout ce qu'ils purent pour la rompre. Mais les parieurs étoient si échauffés, qu'ils en passérent un écrit sans qu'on pût les en empêcher.

Ambroise étant parti de Paris se rendit au plus vîte à Genes. Il s'informe de la rue & du caractére de la Dame, & apprenant qu'elle étoit encore plus farouche que son mari n'avoit dit, il crut en être pour ses mille ducats. Cependant il résolut d'aller jusqu'au bout, & remarquant en allant & venant qu'une vieille femme alloit souvent chez la Dame, il crut qu'il en recevroit de grands services : mais il y trouva plus de difficultés qu'il n'avoit espéré. Néanmoins comme l'argent est une puissante amorce, & sur-tout pour les personnes qui sont pauvres, la bonne femme se laissa corrompre aux offres qu'on lui fit. Il fut dit qu'Ambroise feroit faire un coffre à sa fantaisie, qu'il s'enfermeroit dedans, & que la bonne femme sous prétexte de voyage, prieroit la Dame de lui garder son coffre pour quelques jours, & pour plus grande sûreté, de le placer dans un coin de la chambre où elle couchoit. La Dame voulut bien serrer le coffre de la bonne femme ; mais elle ne croyoit pas

qu'il fût absolument nécessaire de le mettre dans sa chambre. Cependant comme la bonne femme continuoit à la prier de lui faire ce plaisir, elle crut que c'étoit un effet de la défiance des vieillards, & lui dit pour la contenter qu'elle pouvoit le faire apporter. La serrure de ce coffre étoit de celles qu'on ouvre par dehors & par dedans. Lorsqu'Ambroise crut que la Dame étoit endormie, il sort de son coffre, & trouve la chandelle allumée, parce qu'on ne l'éteignoit point la nuit chez Madame Genevre (c'est ainsi que s'appelloit la femme de Bernard.) Cette lumiére lui servit pour considérer les peintures, & pour remarquer comme la chambre étoit faite. Ensuite il s'approcha du lit, & voyant que Madame Genevre dormoit profondément, il la découvrit tout doucement. Comme elle étoit toute nue, rien ne l'empêcha de la considérer de tous les côtés, pour voir s'il ne verroit rien de particulier. A la fin il remarqua qu'au - dessous de la mammelle gauche elle avoit un seing entouré de poil, aussi jeaune que de l'or. Ce spectacle lui causa quelque émotion; mais comme il sçavoit que la Belle étoit de difficile composition, & qu'elle pourroit se reveiller, il n'osa rien entreprendre. Il la recouvrit donc aussi doucement qu'il l'avoit découverte, & voyant sur sa toilette sa bourse & sa ceinture, il les prit, & se renferma dans son coffre, où il fut encore deux jours. Le troisiéme étant venu, la bonne femme faisant l'impatiente fit rapporter son coffre chez elle, ainsi qu'on

Digitized by Google

en étoit convenu. Ambroise étant sorti de sa niche, reprend le chemin de Paris avec les nipes de Madame Genevre, & y arriva quelques jours avant que les trois mois fussent expirés. Il trouva ses compatriotes à l'auberge, & dit entrant à Bernard, qu'il n'avoit qu'à lui compter cinq mille ducats pour la gageure qu'il avoit gagnée. Pour faire voir qu'il disoit vrai, il dit comme la chambre étoit faite, quelles peintures il y avoit, & étala enfin la bourse & la ceinture de Madame Genevre qu'il avoit apportées. Bernard convenoit que la chambre & les peintures étoient comme il le disoit; il reconnoissoit même que la bourse & la ceinture avoient été à sa femme; mais il soutenoit qu'il faloit de plus grandes preuves; que des domestiques pouvoient l'avoir informé de la situation de sa chambre, & des tableaux dont elle étoit ornée; & qu'encore que les nipes qu'il produisoit, eussent été à sa femme, elle pouvoit s'en être défaite depuis. Cela devroit pourtant suffire, répondit Ambroise: mais enfin puisque vous voulez des preuves plus convaincantes, il faut vous dire que votre femme a au-dessous de la mammelle gauche un seing assez grand, autour duquel il y a cinq ou six poils blonds. Bernard demeura étonné comme s'il eut été frappé d'un coup de foudre. Il fut quelque tems sans parler; mais l'embarras où il étoit, parloit assez sans lui. J'ai perdu, Messieurs, dit-il, après qu'il eut un peu repris son sang froid. Ce qu'il dit est vrai, & je payerai quand on voudra. Ce qu'il

Digitized by Google

fit le lendemain. Il ne fut pas plutôt quitte, qu'il partit de Paris pour venir à Genes outré de douleur & de colére. Il ne jugea pas à propos d'aller jusqu'à Genes, & s'arrêta à une de ses maisons de campagne, qui n'en étoit qu'à dix lieues. Il écrivit de-là à sa femme de le venir trouver, & lui envoya un valet en qui il se confioit beaucoup, avec deux chevaux, avec ordre au valet de l'égorger en chemin sans aucune miséricorde, aussi-tôt qu'il se trouveroit en lieu commode pour cela, & de revenir ensuite à lui au plus vîte. Le valet fut reçu de Madame Genevre avec beaucoup de joye, & dès le lendemain elle partit avec lui pour venir trouver son mari. Ils vinrent en causant jusqu'à une vallée fort solitaire, & fort couverte d'arbres. Le valet qui n'attendoit que ce lieu-là, qu'il trouvoit fort commode pour l'exécution de ses ordres, dit tout d'un coup à sa maitresse de recommander son ame à Dieu, & qu'il falloit mourir; & en disant cela il tira son épée. Madame Genevre qui ne s'étoit pas attendue à un pareil compliment: Que t'ai-je fait pour me tuer, dit-elle aussi-tôt toute épouvantée? Vous ne m'avez rien fait, Madame, répondit le valet; mais vous avez fait quelque chose à votre mari, puisqu'il m'a donné ordre de vous ôter la vie. Vous sçavez les obligations que je lui ai, & je me fais un devoir de lui obéir sans examen. Vous me faites pitié; mais enfin il faut que je suive mes ordres. Je proteste devant Dieu, répliqua Madame Genevre en pleurant, que je n'ai

jamais rien fait à mon mari, qui mérite un traitement si barbare. Je te demande la vie, & je te conjure de ne tremper point tes mains dans le sang innocent, pour satisfaire à des ordres injustes. Tu peux me sauver, & contenter ton Maître. Prends mes habits & me donne une partie des tiens : je m'en irai si loin, que jamais personne n'entendra parler de moi ; & puis tu diras à ton Maître que tu m'as tuée. Le valet qui n'avoit pas grande envie de la tuer, se laissa aisément persuader. Il prit ses habits, lui donna son pourpoint, lui fit promettre de s'en aller bien loin, & l'abandonna à sa bonne ou à sa mauvaise fortune, lui laissant le peu d'argent qu'elle avoit sur elle. Le valet de retour chez son Maître lui dit qu'il avoit tué sa femme, & qu'il avoit vû des loups qui commençoient déja à prendre soin de sa sépulture.

Quelque tems après Bernard vint à Genes après avoir envoyé son valet à Smirne, sous ombre d'y prendre garde à ses affaires. Pour cacher le crime qu'il croyoit avoir commis, il fut le premier à faire de grandes perquisitions de sa femme. On se douta bien de ce qui étoit arrivé : mais enfin comme il n'y avoit point de témoins, il fut à couvert des poursuites de la justice, des remords de sa conscience, & de la censure des honnêtes gens.

Madame Genevre se cacha comme elle put jusqu'à la nuit : puis quand elle fut venue, elle alla à un petit village voisin. Une bonne femme chez qui elle

Digitized by Google

elle entra, lui donna une éguille & du fil dont elle accommoda ſon pourpoint & fit de ſa chemiſe des haut-de-chauſſes à la Matelote. Arrivée à Final elle fit rencontre d'un Catalan, dont le vaiſſeau étoit à la rade. Il la queſtionna, la trouva à ſon gré, & la prit à ſon ſervice ſous le nom de Sicuran de Final. Le Catalan fit mettre ſon nouveau domeſtique en meilleur équipage, & en fut ſi bien ſervi, qu'il ſe félicita d'avoir ſi bien rencontré. Le vaiſſeau étoit chargé pour Alexandrie, où il arriva fort heureuſement. Le Capitaine avoit à bord certains faucons paſſagers dont il vouloit faire préſent au Soudan, qui les reçut parfaitement bien. Ce Prince aimoit les Etrangers, & ſur-tout ceux qui avoient du mérite. Et comme il en trouvoit au Catalan, il le faiſoit quelquefois manger à ſa table. L'air de Sicuran, & la maniére avec laquelle il ſervoit ſon Maître, plut ſi fort au Soudan, qu'il le demanda au Catalan qui n'oſa pas le refuſer. En peu de tems Sicuran fut aimé du Soudan autant qu'il l'avoit été de ſon Capitaine. Il apprit en moins de rien la langue du pays, & recevoit tous les jours quelque nouveau bienfait de ſon Souverain.

Acre eſt une ville célébre de la dépendance du Soudan, où il y avoit tous les ans en certaine ſaiſon un grand concours de Négocians de toutes nations, qui faiſoient comme une eſpéce de foire. Outre la garniſon ordinaire, le Prince pour mieux aſſurer le commerce, y envoyoit durant la foire un corps de

troupes choisies, commandé par un homme de confiance, & destiné uniquement à la garde des Marchands & des marchandises. Le tems de cette foire étant venu, Sicuran eut ordre d'y aller. Il s'acquitta fort bien de sa commission, & y vit plusieurs Marchands Italiens. Etant un jour entré dans le Comptoir des Vénitiens, il vit une bourse & une ceinture qu'il reconnut avoir été à lui. Il demanda, sans faire semblant de rien, à qui cela appartenoit, & si cela étoit à vendre ? Ambroise de Plaisance qui étoit venu à cette foire avec des marchandises sur un vaisseau Vénitien, entendant le Capitaine de la garde, s'avança, & dit que c'étoit à lui, qu'elles n'étoient point à vendre ; mais que s'il vouloit les accepter, il lui en feroit volontiers présent. Sicuran ayant remarqué qu'Ambroise lui avoit dit cela en riant, crut qu'il avoit fait quelque geste qui lui avoit fait connoître que le personnage qu'il faisoit, ne lui étoit pas naturel. N'est-il pas vrai, lui dit-il, que vous riez de ce que moi qui suis un homme de guerre, je m'arrête à ces babioles de femmes? Non, Monsieur, je ris de la maniére dont je les ai gagnées, répondit Ambroise. Peut-on sçavoir comment vous les avez gagnées, reprit Sicuran ? C'est un présent, Monsieur, répliqua Ambroise, d'une femme de Genes avec laquelle je couchai autrefois. Je ne sçaurois les voir sans rire de la sottise de son mari, qui fut assez fou de gager & de perdre cinq mille ducats contre mille, que je n'obtiendrois point de sa femme les

Digitized by Google

faveurs qu'il croyoit qu'elle ne donnoit qu'à lui seul. Il fit encore une autre sottise ; car on m'a dit depuis qu'il avoit fait tuer sa femme, quoiqu'elle n'eût fait que ce que font toutes les autres.

Sicuran ne fut plus en peine de deviner la raison de l'ordre que son mari avoit donné de la tuer, & connut clairement qu'Ambroise étoit la seule cause de tout ce qui lui étoit arrivé. Résolu de s'en venger, il rit de l'avanture, comme s'il n'y eût eu aucune part, traite familiérement Ambroise, & fait tant qu'il l'oblige d'aller demeurer à Alexandrie, où il demeura d'autant plus volontiers, qu'il y fit bien ses affaires. Sicuran qui avoit dessein de se justifier dans l'esprit de son mari se servit de plusieurs Marchands Genois qui étoient à Alexandrie, & l'y fit venir sans qu'il parût qu'il s'en fût mêlé. Bernard arriva en assez mauvais équipage, & fut reçû secrettement par un ami de Sicuran, qui n'attendoit qu'un moment favorable pour se justifier. Pour disposer les choses, il avoit déja fait conter l'avanture d'Ambroise au Soudan, qui s'en étoit donné la comédie. Sicuran étoit si bien auprès du Soudan, que tout ce qu'il proposoit, étoit écouté. Il représenta au Soudan que l'avanture d'Ambroise seroit tout autre chose, si elle étoit contée en présence du mari de la femme de Genes ; qu'il étoit en ville ; qu'il avoit trouvé moyen de le déterrer ; & que s'il plaisoit à Sa Grandeur, il lui donneroit ce divertissement, en cas qu'on fît dire par force à Ambroise la vérité de l'avanture, s'il ne

Digitized by Google

vouloit pas le faire de bonne grace. Le Soudan qui ne refusoit rien à Sicuran, y consentit d'abord. Les intéressés étant venus, le Soudan commanda à Ambroise de dire en présence de presque toute la Cour, comment il avoit gagné cinq mille ducats à Bernard, & de dire toute la vérité de l'avanture. La présence de Bernard embarrassoit Ambroise, qui voulut s'en excuser. Il crut que Sicuran qui se faisoit de ses amis, le tireroit de ce mauvais pas; mais il lui parla de maniére qu'il sentit aisément qu'il étoit bien éloigné de lui rendre ce service. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de s'en défendre, il obéit, & crut qu'il pourroit en être quitte en rendant l'argent & les nippes. Après qu'Ambroise eut parlé, le Soudan demanda à Bernard, comment il en avoit usé avec sa femme après un tel mensonge? Je la fis tuer par mon valet, répondit-il, & les loups mangérent son corps. Sicuran qui n'avoit point dit au Soudan la véritable raison qui l'avoit obligé à faire faire ce récit, prit alors la parole, & lui dit: Vous voyez, Seigneur, bien clairement le caractére de l'amant & du mari de cette femme. Le premier ruine sa réputation par un mensonge, & l'autre trop crédule l'assassine, & la laisse manger aux loups sur un rapport si mal fondé, de la fausseté duquel l'expérience auroit dû le convaincre, s'il y eût fait tant soit peu d'attention. Vous êtes équitable, Seigneur, & je prends la liberté de vous demander, comme une grace spéciale, de faire punir le fourbe selon son forfait, & de pardonner à

Digitized by Google

celui qui n'a péché que par un excès de crédulité. Je suis la femme de Bernard, la malheureuse Genevre, qui a couru depuis six ans travestie en homme, & flétrie dans le monde d'un crime auquel je n'avois jamais songé. Puis se tournant vers Ambroise, elle lui reprocha sa mauvaise foi. Il n'eut rien à dire: Les remords de sa conscience lui fermérent la bouche, & la frayeur commença dès-lors à s'emparer de son ame criminelle.

Le Soudan fut si surpris de la singularité de l'avanture, qu'il croyoit que c'étoit un songe. Il fit venir des femmes pour visiter Sicuran. Leur rapport fut conforme à ce qu'il avoit dit: & le Soudan ne pouvant assez admirer la constance & la vertu de Sicuran, devenu Madame Genevre, pardonna à Bernard son mari, qui étoit dans la derniére consternation, & fit empaler Ambroise. Le bien de ce malheureux fut confisqué au profit des innocens. La Cour ne parla pendant plusieurs jours que de cette avanture. Le Soudan fit rendre des honneurs à Bernard & à sa femme; & après les avoir régalés de plusieurs riches présens, il leur fit donner un vaisseau pour se retirer à Genes. Ils y arrivérent chargés de richesses, & y furent reçus avec les acclamations publiques. Madame Genevre qu'on avoit cru morte, fut universellement louée de tout le monde, & regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Digitized by Google

XX. NOUVELLE.

Pagamin de Monegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & offrit de la lui rendre à sa priére, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La Belle le refuse, & se marie avec Pagamin après la mort de Richard son mari.

LE mariage est une des plus importantes actions de la vie. Mais c'est peut-être celle de toutes où l'on examine moins les convenances. On se fait une affaire & même un devoir d'avoir un ménage bien assorti, & où toutes les piéces quadrent les unes avec autres. On regarde comme un défaut d'avoir deux chevaux de carosses de différent poil & de différent âge. Mais quand il s'agit de se marier, on n'a que l'intérêt en vûe. Quelque différence qu'il y ait entre les parties, soit pour l'âge, ou pour l'humeur, pourvû qu'il y ait du bien, on n'en demande pas davantage. Il y avoit à Pise un certain Juge qui s'appelloit Richard de Quinzica. Il avoit de l'âge, du mérite & du bien; mais une constitution peu vigoureuse. Cependant malgré sa vieillesse & ses infirmités il voulut se marier, & prit une femme jeune & belle, qui se nommoit Bartholomée, fille de Galandi de Pise, allié avec tout ce qu'il y avoit de considérable dans cette ville. Si le Juge avoit sçu prendre

Digitized by Google

pour lui d'auſſi bons conſeils qu'il en donnoit aux autres, il n'auroit jamais pris une femme dont l'âge étoit ſi diſproportionné au ſien. Mais comme il eſt aſſez ordinaire d'avoir de bons yeux pour les affaires d'autrui, & de fort mauvais pour les ſiennes propres, Quinzica ſuivit ſa deſtinée, & épouſa la Belle avec une magnificence extraordinaire. La conſommation du mariage ne ſe ſentit point de cette magnificence, & tout s'y paſſa avec la plus grande ſobriété du monde. Le Magiſtrat qui n'avoit pas bien conſulté ſes forces, & qui peut-être avoit crû qu'une jeune femme ſe ménageoit comme ſes livres, commença d'abord à ſoupirer après le repos, & à remontrer à ſa femme qu'il y avoit des jours en l'année, où l'on ne pouvoit pas légitimement coucher enſemble. Il groſſiſſoit furieuſement le catalogue de ces jours défendus. Il avoit un calandrier qui lui fourniſſoit toujours quelque nouveau Saint. Les Quatre-tems, les Vigiles, le Carême étoient des tems de mauvais augure. Le Vendredi & le Samedi étoient des jours de dévotion, & le Dimanche étoit un jour de repos. Le Lundi n'étoit pas un jour à commencer la ſemaine. En un mot il avoit des excuſes pour tous les jours, & à peine en trouvoit-il un tous les mois, où il pût ſans ſcrupule coucher avec ſa femme. Encore quand cela arrivoit, il faloit y apporter toutes les régles de Géométrie. A cela près la Belle ne manquoit de rien, & on avoit pour elle tous les égards qu'elle pouvoit ſouhaiter.

Digitized by Google

Le plaisir de Quinzica étoit de s'aller délasser souvent dans la belle saison à une maison de campagne qu'il avoit sur la côte de la mer. Un jour qu'il y étoit allé pour prendre l'air, comme il s'étoit proposé d'y faire plus de séjour qu'à l'ordinaire, il voulut donner à sa femme le divertissement de la pêche. Pour ne rien perdre du divertissement, il se mit sur une barque avec quelques amis, & elle sur une autre avec quelques amies. Le plaisir de la conversation & de la pêche fut si grand, qu'ils avoient insensiblement fait plusieurs lieues en mer, avant que de s'en être apperçûs. Un fameux Corsaire de ce tems-là, nommé Pagamin de Monegue, vint subitement interrompre leurs innocens plaisirs. Ils ne l'apperçurent que quand il ne fut plus tems de fuir. Le Corsaire vint à toutes voiles sur la barque des femmes qui étoit la plus avancée. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux sur Bartholomée, qu'il résolut de ne prendre autre chose. En effet il la fit passer sur son vaisseau, & n'osant suivre Quinzica de peur de s'approcher trop des terres, il reprit le large au plus vîte. La Belle fit son devoir du côté des larmes, & Pagamin le sien du côté des consolations; mais les mieux goûtées furent celles de la nuit, qui firent prendre patience à la Belle. Point de Calendrier, point de Fête, point de Vigile. Tous les jours étoient bons, & la Belle trouva un si agréable changement, qu'avant que d'être arrivée à Monegue elle eut oublié le Juge & la Légende de ses Saints. Quinzica bien chagrin d'a-

voir

Digitized by Google

voir été le témoin de l'enlévement de sa femme ; ayant sçu qu'elle étoit entre les mains de Pagamin, lui fit demander des sûretés pour aller traiter de sa rançon, & obtint tout ce qu'il vouloit. Arrivé à Monegue il va trouver Pagamin, & lui dit qu'il payeroit volontiers la rançon de sa femme, & qu'il le prioit de la lui rendre. Je serois fâché, répondit Pagamin, que quelqu'un eût plus de générosité que moi. Si j'ai votre femme, je vous la rendrai sans qu'il vous en coûte rien. Mais vous me permettrez bien de vous dire, que comme je ne vous connois point, il est de l'ordre & de la justice, que vous me fassiez voir si j'ai votre femme. Il est vrai que j'ai chez moi une jeune femme ; mais je ne sçais point si c'est la vôtre. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous la faire voir. Si elle vous reconnoît pour son mari, & qu'elle veuille s'en aller avec vous, je vous la donnerai de bon cœur. Richard répliqua, qu'il ne pouvoit pas parler plus honnêtement, & lui fit de grands remercimens. Mais enfin, ajouta-t-il, il faut que chacun vive de son métier, & vous me ferez plaisir de n'épargner pas plus ma bourse, que vous feriez celle d'un autre. Mais à l'égard de la femme dont vous parlez, il est certain que c'est la mienne. Vous en serez bien-tôt convaincu par les caresses qu'elle me fera, si vous me la faites voir. Nous en serons bien-tôt éclaircis, repartit Pagamin, suivez-moi. Arrivé chez lui, il reçoit Richard dans une salle, & fait appeller la femme. Elle vient

Digitized by Google

ajuſtée de toutes piéces, & ne fit non plus de cas de Richard, que d'un homme qu'elle n'auroit jamais vû. Richard ſurpris d'un ſi fâcheux ſilence, & d'autant plus ſurpris, qu'il s'étoit attendu qu'elle le viendroit embraſſer auſſi-tôt qu'elle le verroit, s'en conſola en quelque maniére, & crut que le chagrin qu'il avoit eu de la perte de ſa femme, l'avoit tellement défiguré, que c'étoit peut-être cela qui l'empêchoit de le reconnoître. Dans cette penſée il s'adreſſe à elle, & lui dit: Il m'en coûte cher, Madame, de vous avoir mené pêcher. Jamais douleur n'a été pareille à celle que j'ai eue, depuis que je vous ai perdue. D'où vient cette indifférence, Madame? Eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas? Je ſuis Richard de Quinzica votre mari, qui vient vous racheter, dût-il lui en coûter tout ſon bien. Eſt-ce à moi à qui vous en voulez, Monſieur, répondit Bartholomée? Vous me prenez pour une autre ſans doute. Car je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vû qu'à préſent, bien loin d'avoir été votre femme. Regardez-moi bien, Madame, reprit Richard; rappellez-vous, & vous vous ſouviendrez ſans peine que je ſuis ce que je vous dis. Plus je vous regarde, Monſieur, répliqua la Belle d'un air dédaigneux, plus ſuis-je perſuadée que je ne vous ai jamais vû. Richard s'imaginant qu'elle faiſoit l'ignorante devant Pagamin, parcequ'elle le craignoit, le pria de permettre qu'il lui parlât en particulier. A quoi le Corſaire conſentit volontiers: & s'étant retiré, il les laiſſa tous

deux seuls. Qu'est-ceci donc, mon cœur, reprit Richard? Ne connoissez-vous point votre mari qui vous aime plus que sa vie? Considérez-moi de grace. Est-il possible que si peu de tems ait fait tant de changement sur moi, qu'il ne me reste rien à quoi vous puissiez me reconnoître? Je ne vous ai jamais rien refusé ni pour vos divertissemens ni pour vos habits, & il n'y avoit point de femme à Pise plus propre que vous l'étiez. Je sçais bien, répondit-elle froidement, que vous êtes Richard de Quinzica mon mari. Je sçais même que vous avez eu beaucoup de complaisance pour moi, & que vous ne m'avez rien refusé pour mes divertissemens & pour mes habits: mais ne faut-il rien à une jeune femme que des habits? Songez-vous bien à ce que vous dites, Madame, reprit Richard le plus surpris du monde? Aimez-vous mieux être l'esclave d'un Corsaire de Monegue, que la femme d'un Magistrat de Pise? Il vous chassera quand il sera las de vous, & moi je vous aimerai toute ma vie. De plus comptez-vous pour rien votre honneur & celui de vos parens? Il n'est plus tems d'en avoir soin, répondit brusquement Bartholomée, & mes parens qui m'ont contrainte à vous épouser, n'en ont pas fait grand cas eux-mêmes. Ils se sont imaginé que pour faire un bon mariage, il ne faut que beaucoup de bien, & si vous aviez été aussi sage pour vous que vous l'êtes pour les autres, vous auriez considéré qu'un vieux mari & une jeune femme ne sont guére le fait l'un de l'autre. En un mot ne

Digitized by Google

me parlez plus de retour ; mon parti eſt pris ; Pagamin en uſe bien avec moi ; j'en apprends plus avec lui en une heure, que je n'aurois pû en apprendre avec vous en toute la vie. Comme il n'eſt pas auſſi ſçavant que vous, auſſi n'eſt-il pas ſi ſcrupuleux. Tous les jours ſont égaux chez lui, & l'on n'y connoît ni Fêtes, ni Vigiles, ni Carême. Au reſte ſi Pagamin me chaſſe, ce ne ſera jamais chez vous que je retournerai, ſoyez-en bien perſuadé. Richard tout interdi, ſentant alors la faute qu'il avoit faite de s'être cru aſſez jeune, ſortit fort confus & fort chagrin, & reprit le chemin de Piſe, où il mourut peu de tems après de douleur. Pagamin en ayant eu la nouvelle, épouſa ſa veuve. Et comme ils ſe connoiſſoient déja, auſſi ne ſe plaignirent-ils jamais l'un de l'autre.

XXI. NOUVELLE.

Mazet de Lamporechio contrefaiſant le muet devient Jardinier d'un Monaſtére de filles, qui veulent toutes en être ſervies.

C'EST une grande erreur de s'imaginer, qu'auſſitôt qu'une fille a pris le voile, elle n'a plus ni paſſions ni déſirs, & ne reſpire que la piété. On ne change pas de cœur comme d'habit. L'oiſiveté & la contrainte produiſent de plus fâcheux effets que dans le monde. Comme on a plus d'intérêt dans le monde

Digitized by Google

de conserver sa réputation, on est aussi plus soigneux d'éviter tout ce qui peut y donner atteinte ; & c'est assurément bien mal raisonner que de dire : Ma fille est Religieuse, donc elle est sainte. Il y eut autrefois, & il y a encore aujourd'hui en ce pays un Couvent de filles, assez célébre pour la sainteté, & que je ne nommerai point pour ne faire aucun tort à sa réputation. Il n'y avoit alors dans ce Couvent que huit Religieuses en tout, y compris l'Abbesse. Elles avoient un vieux Jardinier qui ne se contentant pas de ses gages, ne vouloit plus les servir. Il compta donc avec leur homme d'affaires, & se retira au village de Lamporechio d'où il étoit. Tous ses voisins lui firent des caresses, & entr'autres Mazet, jeune drôle, fort, robuste & bien fait pour un homme de village, qui lui demanda où il avoit été si longtems. Nuto (c'est le nom du vieillard) répondit qu'il avoit demeuré chez ces Religieuses. Et à quoi vous occupoient - elles, reprit Mazet ? A labourer, répliqua Nuto, un beau & grand jardin qu'elles ont, & quelquefois à porter du bois. J'étois assez content de mes occupations : mais je l'étois si peu des gages qu'on me donnoit, & ils étoient en effet si petits, qu'à peine pouvoient-ils suffire pour m'acheter des souliers. D'ailleurs toutes ces filles sont jeunes, & remuantes en diable. Elles ont pensé vingt fois me faire tourner la cervelle. Toutes vouloient commander, & ce qui accommodoit l'une, incommodoit toujours l'autre ; bref elles me faisoient enrager à

Digitized by Google

tout bout de champ. Leur homme d'affaires me pria bien en sortant de lui adresser quelqu'un si je trouvois ; mais Dieu me garde d'envoyer personne en si méchant endroit. Mazet entendant cela : Ce seroit bien mon fait, dit-il en soi-même, & je suis fort trompé si je n'y faisois bien mes affaires. Cependant croyant qu'il devoit cacher son dessein à Nuto, il lui dit, qu'il avoit fort bien fait de se retirer ; qu'on ne finissoit jamais avec les femmes, qui ne sçavoient la plûpart du tems ce qu'elles vouloient. Nuto s'étant retiré, Mazet commence à chercher les moyens de faire réussir la chose. Le service ne l'embarrassoit point, il étoit de reste en état d'y satisfaire. Mais il craignoit de n'être pas accepté, & qu'on ne le trouvât trop jeune & trop fretillant. Il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Le Monastére étoit éloigné de son village, & comme il n'y étoit connu de personne, il résolut de se présenter & de contrefaire le muet. Etant arrivé il entre avec sa coignée, & trouve heureusement l'homme d'affaires dans la Cour, auquel il demanda à manger par signes, & lui fit entendre que si l'on avoit du bois à lui faire couper, il seroit bien aise de travailler. L'homme d'affaires lui donna à manger, & lui montra de vieilles souches qu'il eut bien-tôt mises en morceaux. Cela étant fait il le mena au bois, lui fit signe d'en couper, & de le porter au Couvent. Comme l'homme d'affaires ne manquoit pas d'occupation, & qu'il étoit assez content du muet, il le fit travailler durant plusieurs jours,

Digitized by Google

L'Abbesse l'ayant vû demanda quel homme c'étoit. C'est un pauvre muet, Madame, répondit l'homme d'affaires, qui vint ici l'autre jour demander l'aumône, & à qui j'ai fait faire plusieurs choses nécessaires à la maison. Je suis bien content de son travail. S'il sçavoit labourer au jardin, & qu'il voulût demeurer ici, je crois qu'on en tireroit un bon service; car il paroît de bonne volonté, & nous avons besoin d'un Jardinier. Je le trouve assez bon enfant, & il n'y auroit pas à craindre qu'il s'amusât à causer avec nos Religieuses. Vous avez raison, répondit l'Abbesse. Voyez s'il sçait labourer, & tâchez de le retenir. On lui donnera quelques vieux souliers, & autres méchantes nippes. On fut aussi content du labourage de Mazet, qu'on l'avoit été du reste. L'homme d'affaires lui demande par signes, s'il vouloit demeurer au Couvent, & Mazet lui répond de même qu'il ne demandoit pas mieux.

Si les Religieuses n'étoient pas toutes belles, elles étoient au moins toutes jeunes & de fort bonne humeur. Elles alloient souvent voir travailler Mazet, & prenoient plaisir à lui faire de petites piéces. L'Abbesse croyant qu'il n'étoit pas plus à craindre d'ailleurs que de la langue, ne s'en mettoit guére en peine. Un jour qu'il avoit beaucoup travaillé, & qu'il s'étoit couché pour se reposer, faisant semblant de dormir, deux jeunes Religieuses qui se promenoient l'ayant vû dans cet état, s'arrêtérent pour le regarder. Vous ne sçavez pas, ma sœur, ce qui me

Digitized by Google

vient dans l'esprit, dit l'une ? De mener ce sot dans ce cabinet pour sçavoir comment nous avons été faites. Que dites-vous-là, ma sœur, répliqua l'autre ? Ne vous souvenez-vous pas que nous avons fait vœu de chasteté ? On fait tant d'autres vœux qu'on n'exécute pas, répondit la premiére. Mais si nous devenions grosses, reprit l'autre : C'est s'allarmer avant le tems, ma sœur, continua la premiére. Si cela arrive nous serons à tems de songer aux précautions. Profitons seulement de la conjoncture ; nous avons affaire à un homme qui sera secret malgré lui, & pourvû que nous le soyons aussi, nous n'avons point à craindre l'éclat. Tout dort au Couvent : le cabinet est épais & sombre ; mais de peur d'accident il faut que l'une demeure en sentinelle, pendant que l'autre sera avec ce sot. Une des sœurs ayant donc demeuré au guet, l'autre éveilla Mazet qui l'attendoit avec impatience, & le mena dans le cabinet, où sans se faire trop prier, il fit ce qu'elle vouloit. L'autre prit la place bien-tôt après, & toutes deux se trouvérent si bien du muet, qu'il n'y avoit point de jours qu'elles ne retournassent au cabinet. Quelques autres s'étant apperçues de ce manége résolurent d'abord d'en avertir l'Abbesse : mais elles changérent d'avis, & voulurent avoir part au gâteau. Bref il n'y en eut point à qui Mazet ne rendit service. L'Abbesse fut la derniére qui reçut ses charitables offices. Elle s'apperçut enfin des soins que le muet avoit de ses Religieuses, & voulant en avoir

Digitized by Google

ſa part, comme en ayant autant de beſoin que les autres, elle le mena à ſa chambre, & l'y retint pluſieurs jours, non ſans que les autres ne fiſſent grand bruit de ce qu'il ne venoit point travailler. Tout étant dans le même cas, chacune ſans myſtére vouloit avoir Mazet; mais l'Abbeſſe uſant ſouvent de ſon autorité, l'enmenoit avec elle, & ne laiſſoit aux autres que ce qu'elle ne pouvoit pas tirer. A la fin Mazet ſe laſſa de tant d'occupations, & crut qu'il ne devoit plus faire le muet. Etant donc un jour avec l'Abbeſſe qui lui demandoit plus qu'il ne pouvoit donner, il lui dit tout-à-coup : Un coq, Madame, peut ſervir dix poules, mais difficilement dix hommes peuvent-ils ſuffire à une femme. Comment puis-je donc faire, moi qui en ai huit à contenter? Je n'y ſçaurois tenir, Madame : mettez-y ordre, ou me permettez de me retirer. L'Abbeſſe ſurpriſe d'entendre parler un homme qu'elle croyoit muet, crie au miracle, & fait aſſembler tout le Couvent. Et au lieu de donner congé à Mazet, on réſolut de publier qu'il avoit recouvré la parole par la vertu de leurs jeûnes & oraiſons, & le firent leur homme d'affaires, en la place de l'autre qui étoit mort à point-nommé. Chacune avoua de bonne foi ce qu'elle ne pouvoit plus cacher. On régla ce que devoit faire Mazet, qui bien nourri, bien payé fit ce qu'il put, & laiſſa à d'autres le ſoin de faire le reſte.

Digitized by Google

XXII. NOUVELLE.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue, Reine de Lombardie. Le Roy le sçut, & le tondit pour le reconnoître : le Galant tond aussi ses Camarades, & évite par ce moyen d'être reconnu.

AGILUF Roy de Lombardie épousa Teudelingue, veuve de son prédécesseur, femme des plus accomplies soit pour le corps soit pour l'esprit. Comme Agiluf étoit un Prince sage & prudent, l'Etat fut plus florissant sous son régne que sous celui de son prédécesseur. Teudelingue étant pour la beauté la merveille de son tems, un Palfrenier de bonne mine, grand, bien fait, & à peu près de la taille du Roy, en devint éperduement amoureux. Quoique les grandes passions ne raisonnent guére, il avoit néanmoins assez de bon sens pour voir la distance qu'il y avoit du trône à l'écurie, & pour considérer qu'il lui en coûteroit trop cher, si l'on s'appercevoit de sa passion. Il voyoit si peu d'apparence de réussir, & tant de péril à se découvrir, qu'il fit tout ce qu'il pût pour se guérir. Mais il étoit trop malade pour pouvoir en venir à bout. Il rendoit à la Reine tous les petits soins qui dépendoient de sa profession, & lorsqu'elle montoit à cheval, ce qui lui arrivoit assez souvent, il étoit ravi quand il pouvoit seulement

Digitized by Google

toucher sa juppe. La violence qu'il se faisoit, & le peu d'espérance qu'il avoit de se satisfaire, ne faisoient qu'augmenter son amour. Dans cette extrêmité il résolut de tenter le hazard, & crut qu'il valoit encore mieux mourir par un coup de vigueur, que d'attendre une mort languissante qui ne pouvoit pas lui manquer. L'amour est un grand Maître, & ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommé le Roy des inventions. Le Palfrenier sçavoit que le Roy ne couchoit pas toujours avec la Reine; que quand il vouloit la voir, il y alloit seul & en robe de chambre avec une bougie à la main; & qu'il n'avoit pas plutôt frappé tout doucement à la porte, qu'une des filles de la Reine ouvroit, prenoit la bougie, & se retiroit. Comme il sçavoit tous les coins & recoins du Palais, il crut que cet expédient pourroit lui réussir. Il trouve donc moyen d'avoir une robe de chambre à peu près semblable à celle du Roy, & l'ayant endossée dans le tems qu'il crut que tout dormoit, il prend sa bougie, & s'en va tout doucement à la chambre de la Reine. Il grate, on lui ouvre, on prend sa bougie, les yeux à demi fermés de sommeil, on se retire, & il se met sans autre céremonie au lit avec la Reine. Il n'est pas nécessaire de dire, que le Galant s'étoit lavé & bien parfumé, pour ne pas sentir le Palfrenier. Il étoit trop habile pour y manquer. Le jour précédent on avoit apporté au Roy des nouvelles qui l'avoient chagriné, & ce Prince dans son chagrin ne vouloit ni parler, ni qu'on

Digitized by Google

lui parlât. Ainsi la Reine ne fut point surprise du silence de son époux prétendu, auquel elle ne dit mot de son côté. La Reine étonnée de ses transports, croyoit que c'étoit un effet de son chagrin & prenoit le tout en patience. Cependant le drille craignant que le Roy ne vînt & ne le trouvât en un lieu, où il n'étoit pas nécessaire qu'il le rencontrât, se releve, reprend sa robe & sa bougie, & regagne son lit. A peine y étoit-il que le Roy vint à la chambre de la Reine. S'étant mis au lit avec elle, & l'ayant saluée fort amoureusement : Quelle nouveauté, Sire, lui dit-elle toute surprise ? Il n'y a qu'un moment que vous êtes sorti d'ici, & vous y revenez encore ! Menagez, Sire, votre santé qui m'est chére. Un étourdi se seroit emporté, & auroit d'abord détrompé la Reine, qui non-seulement s'en seroit chagrinée, mais auroit peut-être voulu continuer un commerce qui ne lui avoit pas déplû. Il jugea plus à propos de la laisser dans sa bonne foi ; mais étant persuadé qu'il avoit été pris pour duppe : Je vous croirai, Madame, lui dit-il, & s'étant relevé il se retira.

Agiluf ne doutant point que ce ne fut quelqu'un de la maison qui avoit fait le coup, crut qu'il n'y avoit qu'à faire la revûe de ses domestiques pour découvrir son homme. Il est impossible, disoit-il en soi-même, que celui qui a fait une action si hardie, n'en soit encore tout émû. Il prend donc sa bougie, & visite toutes les chambres, où il trouva tout le monde dormant fort tranquillement. Il étoit sur le

point de s'en retourner, quand il se souvint qu'il n'avoit pas été dans celle des Palfreniers. Le drôle qui faisoit semblant de dormir ne vit pas plutôt entrer le Roy, qu'il se crut perdu. Agiluf ayant commencé par un bout sa visité trouve les premiers fort tranquilles & sans émotion. Mais étant venu à l'homme, & lui ayant tâté le pous qu'il trouva dans une grande agitation, il ne douta point que ce ne fût le Galant de la Reine. Afin de le reconnoître le lendemain, il alla prendre à un des bouts de l'écurie des ciseaux dont on faisoit le crin aux chevaux. Le pauvre diable pensa se lever & chercher son salut dans la fuite ; mais enfin voyant que le Roy n'avoit point d'armes, il resolut d'attendre tranquillement le dénouement de sa destinée. Le Roy revenu à son lit, se contenta jusqu'au lendemain de lui couper un floquet de cheveux, & puis se retira. Le Palfrenier qui ne croyoit pas en être quitte à si bon marché, se leve un moment après, prend les mêmes ciseaux que le Roy sans y penser avoit remis en leur place ; & coupe à tous ses camarades le même côté de cheveux que le Roy lui avoit coupés, & s'en retourne à son lit sans être apperçû de personne. Le Roy s'étant levé de bon matin, fit passer en revûe tous ses domestiques avant que les portes du Palais fussent ouvertes, & voyant que tous les Palfreniers avoient les cheveux coupés du même côté, il vit alors qu'il avoit mal pris ses mesures, & que le Palfrenier avoit été plus fin que lui. Le Roy considérant qu'il ne pouvoit

ſans éclat démêler le coupable, & que l'éclat dans ces occaſions fait toujours plus de tort, que la vengeance ne fait de plaiſir, ſe contenta de leur dire : Compagnons, je pardonne à l'invention ; mais que celui qui a fait le coup, ſoit ſecret, & n'y revienne plus. Perſonne n'entendit l'énigme que celui qui en étoit le ſujet. Il profita de l'avis, fut ſecret, & ne ſe riſqua plus.

XXIII. NOUVELLE.

Une Dame galante contrefaiſant la dévote & la prude ſe ſervit du miniſtére d'un Religieux, pour faire réuſſir les affaires de ſon Amant.

Il y eut autrefois à Florence une Dame de qualité, que je ne veux pas nommer, parce qu'elle a des parens conſidérables qui vivent encore. La nature avoit enrichi cette femme de tous les avantages qui font aimer une perſonne ; mais la fortune n'avoit pas pris le même ſoin de ſon établiſſement, & ſa mauvaiſe étoile avoit voulu qu'elle fût mariée avec un artiſan, qui n'avoit d'autre mérite que beaucoup de bien. Comme elle étoit fort entêtée de ſa qualité, elle regardoit comme quelque choſe de fort honteux pour elle, d'avoir un mari d'une naiſſance ſi obſcure. Son chagrin alla ſi loin, qu'elle réſolut de ne lui accorder ſes faveurs, que quand elle ne pourroit s'en

Digitized by Google

dispenser, sans en venir à une rupture ouverte, & de chercher pour se dédommager quelqu'un qui fût plus digne de ses caresses. Elle jetta les yeux sur un honnête homme de Florence, dont elle se rendit si passionnément amoureuse, qu'elle ne pouvoit reposer la nuit à moins qu'elle ne l'eût vû le jour. Pour le Cavalier, comme il ne sçavoit rien de la bonne volonté que la Belle avoit pour lui, son repos étoit aussi tranquille que celui de la Dame l'étoit peu. Elle n'osoit l'en informer ni par lettres ni par ambassades, de peur de quelque accident, parce qu'encore qu'elle n'aimât pas son mari, elle avoit néanmoins un intérêt tout particulier à le ménager. Quoiqu'il n'y ait rien de plus ingénieux que l'amour, on peut dire néanmoins que la Belle étoit naturellement rusée : aussi s'avisa-t-elle d'un moyen auquel une autre qu'elle n'auroit peut-être jamais songé. Elle avoit remarqué que son Amant voyoit souvent un Religieux, qui passant pour un homme de sainte vie, pourroit bien favoriser son amour. Après avoir concerté dans sa tête la maniére dont elle devoit s'y prendre, elle choisit une heure commode pour aller au Convent, demande à parler au Pere, & le prie de vouloir la confesser. Après sa confession, elle dit au Pere qu'elle avoit une confidence à lui faire, & une grace à lui demander. Vous sçavez qui je suis, mon Révérend Pere, & vous connoissez mon mari, qui m'aime plus que sa vie & qui ne me refuse rien. Je réponds à son amour comme je dois. Je serois la personne du

monde la plus ingrate si je ne le faisois pas, & si je songeois seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur, ou à ses plaisirs. Vous sçaurez donc, mon Révérend Pere, qu'un certain homme dont je ne sçais pas le nom, & qui ne me connoît pas bien, m'assiége tellement, que je le trouve par-tout, soit que je me mette aux portes ou aux fenêtres, ou que je sorte de la maison. Il a l'air d'un honnête homme, il est grand, bien fait, assez bien mis, & je pense l'avoir souvent vû avec vous. Comme ces sortes de choses exposent ordinairement une honnête femme à des bruits fâcheux, ausquels elle n'a en rien contribué, j'ai eu quelquefois envie de lui faire dire par mes freres, que je trouve fort mauvais qu'il en use de cette maniére. Néanmoins considérant qu'il s'en ensuit souvent des réponses dures, & que des duretés on en vient quelquefois aux mains, j'ai mieux aimé, de peur de scandale, m'adresser à vous, qui êtes peut-être son ami, & qui êtes en droit par votre caractére d'user de censures, pour vous prier de lui dire de la bonne sorte de changer de conduite à l'avenir, & de me laisser en repos. Il me fera plaisir de s'adresser à d'autres, s'il a envie de faire le galant. Il en trouvera peut-être à qui il fera plaisir, au lieu qu'il me désoblige mortellement. Le Religieux comprit d'abord par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'etoit son ami dont il s'agissoit. Il loua la vertu de sa pénitente, lui promit de faire ce qu'elle souhaitoit; & comme il sçavoit qu'elle étoit

Digitized by Google

étoit riche, il ne manqua pas de lui recommander la charité. Après avoir reçu l'absolution elle s'en retourna chez elle, & dit au Pere en se retirant: S'il nie la chose, mon Révérend Pere, vous pouvez lui dire, que c'est de moi dont vous le tenez, & que je vous en ai fait mes plaintes.

Le même jour le jeune homme vint voir le Pere, qui après une longue conversation, lui fit une très-grave censure sur les prétendues persécutions qu'il faisoit à la Dame. Le jeune homme répondit tout naturellement qu'il ne sçavoit ce qu'il vouloit dire, & le pria de parler plus clairement, & de lui dire au moins de quelle Dame il s'agissoit. Elle demeure en tel endroit, répliqua le Pere, & il ne vous sert de rien de faire l'ignorant. Elle-même s'est plainte à moi de vos importunités, & ces folies ne conviennent pas. Au reste je vous avertis que vous ne tirerez aucun fruit de votre mauvaise intention, & que cette femme est la vertu & la sagesse même. Ainsi je vous prie de la laisser en paix pour votre honneur. Le jeune homme plus déniaisé que le bon pere, sentant d'abord qu'il y avoit du mystére là-dedans, fit semblant d'avoir une espéce de honte, & promit de ne donner à l'avenir aucun sujet de plainte. En s'en allant il passa devant la maison de la Belle, qui s'étoit mise à la fenêtre, & qui témoigna tant de joye & tant de passion en le voyant, qu'il demeura convaincu de la vérité de sa conjecture. Tous les jours il passoit & repassoit dans cette rue & ne manqua

Digitized by Google

jamais de voir la Belle, qui le confirmoit de plus en plus par ses gestes, dans le jugement qu'il avoit fait.

La Belle qui n'étoit pas moins pénétrante que le Cavalier, s'étoit apperçue avec plaisir, qu'elle lui avoit donné de l'amour ; mais pour le passionner encore davantage, & le mieux assurer de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle retourne à confesse au même Pere, & commence sa confession par les larmes. Le bon Pere lui demande s'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux. J'ai encore d'autres plaintes à vous faire, mon Révérend Pere, de l'homme dont je vous parlai l'autre jour ; il fait pis que jamais ; & non content de cela, il eût hier l'effronterie de m'envoyer une bourse & une ceinture, sur laquelle est cette devise : *Je vous aime & ne puis vous le dire.* J'étois si outrée d'une telle impudence, que j'avois laissé la bourse & la ceinture à la femme qui me les avoit apportées, avec priéres de les lui rendre ; mais songeant que ces sortes de gens prennent à toutes mains, & qu'elle pourroit bien les retenir, & lui faire accroire que je les avois reçûes, je les ai reprises, & vous les apporte avec priéres de les lui rendre vous-même. Je vous prie encore, mon Révérend Pere, de lui dire de la bonne sorte que s'il ne veut pas cesser de me persécuter, j'en avertirai mon époux & mes freres, quelque chose qu'il en puisse arriver. En disant cela elle lui donna la bourse & la ceinture qui étoient d'une richesse extraordinaire. Votre colére ne

Digitized by Google

me surprend point, Madame, répondit le Religieux en prenant les présens. Elle est sans doute juste, & bien digne d'une femme de vertu. Il ne m'a pas tenu parole ; mais je vous promets que je lui reparlerai d'une maniére qui l'obligera à ne plus vous chagriner. Cependant, Madame, donnez-vous bien de garde d'en parler à votre mari & à vos freres. Vous pourriez être cause de quelque malheur. Ne craignez point la médisance : je rendrai témoignage à votre vertu devant Dieu & devant les hommes. Elle parut consolée d'un discours si obligeant ; & comme elle connoissoit l'avarice des Moines, elle lui donna une poignée d'argent, & le pria de dire cinquante Messes pour l'ame de sa mere. Le bon Pere reçut l'argent, lui donna l'absolution, & la congédia.

Elle ne fut pas plutôt partie, qu'il envoya querir son ami. Il n'y eut point de choses qu'il ne lui dît, & dans son emportement il en vint jusqu'aux injures. Vous m'aviez solemnellement promis, lui dit-il, de ne plus persécuter cette honnête femme, & vous avez l'effronterie de lui envoyer faire des présens qu'elle regarde avec exécration, & qu'elle m'a donnés pour vous rendre. Il nia le fait, mais si froidement, que le Religieux demeura plus persuadé que jamais, que ce que la Dame lui avoit dit, étoit vrai. Avez-vous le front de nier la chose, répliqua le Moine avec encore plus d'emportement. Voici ce que vous avez envoyé. Le reconnoissez-vous ? Je n'ai plus rien à dire, mon Pere, répondit le Cavalier, qui faisoit

Digitized by Google

semblant d'être confus. Je connois ma faute, & je vous promets, puisque cette Dame est ainsi faite, de ne plus la chagriner. Le bon Pere, après l'avoir exhorté de son mieux à tenir sa parole plus religieusement qu'il n'avoit fait jusque-là, lui rendit la bourse & la ceinture. Il se retira avec une joye extrême d'avoir reçû des assurances de l'amour de sa Maitresse, & des présens si magnifiques, & s'en alla incontinent en un lieu, d'où il lui fit voir clairement qu'il avoit reçu le tout. Ce fut un grand plaisir pour elle d'apprendre qu'elle étoit si bien entendue, que ses affaires étoient en bon train de réussir, & qu'il ne lui falloit plus que l'absence de son mari. Elle ne l'attendit pas long-tems cette absence; car peu de jours après il fut obligé d'aller à Genes pour des affaires de commerce. Il ne fut pas plutôt parti, que la belle s'en alla retrouver le Moine, & lui dit après plusieurs plaintes: Je reviens ici, mon Pere, pour vous avertir que je vais éclater, & que je ne sçaurois plus souffrir les insolences de votre ami. Vous serez surpris d'apprendre qu'ayant sçû que mon mari partit hier pour Genes, il est entré cette nuit dans notre jardin, a monté sur un arbre, & de-là à la fenêtre de ma chambre. Il avoit déja ouvert la fenêtre, & étoit près d'entrer quand je me suis éveillée. Je me suis incontinent levée, & j'allois m'écrier, s'il ne m'eût demandé pardon, & dit que vous me tiendriez compte de la grace que je lui ferois. Je me suis donc contentée, à votre considération, de me lever toute en che-

Digitized by Google

miſe, & de refermer la fenêtre. Je vous demande à vous même, mon Reverend Pere, ſi je dois ſouffrir un outrage de cette nature. Si vous m'aviez laiſſé ſuivre mon premier deſſein, cela ne ſeroit pas arrivé. Mais, Madame, répondit le bon Pere tout confus, ne vous êtes-vous point trompée, & ne l'avez vous point pris pour un autre ? Nullement, mon Pere, repliqua-t-elle ; il m'a dit lui-même qui il étoit. Voilà une impudence extrême, continua le Pere. Vous avez fait votre devoir, Madame, & je ne ſçaurois me laſſer de louer votre admirable vertu ; mais puiſque vous avez commencé à ſuivre mes conſeils, je vous prie, Madame, de permettre que je lui parle encore avant que vos parens en ſoient informés. Si je puis le rendre ſage, à la bonne heure ; ſinon vous ferez tout ce qu'il vous plaira. J'y conſens encore, repartit la belle ; mais en vous proteſtant que ce ſera la derniére fois que je vous parlerai de cette affaire. Et en diſant cela, elle ſe retira faiſant la fâchée.

A peine fut-elle ſortie que le Cavalier arrive. Le bon Pere le tira en particulier, & lui dit mille choſes ſur le peu de conſidération qu'il avoit pour lui, de faire ſi peu de cas des paroles qu'il lui donnoit, & de ſon propre honneur. Qu'ai-je donc fait encore, mon Reverend Pere, dit alors le Cavalier ? Ai-je crucifié Jeſus-Chriſt ? Malheureux ! repliqua le Moine tout échauffé, vous l'avez crucifié en effet par vos déſirs impudiques. Avez-vous oublié la ſale

action que vous avez faite cette nuit ? Si j'ai fait quelque chose d'infame, repartit le Cavalier en souriant, vous en avez été bien-tôt averti. Osez-vous bien encore faire vanité de votre infamie, reprit le Moine ? Votre criminel dessein ne vous a pas réussi. Vous étiez-vous imaginé que le mari de cette honnête femme étant absent, elle vous recevroit à bras ouverts ? Je crois de bonne foi, mon Pere, avec le respect que je vous dois, ajouta le Cavalier, que vous vous forgez ces chimeres pour avoir lieu de me censurer. Ah misérable ! repliqua le Moine tout transporté, ce ne sont point des chimeres, ce sont des vérités qu'on m'a dites. Il est bien glorieux à un honnête homme, ou qui veut du moins passer pour tel, d'escalader les murailles d'un jardin, & de grimper sur les arbres pour aller enfoncer les fenêtres d'une femme d'honneur. Sa vertu est à l'épreuve de vos importunités : vous êtes l'objet de son aversion, & cependant vous voulez vous en faire aimer par force. Quand elle ne vous auroit pas fait connoître le mépris qu'elle a pour vous, mes remontrances & la parole que vous m'aviez donnée, auroient dû vous retenir. Je l'ai empêchée jusqu'ici d'en informer ses parens, qui vous auroient peut-être fait égorger à l'heure qu'il est ; mais je lui ai permis de faire tout ce qu'il lui plaira, si vous continuez à la persécuter. Il faut faire une folie une fois en sa vie, mon Révérend Pere, répondit le Cavalier avec une feinte honte. Je passe condamnation sur tout ce que

Digitized by Google

vous dites, & je vous promets en honnête homme que vous n'entendrez plus parler de cette affaire. Vous avez plus de bonté pour moi que je ne mérite, & je vous suis très-obligé. Je profiterai de vos avis, & vous pouvez compter là-dessus. Il en profita en effet ; car ayant fort bien compris que c'étoit un avis que la belle lui faisoit donner, il ne manqua pas dès la nuit suivante d'escalader le jardin, & de monter à la fenêtre par l'arbre qu'on lui avoit indiqué. La belle qui ne dormoit pas, comme vous pouvez croire, le reçut à bras ouverts. Après qu'on eut mis ordre au plus pressé, on se divertit de la simplicité du bon Pere, qui avoit, sans y penser, si bien servi leur amour, & on prit des mesures pour se voir à l'avenir sans être obligé de revenir à lui.

XXIV. NOUVELLE.

Dom Felix Moine de Saint Brancasse apprit à Frere Pucio le moyen de se sauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faisoit la pénitence qu'il lui avoit imposée.

ON m'a dit qu'il demeuroit autrefois près de Saint Brancasse un bon & riche homme nommé Pucio. Cet homme ayant donné dans la dévotion & dans la bigoterie, s'enrôla dans la Confrairie de Saint François, sous le nom de Frere Pucio. Il

Digitized by Google

étoit à son aise, & n'ayant pour tout embarras que sa femme & un valet, il étoit continuellement à l'Eglise. Mais comme il étoit simple & fort ignorant, toute sa dévotion consistoit à dire ses Patenôtres, à aller aux Sermons, & à entendre plusieurs Messes. En un mot c'étoit un grand mangeur de Saints, qui se donnoit la discipline si souvent, que le bruit couroit qu'il étoit d'une confrairie fort dévote qu'on appelloit des Balaïeurs. Sa femme qui se nommoit Isabelle, étoit jolie, fraiche, & potelée, & n'avoit pas plus de vingt-huit ans. La dévotion de son mari, & peut-être aussi sa vieillesse, lui faisoit faire plus d'abstinence qu'elle n'auroit voulu. Le bon homme ne l'entretenoit au lit que des sermons de Frere Nastaise, ou des lamentations de la Madeleine, ou d'autres choses semblables.

Un Moine nommé Dom Felix, Conventuel de Saint Brancasse, jeune, de bonne mine, d'esprit vif, & d'une science profonde, revint alors de Paris. Frere Pucio fit connoissance avec lui. Le Moine connut d'abord le caractere du personnage, & comme il le satisfaisoit fort sur tous les doutes qu'il lui proposoit, il en faisoit beaucoup de cas, & le regaloit souvent chez lui. Comme les Moines sont insinuans, Dom Felix eut bien-tôt fait connoissance avec la femme, qui le recevoit le mieux du monde à la considération de son mari. Le Moine eut bien-tôt connu ce qui lui manquoit, & leurs yeux qui se rencontroient souvent, leur eurent bien-tôt fait comprendre,

Digitized by Google

comprendre, que leurs ſentimens n'étoient pas différens. Dom Felix trouva occaſion de lui parler, & la trouva fort diſpoſée, mais réſolue de ne prendre aucun rendez-vous que chez elle, où il étoit impoſſible de rien faire, parce que le mari qui faiſoit une infinité de dévotions particuliéres, y étoit preſque toujours. Le Moine ne ſçachant donc que faire, s'aviſa d'un expédient qui eſt bien digne de la probité d'un Moine. Un jour qu'il ſe promenoit avec Pucio : Je vois bien, Frere, lui dit-il, que vous ne ſongez qu'à la ſanctification; mais je trouve que vous prenez un long chemin pour y parvenir. Le Pape & les Cardinaux, & autres grands Prélats de l'Egliſe en ont un bien plus court. Mais ils ne veulent pas qu'on l'enſeigne, parce que cela feroit tort aux Prêtres qui ne vivent que des aumônes des particuliers, qui n'auroient plus beſoin d'en faire. Comme vous êtes de mes amis, je vous l'enſeignerois volontiers, à condition que vous n'en parleriez à perſonne. Pucio dans une extrême impatience de ſçavoir ce beau ſecret, conjure Felix de le lui apprendre, & lui proteſte par tout ce qu'il y a de plus ſacré de n'en jamais rien dire que par ſa permiſſion. Je n'ai rien à vous refuſer ſous ces conditions, répondit le Moine. Il faut que vous ſçachiez que les ſaints Docteurs de l'Egliſe tiennent que pour être du nombre des bienheureux, il faut faire la pénitence que je vais vous dire. Vous ne devez pas néanmoins vous imaginer qu'après la pénitence faite, vous ne ferez plus pé-

cheur ; car on péche tant qu'on est en ce monde. Mais vous devez être sûr que les péchés que vous avez faits jusque-là, ne vous seront point imputés, & que ceux que vous ferez à l'avenir ne seront regardés que comme des péchés véniels, & par conséquent incapables de vous damner, puisqu'il ne faudra pour vous en laver qu'un peu d'eau bénite. Il faut donc que le pénitent commence par se confesser avec soin ; ensuite il doit jeûner & faire une abstinence de quarante jours, pendant lesquels il faut non-seulement ne pas toucher à la femme d'autrui, mais même à la sienne propre. De plus il faut avoir un lieu découvert, d'où sans sortir de la maison l'on puisse voir le Ciel. Il faut à l'heure de Complies aller en ce lieu-là, & y avoir une table large & haute de maniére que les reins puissent s'y appuyer ; ensuite ayant les pieds à terre, ou si vous voulez, appuyés sur une cheville, les bras étendus en forme de crucifix, & les yeux attachés au Ciel, il faut demeurer dans cette situation jusqu'au lendemain, sans faire aucun mouvement. Si vous êtiez homme de lettres, vous seriez obligé de dire certaines oraisons que je vous donnerois ; mais ne l'étant pas, il suffira que vous disiez trois cens *Pater* & autant d'*Ave Maria* à l'honneur de la Trinité, & que regardant au Ciel vous ayez toujours en mémoire que Dieu a créé le Ciel & la Terre, vous souvenant aussi de la Passion de Jesus-Christ, étendu que vous serez, comme il l'étoit, lorsqu'il fut crucifié. Lorsque Ma-

Digitized by Google

tines sonneront, vous pouvez vous retirer, si vous voulez, & vous jetter sur votre lit pour dormir. Il faut ensuite entendre pour le moins trois Messes, & dire cinquante *Pater* & autant d'*Ave Maria*. Si vous avez du tems de reste, & que vous ayez quelque chose à faire, vous pouvez y vaquer comme à l'ordinaire, & puis dîner. Il ne faut pas manquer d'aller à Vêpres, où vous direz cinquante oraisons que je vous donnerai par écrit, & sans lesquelles tout le reste seroit inutile. A l'heure de Complies vous retournerez chez vous. J'ai fait tout cela autrefois, & si vous le faites avec dévotion, j'espére que vous sentirez, avant que d'être au bout, les joyes inexprimables de la vie éternelle. Pucio lui fit mille remerciemens, l'assura qu'il ne trouvoit rien de trop long & de trop difficile, & qu'il commenceroit dès le Dimanche suivant.

Il ne fut pas plutôt chez lui, qu'il conta tout à sa femme, qui moins simple que lui, sentit d'abord que c'étoit une ruse du Moine, & n'eut pas de peine à deviner l'usage qu'il en vouloit faire. L'invention étoit assez à son gré; elle dit à son mari, qu'elle étoit bien aise des progrès qu'il alloit faire pour son salut, & que pour avoir part à sa pénitence, elle vouloit jeûner avec lui; mais qu'elle ne pouvoit faire autre chose. Pucio ayant donc commencé sa pénitence, & Dom Felix étant convenu des conditions avec sa maitresse, se rendoit chez elle dans le tems que le mari étoit occupé à la contemplation, & venoit pren-

Digitized by Google

dre la place presque aussitôt qu'il l'avoit quittée. Comme le lieu que Pucio avoit choisi pour faire sa pénitence, étoit attenant de la chambre où couchoit sa femme, & séparé par une petite cloison seulement, il arriva qu'une nuit les Amans étant de bonne humeur, & se trémoussant un peu trop fort, Pucio qui disoit ses *Pater*, entendant craquer le lit, s'arrêta tout court, & demanda à sa femme d'où vient qu'elle faisoit tant de bruit. Elle qui étoit une rieuse, & qui avoit sujet de rire, lui répondit, qu'elle se trémoussoit tant qu'elle pouvoit. Mais d'où vient que vous vous trémoussez tant, répliqua le mari ? Je vous ai entendu dire mille fois, repartit Isabelle en riant sous cape de tout son cœur, que quand on ne soupe pas, on se trémousse toute la nuit. Pucio croyant que l'abstinence qu'il s'imaginoit qu'elle faisoit, l'empéchât de dormir, & fût cause de cette agitation : Je vous avois bien dit de ne pas jeûner, reprit-il ; mais enfin puisque vous l'avez voulu, dormez & cessez de vous trémousser ; car vous faites quelquefois trembler non-seulement le lit, mais aussi toute la maison. Ne vous mettez point en peine de cela : je sçais bien ce que je fais. Faites vos affaires seulement, & me laissez faire les miennes, repartit la femme. Frere Pucio se tût, & reprit ses priéres. Les Amans ne voulant pourtant plus être si près du pénitent, cherchérent un gîte plus éloigné, & se divertirent tant que la pénitence dura. Le Moine n'étoit pas plutôt parti, qu'Isabelle regagnoit son lit,

Digitized by Google

où son mari venoit se reposer après son pénible exercice. On alla le même train durant tout le tems de sa pénitence, & Isabelle disoit souvent à son Amant, qu'il faisoit faire à Pucio une pénitence dont ils goûtoient les fruits. La Belle apprit qu'il n'y a rien de tel qu'un Moine, & s'en trouva si bien qu'étant devenue moins craintive, elle fit ensorte de le voir ailleurs, après que la pénitence de son mari fut achevée.

XXV. NOUVELLE.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighinolfi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fit entendre adroitement que son mari avoit un rendez-vous avec sa Maitresse. La femme de Philippe jalouse ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo pensant coucher avec son mari.

NAPLES est une ville très-ancienne, & peut-être une des plus agréables & des plus galantes d'Italie. Il y eut autrefois un homme de qualité & très-riche, qui s'appelloit Richard Minutolo. Quoiqu'il fût marié à une fort belle femme, il devint amoureux d'une autre qui passoit pour la plus belle de Naples, & se nommoit Madame Catelle, mariée avec un autre homme de qualité, connu sous le

Digitized by Google

nom de Philippe Tighinolfi, qu'elle aimoit avec passion. Richard faisoit auprès de Madame Catelle tout ce qu'on peut faire pour se faire aimer, & le faisoit inutilement. Au désespoir de s'enrhumer si long-tems auprès d'une inhumaine, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se faire un courage de nécessité; mais il lui fut impossible d'en venir à bout. Son amour le consumoit, & la vie lui étoit à charge; mais il ne pouvoit se défaire ni de l'un ni de l'autre. Ses parens le voyant périr tous les jours, le pressoient de renoncer à Madame Catelle, & lui remontroient qu'il la serviroit toute sa vie, & n'auroit au bout du compte que la petite satisfaction d'avoir servi une ingrate, persuadé qu'il devoit être qu'elle n'aimoit & n'estimoit personne que son mari. Il voyoit cela aussi-bien qu'eux; mais il ne lui étoit pas aussi aisé de prendre parti, qu'à eux de raisonner. Je ne sçais si la jalousie est toujours une marque de beaucoup d'amour. Quoiqu'il en soit, Madame Catelle étoit la plus jalouse de toutes les femmes. Elle portoit cette passion trop loin pour que Richard ne s'en fût pas apperçû. Résolu donc de la prendre par là, il fait semblant d'être guéri, ne va plus voir Madame Catelle, & se déclare pour une autre Belle. Il fait pour sa nouvelle maitresse tout ce qu'il falloit pour faire croire à tout le monde, qu'il en étoit véritablement passionné. Madame Catelle ne s'en mit point en peine, & le traita civilement, comme elle avoit coutume.

Digitized by Google

La belle saison étant revenue, il arriva qu'il se fit une partie de divertissement, où Richard se trouva avec sa maitresse. Comme dans ces sortes d'occasions les uns vont & les autres viennent, Richard s'étant trouvé seul avec Madame Catelle, lâcha un mot en passant de l'intrigue galante d'un certain Cavalier, qu'il désigna assez pour obliger Madame Catelle à reconnoître son mari dans le petit portrait qu'il en avoit fait. Comme elle étoit fort susceptible de ce côté-là, elle prit l'allarme tout de bon, & pria Richard de lui dire de qui il parloit. Il s'en excusa autant qu'il le falloit pour se faire prier avec plus d'empressement. Enfin pressé, il lui dit qu'elle avoit eu trop d'empire sur lui pour pouvoir lui refuser quelque chose; mais qu'il ne lui obéissoit qu'à condition qu'elle n'en parleroit jamais à son mari, ni à personne, qu'elle n'eût vû par l'événement qu'il lui avoit dit la vérité; & qu'il lui donneroit les moyens de s'en convaincre. La Belle promit tout ce qu'on exigeoit d'elle. Si je vous aimois comme autrefois, je me garderois bien, Madame, dit Richard, de vous porter une si désagréable nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects, quand ils viennent d'un Amant, & l'on croit sans peine que c'est un effet de l'intérêt. Mais à présent que je ne crains pas que vous fassiez ce jugement de moi, je ne balancerai point à vous dire, que votre mari n'est pas si scrupuleux que vous. Il a une Maitresse qu'il doit voir demain à dix heures du matin chez Janot, le Bai-

gneur. La Dame a demandé d'être mise dans une chambre, où toutes les portes & fenêtres seront fermées. Janot l'a promis, & c'est là qu'ils doivent se voir. Mais devinez ce que je ferois, si j'étois Madame Catelle? J'irois chez Janot un peu avant l'heure du rendez-vous, & me mettrois dans le lit qui doit servir à votre mari & à sa maitresse. Janot n'examinera rien, & je suis sûr que vous entrerez sans difficulté. Vous serez alors pleinement convaincue de l'infidélité de votre mari, & vous serez en droit de le reprendre tant que vous voudrez, sans qu'il ait rien à dire pour s'excuser. Madame Catelle éblouie par les transports de sa jalousie donna dans le panneau sans autre examen, & promit à Richard de suivre son conseil, se félicitant déja par avance de la game qu'elle chanteroit à son mari, s'il se trouvoit au rendez-vous.

Richard fort content des belles espérances que sa ruse lui promettoit, se retire de bonne heure, & va négocier avec Janot, qui moyennant de l'argent fit tout ce qu'il voulut. Il l'instruisit de ce qu'il devoit faire, & lui fit promettre d'exécuter ponctuellement ses ordres. Madame Catelle s'en retourna chez elle de fort mauvaise humeur, & trouva son mari à peu près de même, soit qu'il fût inégal de son naturel, soit qu'il eût véritablement quelque sujet de chagrin. Comme on est ingénieux à se tourmenter, & qu'on tourne tout du côté de la passion dominante, Madame Catelle regarda la mauvaise humeur de

ſon mari, comme la confirmation de la nouvelle qu'elle venoit d'apprendre de Richard. L'heure du rendez-vous étant à peu près venue, Madame Catelle qui s'imaginoit que ſa préſence embaraſſoit ſon mari, fait ſemblant d'aller paſſer une heure chez une voiſine, & s'en va chez Janot, qui la fit entrer dans la chambre obſcure. Elle ſe couche incontinent, & ne fut pas plutôt au lit, que Richard entre, & ſe met auprès d'elle. Quel plaiſir pour Richard de recevoir des faveurs d'une perſonne qu'il aimoit avec paſſion! Mais quel plaiſir encore de tromper ſi agréablement une inhumaine qui le faiſoit languir depuis ſi long-tems! Quoique Catelle eût quelque ſujet de ſe conſoler; cependant comme il n'eſt rien de plus inſupportable que le mépris, la Dame qui n'avoit encore rien dit, & qui avoit pris le tout en patience, fait éclater ſon reſſentiment qu'elle ne pouvoit plus retenir. A qui crois-tu avoir affaire, Traître, lui dit-elle. Je ſuis Catelle, perfide, & non la femme que tu penſes. Eſt-celà la récompenſe, Traître, de l'amour & de la fidélité que j'ai toujours eue pour toi? Je ne ſuis plus ſurpriſe de ton chagrin d'hier au ſoir. Tu te réſervois pour ta Maitreſſe. Ai-je moins d'appas qu'elle, ingrat, pour me traiter avec tant d'indignité? Tu es tout de glace avec moi, & tout de feu quand tu crois être avec une autre. N'as-tu rien à dire, miſérable? Es-tu devenu muet dès que je t'ai fait connoître ton erreur? Si je faiſois mon devoir, je t'arracherois les yeux. Richard avoit

Digitized by Google

toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, & voulut la careſſer ſans dire mot. Mais elle ſe retira bruſquement, & lui dit : Me prends-tu pour un enfant, ſcélérat, & t'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flatter pour me faire revenir ? Non je ne te le pardonnerai jamais. Je me repens de t'avoir été trop fidelle : je trouverai moyen de me venger ? Qui m'empêche d'envoyer quérir tout à l'heure Richard qui a eu tant d'amour pour moi, & de me venger à tes yeux par repréſailles de ta perfidie ? En diſant cela elle voulut ſortir du lit ; mais Richard la retint. Et jugeant qu'il étoit trop de conſéquence de ne pas la laiſſer dans ſon erreur, il réſolut de la détromper. Conſolez-vous, Madame, lui dit-il. Je ſuis Richard & non votre mari. J'ai obtenu de vous par la ruſe des faveurs que vous n'avez jamais voulu accorder à mon amour. Catelle qui le reconnut fort bien à la voix, fut ſi ſurpriſe qu'elle ne put parler. Après qu'elle fut un peu revenue, elle recommença ſes lamentations, & ſe plaignit autant de la trahiſon de ſon Amant, qu'elle avoit fait de la perfidie de ſon époux. Richard eut beau lui repréſenter que n'ayant eu des faveurs d'elle que ſous le nom de ſon mari, elle n'étoit nullement coupable : qu'elle devoit être aſſûrée du ſecret, & que l'artifice dont il s'étoit ſervi, n'étoit qu'un effet de l'eſtime & de l'amour qu'il avoit pour elle. Tout cela ne la contenta point. Elle pleura en abondance ; & Richard ſe ſentant émû de ſon émotion, la prit par la main. Laiſſez-moi, cruel,

Digitized by Google

lui dit-elle, ou je m'en vais crier au ſecours. Ne faites pas cela, répondit Richard. Le plus grand mal retomberoit ſur vous, & de la maniére que les gens ſont faits on ne diroit jamais que vous êtes venue ici par tromperie : l'on croiroit au contraire que vous y êtes venue par argent, & que ne vous en ayant pas voulu donner autant que vous en vouliez, vous vous êtes emportée, & avez fait ce vacarme. D'ailleurs votre mari venant à le ſçavoir, ſe vengeroit ſur vous ſeulement ; car pour moi je tâcherois de me défendre, & de lui faire autant de mal pour le moins que j'en recevrois de lui. Cependant Madame Catelle fondoit en larmes de dépit ; néanmoins quelque outrée qu'elle fut, elle eut aſſez de liberté d'eſprit pour voir que Richard raiſonnoit juſte. Encore une fois laiſſez-moi, & ne me retenez plus, reprit-elle. Je ne crierai point ; mais je n'aurai jamais de joye au monde que je ne me ſois vengée de la cruelle piéce que vous m'avez faite. Vous avez ce que vous ſouhaitiez ; je ſuis la victime de ma ſimplicité & de ma jalouſie. Pourquoi me retenez-vous encore ? Point de rancune, Madame, répliqua Richard. Faiſons la paix, je vous en conjure, & permettez-moi de vous donner encore des preuves de mon amour. C'eſt la premiére fois que vous rendez juſtice à mon zêle & à ma perſévérance, & voudriez-vous ne le faire qu'à demi ? Rien ne coûte que le commencement. Par ces raiſons & par pluſieurs autres Richard fit ſi bien, qu'il déſarma la colére de la Belle. L'amour ſe mêla de leur

racommodement; tout se passa le mieux du monde; & Catelle ayant alors reconnu la différence qu'il y a entre l'amant & le mari, eut depuis autant d'amour pour Richard, qu'elle avoit eu autrefois de froideur & d'indifférence.

XXVI. NOUVELLE.

Thedalde ne recevant plus de sa Maitresse les faveurs accoutumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années après en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se raccommoder avec sa Maitresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être condamné à mort, pour avoir éte convaincu d'avoir assassiné Thedalde.

Un jeune Florentin de qualité nommé Thedalde, ayant conçu une forte passion pour Madame Hermeline, femme d'Aldobrandin Palermini, eut le bonheur d'en obtenir les faveurs qu'il méritoit. Cependant comme les Dames ont leurs caprices, & que la fortune est bizarre, Madame Hermeline passa tout-à-coup du blanc au noir, & ne voulut plus rien accorder à son amant, non pas même la liberté de la voir, de lui écrire, ou de lui faire parler. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes graces de la Belle, qu'il n'avoit pas perdues par sa faute, & ne pouvant en venir à bout, il résolut de s'éloigner, & de dérober à son inhumaine le cruel plaisir qu'elle se faisoit

Digitized by Google

de le voir souffrir. N'ayant donc confié son dessein qu'à un de ses amis pour lequel il n'avoit rien de réservé, il arrive à Ancone, où il prit le nom de Sandolecio, & s'étant mis aux gages d'un Marchand, il s'embarqua avec lui pour Chypre. Le Marchand le trouva si fort à son gré, qu'il lui donna, non-seulement de gros gages, mais l'associa avec lui quelque tems après, & lui confia la plus grande partie de ses affaires. Il s'en acquitta si bien & avec tant de bonheur, qu'il eut en peu de tems beaucoup de bien & beaucoup de crédit. Quoiqu'il n'eût oublié ni sa maitresse ni son amour, & qu'il eût souvent des mouvemens qui lui faisoient souhaiter de revoir Florenee, sept ans se passérent sans qu'il prît la résolution d'y retourner. Le hazard le détermina. Se promenant un jour tout rêveur, & entendant chanter une chanson qu'il avoit faite autrefois au sujet de ses amours, il repassa dans son esprit le mérite d'Hermeline, le plaisir qu'il avoit pris à la servir, & les graces qu'il en avoit reçûes, & résolut sur le champ de s'en retourner à Florence. Il s'embarque sans perdre de tems & arrive à Ancone. De là il fit passer ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant de son associé, & ayant un habit de Pelerin, il les suivit le lendemain. Il logea à une auberge que deux freres tenoient près de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette maison, dans l'espérance de voir sa maitresse; mais trouvant les portes & les fenêtres fermées, il crut ou

qu'elle étoit morte, ou qu'elle ne demeuroit plus là. Il passe ensuite fort chagrin devant la maison de ses freres, & les voit en deuil. Autre sujet d'étonnement : il entre chez un Cordonnier voisin, faisant semblant d'avoir besoin de quelque chose, & après un court dialogue, il lui demande pourquoi ces gens étoient en deuil ? Le Cordonnier répond que c'étoit à cause de leur frere Thedalde, qui après une assez longue absence, étant de retour en cette ville, y avoit été assassiné depuis quinze jours. Il me semble même avoir oui dire, ajouta le Cordonnier, qu'ils ont convaincu de ce crime un nommé Aldobrandin Palermini, qui est en prison pour cela. Thedalde, à ce qu'on dit, étoit amoureux de la femme d'Aldobrandin, qui le surprit déguisé comme il venoit coucher avec elle. Thedalde bien fâché de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, & bien aise pourtant d'avoir appris que sa maitresse étoit encore pleine de vie, retourne à son logis la tête remplie de mille différentes idées, & passe presque toute la nuit sans dormir. Comme il étoit couché au dernier étage, il entendit environ minuit, marcher sur la maison, & vit en même tems une lumiére qui lui parut venir d'en haut. Il se leve, & ayant tout doucement ouvert un petit guichet, il apperçut deux hommes, qui abordant une assez jolie femme qui les attendoit avec une chandelle à la main, lui dirent assez bas qu'Aldobrandin avoit été convaincu par sa propre confession de la mort de Thedalde, & qu'ils n'avoient

Digitized by Google

plus rien à craindre, pourvû qu'ils sçûssent garder le secret. Thedalde crut d'abord que c'étoit ses deux hôtes, & n'en douta plus, lorsqu'il les entendit ouvrir la porte & entrer chez eux. Thedalde déplora les égaremens auxquels l'esprit de l'homme est sujet; & avoit de la peine à concevoir comment ses freres avoient pû prendre un Etranger pour lui. Il se représentoit à combien de périls l'ignorance & la prévention exposoient les plus innocens, & combien étoit condamnable l'aveugle sévérité des loix, qui sous prétexte de découvrir la vérité & de punir les coupables, fait souvent avouer la fausseté par la violence des tourmens, & opprime les innocens. Après ces réflexions le reste de la nuit se passa à songer aux moyens de sauver Aldobrandin, & il crut les avoir trouvés. Lorsqu'il jugea qu'il étoit tems d'agir, il s'en va passer devant la maison d'Hermeline, & trouvant heureusement la porte ouverte, il entre dans une petite salle basse où étoit sa Maitresse fort affligée & fondant en larmes. Ne vous tourmentez point, Madame, lui dit-il en l'abordant, vous aurez bien-tôt matiére de joye. Vous êtes un Etranger, bon homme; & comment pouvez-vous sçavoir ce qui m'afflige, & ce qui peut me réjouir? Il n'y a qu'un moment, Madame, répliqua le Pelerin, que je suis arrivé ici, où Dieu m'a envoyé de Constantinople pour vous consoler & délivrer votre mari du péril où il est. La Dame qui se défioit des gens à révelation, lui répliqua: Comment donc venant de si

loin, sçavez-vous qui nous sommes, mon mari & moi ? Vous en jugerez, Madame, par ce que je m'en vais vous dire. Et sur cela il lui fit le détail de l'affaire de son mari, lui dit qui elle étoit, combien il y avoit de tems qu'elle étoit mariée, & plusieurs autres particularités qui le firent prendre pour un homme de Dieu. Hermeline se jettant donc à ses pieds lui dit que puisqu'il étoit venu pour délivrer son mari, il n'y avoit point de tems à perdre. Le Pelerin la releva, & lui dit : Ecoutez bien, Madame, ce que j'ai à vous représenter, & sur-tout que ce soit pour vous un secret éternel. Dieu m'a révélé qu'un péché que vous avez autrefois commis, vous a attiré cette affliction, & si vous ne le réparez, vous ne serez pas plutôt sortie de cette fâcheuse affaire que vous retomberez en une autre. J'ai commis bien des péchés, répliqua la Dame ; mais, saint homme, faites-moi connoître celui dont vous parlez ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le réparer. N'avez-vous point eu quelque amant, dit alors le Pelerin ? La Dame fut d'autant plus surprise de cette demande, qu'encore que l'ami de Thedalde qui seul en étoit informé, eût lâché imprudemment quelques paroles sur ce sujet le soir que le faux Thedalde fut tué, elle ne croyoit pas que personne le sçût. Poussant donc un profond soupir : Je vois bien, dit-elle, que Notre-Seigneur vous révéle tous les secrets, & par conséquent il ne serviroit de rien de vouloir vous cacher quelque chose. J'ai aimé l'infortuné Thedalde

que

que mon mari est accusé d'avoir assassiné. Je pleure sa mort tous les jours, & je vous avoue que nonobstant la cruauté avec laquelle je le traitois en apparence, ni sa longue absence ni sa triste mort n'ont pû encore l'arracher de mon esprit. Thedalde qu'on dit que votre mari a tué, repartit le Pelerin, n'est point le Thedalde que vous avez aimé. Mais dites-moi je vous prie, Madame, que vous avoit fait votre amant, pour le traiter avec tant de cruauté? Rien du tout, répondit la Belle; mais m'étant une fois confessée à un maudit Religieux auquel je fus obligée de dire l'amour que j'avois pour Thedalde, & les graces que je lui faisois, il m'assûra que si je n'abandonnois incontinent ce commerce je brûlerois éternellement dans les dévorantes flâmes de l'enfer; ce qui m'épouvanta tellement que je rompis tout-à-coup avec Thedalde. Il tomba dans un si triste état, qu'à la vérité s'il avoit persévéré, ma résolution n'auroit jamais pû tenir contre son amour; mais il s'abandonna à son désespoir, & s'en alla. C'est ce péché, Madame, reprit le Pelerin, qui est cause de l'affliction où vous êtes à présent. Je sçais très-assurément que Thedalde ne vous fit aucune violence. Vous le trouvâtes si bien, que vous l'obligeâtes à vous aimer mille fois plus qu'il ne faisoit auparavant. Cependant vous rompîtes avec lui brusquement sur un scrupule auquel vous auriez dû songer plus mûrement. Vous lui aviez donné votre cœur; il le regardoit comme un trésor qui lui appartenoit; ce-

Digitized by Google

pendant vous le lui enlevez. C'eſt une eſpéce de larcin. A l'égard de votre Confeſſeur, je ſuis Religieux, & je connois ces Meſſieurs-là mieux que vous ne les avez connus juſqu'ici. Le tems corrompt les meilleures choſes, & plus une choſe eſt excellente, plus eſt-elle mauvaiſe, quand elle vient à ſe corrompre. Les Religieux étoient autrefois de ſaints perſonnages; mais aujourd'hui la plûpart n'ont rien de ſaint que leurs habits: encore ſont-ils bien différens de ceux de la premiére inſtitution. Ceux-ci étoient de groſſe étoffe & fort étroits, & ceux-là ſont de fin drap & fort larges. Les Religieux de l'Antiquité ne deſiroient rien tant que le ſalut des hommes, & les modernes n'en veulent qu'aux femmes & aux richeſſes. Ils ont inventé mille moyens pour épouvanter les ſots, & pour faire accroire aux bigots que l'expiation des péchés ſe fait par des aumônes & par des Meſſes qu'on leur paye. Ainſi ils ont trouvé le ſecret de s'enrichir aux dépens du public; & comme ils ſçavent que leur abondance ne conſiſte que dans la pauvreté des particuliers, il n'eſt rien qu'ils ne faſſent & qu'ils ne diſent pour les détacher des richeſſes, afin d'en demeurer les ſeuls poſſeſſeurs. Ils déclament contre l'uſure & les gains illégitimes, comme des choſes qui menent à l'enfer; mais quand ils ſont chargés d'en faire les reſtitutions, ils en font ſans ſcrupule des fonds pour parvenir un jour à la Prélature, ſi l'occaſion s'en préſente. Quand on leur reproche qu'ils prêchent & ne font pas, ils croyent

Digitized by Google

avoir bien répondu lorsqu'ils ont dit : Faites ce que nous disons, & ne faites pas ce que nous faisons ; c'est-à-dire remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patiens, pardonnez les injures, ne dites mal de personne. Mais à votre avis quel est le but de cette exhortation ? C'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposés aux vertus dont nous venons de parler ; ce qu'ils ne feroient pas avec la même facilité, si les particuliers s'en mêloient. Qui ne sçait que sans argent les Moines ne sçauroient être long-tems méchans ? Et comment peuvent-ils en avoir si les Seculiers le dépensent en voluptés ? Alors il faudra travailler & bannir l'oisiveté, vice favori des Moines Si les particuliers s'attachent aux femmes, il faut que les Moines s'en détachent. Si ceux-là ne sont patiens & ne pardonnent les outrages, ceux-ci n'oseront pas deshonorer leurs familles. Si les Moines sont aussi saints qu'ils le veulent paroître, que ne suivent-ils l'exemple de Jesus-Christ, qui commença par faire, & puis enseigna ? Ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication, sont les premiers à séduire, je ne dis pas des Séculiéres, mais même des Religieuses. Et j'en connois mille de ce caractére. Si c'est un péché de favoriser un amant, c'est encore un plus grand péché de le tuer. Le premier est un péché naturel, & l'autre est un péché qui procéde d'un mauvais cœur. Si vous n'avez pas tué le vôtre, vous avez fait tout ce qu'il falloit pour le faire mourir ; & par

Digitized by Google

conséquent, puisque vous avez été la cause de sa mort ou de son exil, vous n'êtes pas moins condamnable que si vous l'aviez tué ou exilé. Mais allons plus loin. Thedalde méritoit-il d'être traité de cette maniére ? Puisqu'il vous aimoit comme sa vie, ne deviez-vous pas au moins l'aimer un peu ? Il avoit du mérite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, & de la bonne mine ; cependant un cagot ne vous a pas plutôt parlé contre un galant homme, dont il vouloit peut-être occuper la place, que vous rompez avec lui sans rime ni raison. Vous en êtes punie à présent. Vous avez voulu sans sujet faire mourir Thedalde, & votre mari court risque sans sujet de perdre la vie à cause de Thedalde. Si vous voulez donc sauver votre mari, il faut réparer l'injustice que vous avez faite à votre Amant. Il faut, s'il revient, que vous lui rendiez votre bienveillance, & que vous l'aimiez comme vous avez fait autrefois. Je reconnois mon tort, répondit Hermeline, & je voudrois être en état de le réparer. Mais Thedalde est mort. Thedalde n'est point mort, répliqua le Pelerin, & vous le verrez plein de vie dès que vous voudrez lui rendre votre cœur. Vous êtes dans l'erreur, mon Révérend Pere ; j'ai tenu Thedalde entre mes bras percé de plusieurs coups. J'ai arrosé son visage de mes larmes, & cela m'a même attiré quelques médisances. Plût à Dieu qu'il fût en vie ! Sa présence ne me feroit pas moins de joye que la liberté de mon mari. Thedalde jugeant alors qu'il étoit

tems de se faire connoître, lui présenta un anneau qu'elle lui avoit donné dans le tems de sa faveur, & lui demanda si elle connoissoit cet anneau. Je le connois fort bien, répliqua-t-elle en soupirant. C'est un anneau que j'avois donné à Thedalde. C'est Thedalde qui vous le présente, Madame. Ne le reconnoissez-vous point? Et en disant cela il ôta ses habits de Pelerin. Hermeline crut voir un homme de l'autre monde, & voulut prendre la suite; mais Thedalde la retint & la rassura. La Belle fut quelque tems dans le trouble; mais enfin elle crut reconnoître sa voix, & ayant examiné son visage, elle ne douta plus que ce ne fût Thedalde. Il seroit difficile d'exprimer les caresses qu'elle lui fit, & celles qu'elle en reçut. Les premiers mouvemens étant passés, Thedalde remit le reste à une autre fois, parce qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour la liberté d'Aldobrandin, qu'il trouva plus rempli des idées de la mort, que des espérances de la vie. Aussi-tôt que le prisonnier le vit, il crut que c'étoit un Confesseur qu'on lui envoyoit. J'ai eu pitié de votre innocence, Aldobrandin, lui dit Thedalde habillé en Pelerin, & je suis ici pour vous procurer la liberté. Je n'exige qu'une chose de vous, c'est qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous réconciliez de bonne foi avec les Freres de Thedalde, vos parties, qui ne vous ont fait cette affaire que parce qu'ils vous ont cru coupable de la mort de leur frere. Quelque doux que soit le plaisir de la vengeance, répondit Aldobrandin,

Digitized by Google

j'y renoncerai volontiers pour un ami si généreux. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, & dès à présent je leur pardonne de bon cœur. Je suis très-innocent du crime dont je suis accusé. Mais la providence a jugé à propos de me punir de cette maniere des autres péchés que j'ai commis, qui ne sont pas en petit nombre. Le Pelerin satisfait de cette réponse l'exhorta à prendre courage, & lui promit que le lendemain ne se passeroit pas, qu'il ne reçût d'agréables nouvelles.

En sortant de la prison il s'en alla chez un des Juges, qui étoit un homme éclairé & équitable. Je suis persuadé, Monseigneur, lui dit-il, que vous seriez fâché de punir l'innocent pour le coupable ; & c'est ce qui me fait prendre la liberté de venir vous dire qu'Aldobrandin est entiérement innocent de la mort de Thedalde, & vous dénoncer les véritables meurtriers. Le Juge qui n'étoit pas trop convaincu du crime d'Aldobrandin, & qui ne voyoit qu'à regret, que presque tous les Juges opinassent à la mort, fut bien aise d'entendre ainsi parler le Religieux. Il l'interroge, & apprenant ce qu'il avoit entendu la nuit passée, il donne des ordres pour faire arrêter les deux hôtes du Pelerin. On n'eut pas la peine de leur donner la question. Ils avouérent qu'ils avoient fait le meurtre pour lequel Aldobrandin alloit être condamné, par un simple soupçon de jalousie. Cela étant fait, Thedalde prend congé du Juge, & revient trouver sa Maitresse qui l'attendoit avec impatience, & qui pour mieux le recevoir avoit voulu qu'on la

Digitized by Google

laissât seule. Il lui apprit le succès de sa négociation, l'assura que son mari seroit remis le lendemain en pleine liberté, & pour célebrer cette agréable nouvelle, il passa avec elle le reste de la nuit. Le jour approchant il entretint sa Maitresse du dénouement qu'il avoit dessein de donner à la Comédie, la pria de garder le secret, & sortit pour apprendre l'état des affaires d'Aldobrandin. La Seigneurie pleinement convaincue de l'innocence de l'accusé le fit remettre en liberté. Peu de jours après les coupables furent condamnés & exécutés. Tout le monde sçut d'abord que la liberté d'Aldobrandin étoit l'ouvrage du Pelerin. Les parens le vinrent remercier en habit de cérémonie chez Aldobrandin où il étoit régalé & caressé, & sur-tout de Madame Hermeline, qui étoit mieux informée que les autres.

Plusieurs jours s'étant passés en réjouissances, le Pélerin somma son hôte de se réconcilier, comme il l'avoit promis, avec les freres de Thedalde, qui étoient dans la derniére consternation d'un changement si subit. Aldobrandin répondit qu'il étoit tout près de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Il faut, dit le Pélerin, que vous régaliez demain, & que vous fassiez inviter par moi les freres de Thedalde & leurs femmes, auxquels je ferai la proposition d'accommodement. Aldobrandin l'ayant laissé le maître de tout, il alla chez ses freres, & leur dit de si bonnes raisons, qu'il les obligea à faire une honnêteté à Aldobrandin, & de se réconcilier avec lui qui le

souhaitoit de bonne foi. Et pour cet effet il les pria pour le lendemain à dîner chez lui avec leurs femmes. Tout parut en habit de deuil. La réconciliation se passa autant bien qu'on pouvoit le souhaiter, & chacun fit de son mieux pour se surpasser en honnêtetés. Le régal n'alla pas moins bien que le raccommodement, à un certain silence près, qui procédoit des habits noirs que le Pélerin avoit ordonnés, & qui ne furent pas du goût de toutes les Dames. Il répara cette petite irrégularité par la joye qu'il donna à la compagnie en se faisant connoître. Pour rendre votre joye complette, Messieurs & Dames, dit-il alors, il ne vous faudroit que Thedalde. Il est avec vous, & vous ne le connoissez pas. Je m'en vais vous le montrer; & en disant cela il quitta son habit de Pélerin, & demeura en simple pourpoint. Il sembloit que tout le monde fût tombé des nues. Chacun le regardoit attentivement, & chacun se défioit de ses yeux; mais tout le monde demeura convaincu que c'étoit lui-même, après qu'il eut conté ses avantures, qu'il leur eut parlé amplement de la parenté, & de plusieurs autres choses qu'il n'y avoit que lui qui pût sçavoir. Ses freres & ses sœurs se rendirent à ces marques, & coururent l'embrasser. Aldobrandin & les autres en firent autant. Les femmes se jettérent à son cou les larmes aux yeux, & il n'y eut qu'Hermeline seule qui demeura froide & tranquille. Son mari en fut surpris, & lui en ayant fait des reproches publiquement, elle lui répondit

de

de même qu'il n'y avoit personne qui lui fît plus volontiers des caresses qu'elle, & qui eût plus sujet de lui en faire, puisqu'elle lui étoit redevable d'un époux qu'elle aimoit comme sa vie; mais que les mauvais contes qu'on avoit faits le jour qu'on pleuroit le faux Thedalde, l'obligeoient à retenir les mouvemens de sa bonne volonté & de sa reconnoissance. Belle raison, répliqua Aldobrandin. Je lui dois ma liberté; & cela confond les calomniateurs. Faites, je vous prie, ce que vous devez, & ne vous embarrassez pas du reste. Hermeline qui ne demandoit pas mieux, embrassa Thedalde, & lui fit mille amitiés. Tout le monde fut fort content d'Aldobrandin, & les civilités mutuelles rétablirent entiérement la bonne intelligence entre la maison de Thedalde & celle d'Aldobrandin. Thedalde fit quitter les habits de deuil, & le régal qui avoit commencé par la tristesse, finit par la joye & par les divertissemens. Thedalde régala le lendemain, & plusieurs jours se passérent en festins & en réjouissances. On le regarda durant quelques jours comme un homme ressuscité. Ses freres même n'étoient point tout-à-fait convaincus que c'étoit lui, & ne l'auroient peut-être jamais été, s'il ne fût arrivé une chose qui découvrit celui qu'on avoit pris pour lui. Des gens de Sarzane passant un jour devant la maison de Thedalde, & le voyant à la porte coururent le saluer en l'appellant Fativole. Il leur répondit en présence de ses freres qu'ils le prenoient pour un autre. En effet ils reconnurent à

Digitized by Google

ſa voix qu'ils s'étoient trompés, & lui demandérent excuſe. Jamais homme, lui dirent-ils, n'a mieux reſſemblé à un de nos amis nommé Fativole, & il faloit vous entendre parler pour nous détromper. Il y a un peu plus de quinze jours que notre ami vint ici, & depuis nous n'avons jamais pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Ce que nous trouvons de différent en vous, outre la voix, c'eſt qu'il n'étoit pas habillé comme vous. Et comment étoit-il habillé, répondit le frere aîné de Thedalde ? A peu près comme nous, répliquérent les Etrangers. Cela & pluſieurs autres circonſtances qu'on apprit de ces Etrangers, ne permirent plus de douter qu'on n'eût pris Fativole pour Thedalde, qui revenu très-riche, vêcut ſi ſagement avec ſa Maitreſſe, qu'ils n'eurent jamais le moindre démêlé.

Digitized by Google

XXVII. NOUVELLE.

Féronde prend une poudre qui le fait dormir si longtems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau, & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en Purgatoire. Il le ressuscite enfin, & lui fait avouer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme.

IL y avoit en Toscane une Abbaye assez solitaire, dont l'Abbé, qui étoit un Moine d'un âge moyen, passoit pour un homme de sainte vie, à la debauche des femmes près: mais il le faisoit si secrettement, que cela ne faisoit aucun tort à la réputation de sa sainteté. Il y avoit dans le voisinage de l'Abbaye un riche Paysan nommé Féronde, homme matériel & stupide. Il fit connoissance avec l'Abbé, qui ne le recevoit que parce qu'il se divertissoit à ses dépens. Féronde avoit une jolie femme dont l'Abbé devint amoureux. Mais comme le mari étoit extrêmement jaloux, & qu'il ne perdoit jamais sa femme de vûe, le Moine défespéroit de réussir. Cependant il s'entretenoit toujours avec Féronde, qui menoit quelquefois sa femme à l'Abbaye. L'Abbé se promenoit avec eux dans le jardin, & les entretenoit de choses saintes. Il fit si bien que la femme le prit pour un grand Saint, & ayant envie de se confesser à lui, elle en de-

manda la permission à son mari, & l'obtint. L'Abbé ravi d'avoir une telle pénitente, ne crut pas devoir manquer l'occasion de faire quelque chose pour son amour. Le catalogue des gros péchés fut bien-tôt expédié : mais les affaires du domestique furent de plus longue discussion. Le Moine lui demanda si son mari & elle vivoient bien ensemble. Elle répondit qu'elle n'avoit rien à se reprocher ; mais que son mari étoit un homme dur & déraisonnable, qui la mettoit à bout par sa jalousie. Le Moine répondit qu'il étoit bien fâcheux qu'une femme comme elle eût affaire à un mari jaloux & difficile : Qu'il étoit bien persuadé qu'un entêtement si ridicule lui faisoit passer de mauvais jours, mais que la jalousie n'étant pas un mal incurable, il ne tenoit qu'à elle d'en faire guérir son mari, & qu'il lui fourniroit pour cela un reméde infaillible, pourvû qu'elle fût secrette. La pénitente promit tout ce qu'on voulut. Mais, mon Révérend Pere, dit-elle, comment pouvez-vous guérir mon mari de sa jalousie ? Il faut nécessairement, répondit le Moine, l'envoyer en Purgatoire. Mais y songez-vous, mon Pere ? Peut-on aller en Purgatoire tout en vie, reprit-elle ? Non, dit-il. Il mourra avant que d'y aller, & quand il y aura été assez longtems pour être guéri de sa jalousie, nous prierons Dieu pour lui, & nous le ressusciterons. Mais en attendant qu'on le ressuscite, continua-t-elle, faudra-t-il que je demeure veuve ? Sans doute, répondit le Pere ; car après être ressuscité, s'il vous trou-

Digitized by Google

voit avec un autre homme, il reviendroit plus jaloux que jamais. Pour guérir mon mari de sa jalousie, ajoûta-t-elle, & pour me procurer plus de liberté que je n'en ai, je ferois toutes choses. C'est fort bien, reprit l'Abbé. Mais quelle récompense me donnerez-vous? Tout ce qu'il vous plaira, mon Pere, répondit-elle, pourvû que je le puisse. Vous pouvez faire autant pour moi, lui dit-il alors, que je puis faire pour vous. Je veux vous redonner le repos, il faut que vous me redonniez la vie. Aimez-moi autant que je vous aime; & comme je n'ai rien de réservé pour vous, n'ayez aussi rien de réservé pour moi, non pas même votre lit. La femme qui n'attendoit pas un pareil compliment de la sainteté de l'Abbé, lui en témoigna sa surprise. Le Moine répondit, qu'elle devoit bien plutôt être surprise de l'effet qu'avoit produit sa beauté, qui avoit fait envie à un homme qui n'a coutume de voir que les beautés célestes: qu'encore qu'il fût Religieux, il étoit fait comme les autres hommes, & que pendant que Féronde seroit en Purgatoire il lui feroit compagnie, & lui serviroit de mari. Il lui remontra de plus, que l'ame étant le siége de la vertu, les actions qui ne regardoient que le corps, ne donnoient aucune atteinte à la sainteté, & qu'elle devoit avoir d'autant moins de répugnance à faire ce qu'il lui demandoit, qu'elle étoit assurée du secret, & qu'il avoit de beaux joyaux dont il prétendoit lui faire présent. La femme ayant les yeux baissés & ne

Digitized by Google

répondant ni oui ni non, le Moine crut qu'elle étoit ébranlée, & fit tant qu'il lui persuada par des raisons tirées de sa profonde sainteté, qu'il ne lui demandoit rien de criminel, & qu'elle feroit une bonne action d'accorder sa demande. Elle répondit donc enfin toute honteuse, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit; mais qu'il faloit premiérement que Féronde fût en Purgatoire. Il y sera bien-tôt, dit l'Abbé. Tâchez seulement de l'envoyer au plutôt à l'Abbaye: & en disant cela il lui mit un anneau au doigt, qui ne fut pas inutile pour presser la conclusion.

Quelques jours après Féronde étant venu au Couvent, l'Abbé résolut de l'envoyer en Purgatoire par le moyen d'une poudre qui faisoit dormir plus ou moins de tems, à proportion que la dose étoit forte ou foible. Cette poudre étoit si extraordinaire, que pendant qu'elle agissoit, on eût dit que le dormant étoit mort. On en donna à Féronde pour le faire dormir trois jours. Ensuite on le promena dans le Cloître jusqu'à ce qu'il commençât à s'endormir. Il tombe enfin tout-à-coup, on crie au secours, les uns apportent de l'eau, les autres du vinaigre pour faire revenir Féronde. Mais tout cela ne servant de rien, & Féronde ne donnant aucune marque de vie, on ne douta point qu'il ne fût mort. On en fit avertir sa femme & ses parens qui vinrent & qui pleurérent. On l'enterre enfin avec les cérémonies accoutumées; mais fort au large dans sa biére & dans son tombeau. La nuit ne fut pas plutôt venue que l'Abbé & un

Moine Boulonnois, son confident, tirérent Féronde de son cercueil, & le portérent dans une cave obscure, qui servoit de prison aux Moines qui faisoient quelque fredaine. Pendant que Féronde dort, l'Abbé prend ses habits, & va voir sa Maitresse, qui se voyant en liberté, & bien récompensée, lui accorde tout. Comme le Moine alloit & venoit souvent, il fut rencontré, & le bruit se répandit que Féronde revenoit; mais sa femme qui sçavoit mieux ce qui en étoit que personne, ne s'en mit pas fort en peine. Cependant Féronde étant réveillé, ne sçavoit où il étoit, lorsque le Moine Boulonnois étant entré sous la forme d'un Ange avec des verges à la main, lui en donna trente ou quarante coups sur les fesses qui lui firent verser des larmes. Hélas! où suis-je, demandoit continuellement Féronde? En Purgatoire, répondoit le Moine. Je suis donc mort, reprit Féronde. Sans doute, repartit le Moine. A cette nouvelle Féronde commence à se lamenter, & à pleurer sa femme & son fils, disant les plus grandes folles du monde. Voici du pain & du vin, dit alors le Moine, que ta femme a envoyés pour faire prier Dieu pour toi, & que le Seigneur m'a commandé de te donner. Eh quoi! reprit Féronde, est-ce que les morts mangent? Sans doute, répliqua le Moine. J'avois une bonne femme, continua Féronde: mais hélas! on ne connoît le prix des choses que quand on les a perdues. La faim le pressant il mangea & bût, & se plaignit que sa femme ne lui avoit pas envoyé de trop bon

Digitized by Google

vin. Le Moine alors recommençant à le fouetter, Féronde en criant lui demanda pourquoi il le battoit ainsi. Le Seigneur m'a ordonné, répondit le Moine, de t'en donner autant deux fois le jour, pour te punir d'avoir été jaloux, & d'avoir maltraité ta femme qui en usoit si bien avec toi. Ma femme étoit, il est vrai, dit Féronde, la meilleure femme du monde: mais je ne sçavois pas que la jalousie fût un péché; & si je l'avois sçu, je n'aurois pas été jaloux. Cela t'apprendra, continua le Moine, à ne l'être plus, si tu retournes au monde. Mais répliqua Féronde, retourne-t-on au monde quand on est une fois mort? Tu y retourneras dans mille ans, répondit le Moine. Mille ans, dit Féronde! c'est bien du tems: cependant si j'y retourne, je te promets que je ne serai plus jaloux, & que je ne me plaindrai jamais que du mauvais vin qu'elle m'a envoyé ce matin. Elle auroit bien pû aussi m'envoyer de la chandelle, car on ne voit goute ici, & me faire passer un lit. Elle t'a envoyé tout cela, répliqua le Moine: mais on a brûlé la chandelle à dire des Messes pour ton ame, & pour le lit tu l'auras après quelques jours de pénitence; car nous en avons tous ici. Mais dis moi de grace qui tu es, reprit Féronde. Je suis un mort comme toi, répondit le Moine. Et parce que j'ai été jaloux comme toi, Dieu m'a condamné à te fouetter jusqu'à ce qu'il ait décidé de notre destinée. Mais, continua Féronde, n'y a-t-il que nous deux ici? Nous sommes des millions, répliqua le Moine;

mais tu ne peux ni les voir ni les entendre, & eux aussi ne t'entendent ni ne te voyent.

Pendant que Féronde étoit en Purgatoire, l'Abbé étoit avec sa femme dans un lieu plus agréable. Un petit accident assez ordinaire troubla la fête & interrompit leurs plaisirs. La femme devint grosse: elle en avertit l'Abbé aussi-tôt qu'elle s'en fut apperçue. On crut alors qu'il étoit à propos de ressusciter le mari. Pour cêt effet on lui donna de la même poudre pour le faire dormir quatre heures seulement, l'ayant premiérement fait avertir que les priéres de l'Abbé, de sa femme, & de ses autres amis avoient obtenu de Dieu qu'il retournât au monde. Pendant qu'il dormoit on lui redonna ses habits, & on le rapporta dans son tombeau. Féronde étant éveillé, & voyant un peu de jour au travers des fentes du tombeau, se mit à crier: Ouvrez-moi, ouvrez-moi, Quelqu'un ayant entendu cette voix en avertit les Moines, qui coururent incontinent, & trouvérent Féronde sortant de son tombeau qu'il avoit trouvé moyen d'entr'ouvrir. A ce prodige tout le monde prend la fuite. Les plus légers s'en allérent tous effrayés porter la nouvelle à l'Abbé. Il ne fût pas plutôt sorti pour aller voir ce grand miracle, qu'il trouva Féronde qui lui dit que ses bonnes priéres & celles de sa femme l'avoient réssuscité, & qu'il leur étoit bien obligé. L'Abbé lui répondit qu'il avoit beaucoup de joye d'avoir été exaucé, & l'exhorta d'aller au plutôt consoler sa femme, qui depuis sa mort n'a-

Digitized by Google

voit fait que pleurer. L'Abbé fit fort valoir à ses Moines la grandeur de ce miracle, & on en chanta le *Miserere*. Ceux qui virent Féronde d'abord s'enfuirent comme s'ils avoient vû un spectre. Sa femme même en eut peur, ou du moins en fit semblant. Mais enfin tout le monde se rassûra quand on le vit parlant & racontant les tristes merveilles de l'autre monde, & les avantures qui lui étoient arrivées. Ce qu'il y eut de plaisant c'est qu'il crut de bonne foi être le pere de l'enfant dont sa femme accoucha dans la suite, soit qu'il ne comptât pas juste, ou qu'il s'imaginât que cette naissance étant aussi miraculeuse que sa prétendue résurrection, il ne faloit pas s'attacher trop scrupuleusement aux régles ordinaires. Comme Féronde rapportoit sa résurrection à la vertu des priéres de l'Abbé, la renommée de sa sainteté grossit beaucoup dans l'esprit de ceux qui furent persuadés de la vérité du miracle. Le ressuscité vécut depuis avec sa femme sans soupçon & sans jalousie; & la femme & l'Abbé se virent le plus souvent qu'ils pûrent: mais ce ne fut pas sans rire de la bêtise du mari.

Digitized by Google

XXVIII. NOUVELLE.

Gillette de Narbonne guérit le Roy de France d'une fistule, & demande en récompense le Comte de Roussillon pour Epoux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roy, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maitresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se raccommode avec son mari.

ESNARD, Comte de Roussillon, fut autrefois un Seigneur de France, qui étant fort valetudinaire avoit toujours auprès de lui un Médecin nommé Girard de Narbonne. Le Comte avoit un jeune fils qui s'appelloit Bertrand, avec lequel il faisoit élever plusieurs enfans aussi jeunes que le sien, & entr'autres une fille de son Médecin nommé Gillette. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour Bertrand; mais les désirs croissant avec l'âge, cet attachement devint amour, & amour si vif, qu'on ne croyoit pas qu'une jeunesse si tendre pût être capable d'une si forte passion. Le Comte après avoir été malade toute sa vie mourut enfin, & laissa Bertrand son fils sous la tutelle du Roy de France. Ce Prince ayant fait venir son Pupile à la Cour, Gillette en fut fort affligée, & l'auroit suivi, si com-

Digitized by Google

mençant déja à raisonner elle n'avoit eu peur de choquer la bienséance. Elle eut bien-tôt occasion de se satisfaire. Le Roy ayant eu un abcès à l'estomac, il lui resta une fistule que tous les Médecins ne pûrent jamais guérir. Gillette à qui son pere avoit laissé quelques secrets, crut pouvoir guérir le Roy, & partit incontinent pour se rendre à la Cour, où ses premiers soins furent d'aller voir son amant, de l'accueil duquel elle eut sujet d'être contente. Ensuite elle trouva moyen de se faire introduire auprès du Roy, & le pria de lui faire voir son mal. Quand elle l'eut vû, elle crut pouvoir le guérir, & offrit d'y travailler. Ce Prince se moqua d'abord d'elle, & lui dit que tous ses Médecins & les plus habiles de son Royaume y ayant échoués, il n'y avoit guére d'apparence qu'une fille de son âge pût y réussir. Elle répondit qu'elle étoit fille de Girard de Narbonne, dont la réputation étoit assez connue dans le Royaume; qu'il lui avoit laissé quelques secrets; que si Sa Majesté vouloit se mettre entre ses mains, elle répondoit sur sa vie, qu'elle le guériroit moyennant l'assistance de Dieu en huit jours de tems, & que pour assûrance de la parole qu'elle donnoit, on pouvoit la mettre en prison, & la faire mourir de la mort la plus cruelle, en cas qu'elle ne guérît pas Sa Majesté. Mais qu'aussi, si elle le guérissoit, elle prioit Sa Majesté de lui donner une chose qu'elle lui demanderoit, & qu'elle pourroit lui donner sans interesser ni sa personne Royale, ni les Princes de son sang,

Digitized by Google

mi le Royaume. Le désir de la vie si naturel à tous les hommes, & particuliérement aux Rois qui ont plus de sujet de l'aimer que les autres, détermina ce Prince à accepter la proposition. Gillette composa donc une certaine poudre, avec laquelle elle eut entiérement guéri le Roy en moins de huit jours, au grand étonnement de tous ses Médecins, qui s'étoient flattés de lui voir porter la peine de sa témérité. Mais au lieu de cela ils eurent le chagrin de la voir caressée & estimée du Roy, qui lui dit qu'elle pouvoit faire sa demande, & qu'elle lui seroit accordée. On crut qu'elle alloit demander des richesses immenses, & les premiéres charges de la Cour; mais on fut bien étonné de lui voir demander le Comte Bertrand en mariage. Le Roy fit d'abord venir le Comte, & lui dit qu'il vouloit le marier avec cette Demoiselle qui étoit présente. Le Comte Bertrand convenoit qu'elle avoit du mérite & de la beauté; mais il représentoit en même tems qu'une personne de sa qualité ne devoit pas ainsi se mésallier, & que la disproportion étant si grande, il prioit Sa Majesté de le dispenser d'un pareil mariage. Le Roy répondit que puisqu'il ne se plaignoit que de la qualité, il en pouvoit donner, puisqu'il en étoit le dispensateur, & ajoûter à la qualité ce qu'il demanderoit de plus, & qu'enfin les Rois de France n'étant pas accoutumés à être désobéis, il lui conseilloit d'épouser cette Demoiselle, & l'assûroit qu'il auroit sujet d'être content. Ce conseil fut une loi pour le Comte à

Digitized by Google

mais une loi à laquelle il nobéit qu'à regret. Le mariage ne fut pas plutôt conclu, que le Comte pria le Roy de lui permettre d'aller le consommer chez lui. Le Roy qui étoit quitte de sa parole, lui accorda ce qu'il demandoit. Le Comte ne fut pas plutôt en chemin, qu'il quitte sa femme dans l'état où il l'avoit prise, & s'en va à Florence, où il demeura longtems au service des Florentins alors en guerre avec les Siennois.

La nouvelle mariée peu contente de sa destinée, croyant que le tems & sa bonne conduite raméneroient son mari, s'en vint en Roussillon, & & y fut reçûe comme épouse du Comte. Elle trouva tout en grand desordre, & remit toute en bon état par sa prudence, & en peu de tems. Cela lui acquit l'estime & l'amour des Grands & des peuples, & tout le monde blâmoit fort le Comte de traiter si mal une femme d'un si grand mérite. Les choses étant dans le bon ordre où elles devoient être, elle envoya deux Gentilshommes à son mari, avec ordre de lui dire, que si elle étoit cause qu'il ne venoit pas en Roussillon, elle étoit près d'en sortir pour le contenter. Le Comte répondit durement, qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit; mais que pour lui il n'iroit demeurer avec elle que quand elle auroit au doigt l'anneau qu'il portoit, & qu'elle seroit accouchée d'un garçon. L'anneau dont il parloit lui étoit fort cher, & il le portoit toujours à cause d'une certaine vertu qu'on lui avoit dit qu'il avoit. Les Envoyés n'en pouvant tirer autre chose, s'en revin-

Digitized by Google

tent rendre compte à leur maitresse du mauvais succès de leur ambassade. La Comtesse bien chagrine ne sçavoit quel parti prendre. A la fin, après avoir bien rêvé, elle fit assembler les plus considérables & les plus honnêtes gens du pays, & leur remontra avec sa sagesse ordinaire, que le séjour qu'elle faisoit parmi eux les privant de la satisfaction de voir leur Seigneur, elle étoit résolue de se retirer, & de passer le reste de sa vie en pélerinages. En effet elle les pria de pourvoir au Gouvernement, & de faire sçavoir au Comte qu'elle s'étoit retirée, résolue de ne revenir jamais dans le Roussillon. On fit ce qu'on put pour la détourner de ce dessein ; mais tout cela fut inutile. Elle fit une bonne provision d'argent & de pierreries, & partit accompagnée d'un de ses parens & d'une servante, sans que personne sçût où elle alloit. Elle ne fut pas plutôt sortie du Comté de Roussillon, qu'elle se travestit elle & ses gens, & se rendit dans cet équipage à Florence le plus diligemment qu'elle pût. Elle alla loger chez une femme veuve, où elle fut quelques jours sans oser s'informer de son mari. Mais enfin le voyant passer à cheval dans la rue, à la tête de sa compagnie, elle demanda à son Hôtesse qui étoit ce Monsieur-là ? La veuve répondit que c'étoit un Gentilhomme étranger qui avoit un poste honorable dans les troupes de la Seigneurie, & qui se faisoit appeller le Comte Bertrand de Roussillon. La veuve ajoûta qu'il étoit passionnément amoureux d'une fille de qualité du voisinage,

Digitized by Google

bien faite, mais pauvre, & qui auroit peut-être déja fait une partie de ce que le Comte vouloit, sans sa mere qui étoit l'honnêteté & la vertu même. La Comtesse s'étant informée de la demeure & du nom de la mere & de la fille, alla les voir, & dit à la mere, qu'elle lui demandoit un moment d'entretien en particulier. Après les civilités ordinaires, elles entrérent seules dans une chambre, & étant assises, la Comtesse lui dit sans détour qu'elle prenoit la liberté de lui demander un service qu'elle pouvoit lui rendre, & dont elle seroit récompensée à souhait: mais que le secret étoit absolument nécessaire. La Florentine répondit, qu'elle pouvoit compter sur le secret, & sur son petit pouvoir autant que l'honnêteté n'y seroit pas blessée. Sur cette assurance la Comtesse lui dit qui elle étoit, lui conta le commencement & le progrès de son amour, les suites de son mariage, & la réponse que son mari avoit faite aux Députés qu'elle lui avoit envoyés; & tout cela si naturellement & avec une si grande apparence de sincérité & de vérité, que la Florentine en fut d'abord persuadée, & eut pitié de ses malheurs. La Comtesse s'appercevant avec plaisir de ces favorables commencemens, vint enfin au point capital, & lui dit, qu'ayant appris que son mari aimoit sa fille, il étoit en son pouvoir de lui faire avoir ce qu'elle souhaitoit. Je sçais, ajoûta-t-elle, que la Fortune n'a pas fait justice à votre mérite, & que la pauvreté a empêché jusqu'ici que votre fille n'ait été mariée.

Voyez

Voyez ce qu'il vous faut pour la marier avantageusement, & vous le trouverez dans ma bourse en reconnoissance du bon office que je demande de vous. Il faut que vous fassiez dire à mon mari par une personne de confiance, que votre fille est près de fairê ce qu'il voudra, pourvû qu'elle soit assûrée qu'il l'aime véritablement, & que s'il veut l'en convaincre, il faut qu'il lui envoye l'anneau qu'il a au doigt, & qu'on lui a dit qu'il aime tant. S'il l'envoye, vous me le donnerez. Ensuite vous prendrez jour avec lui pour le faire coucher avec votre fille, & me mettrez en sa place. Si Dieu veut que je devienne grosse d'un garçon, & que j'en accouche heureusement, je serai alors en état de lui faire tenir parole, & de vivre heureusement avec lui. La Florentine qui avoit de la vertu & du cœur, fit d'abord quelques difficultés, & craignit d'exposer sa fille à la médisance. Mais enfin considérant qu'il y alloit de sa fortune, & que cela se faisoit pour une fin louable, elle promit à la Comtesse de faire incessamment ce qu'elle souhaitoit. Le Comte eut de la peine à envoyer l'anneau; mais enfin il l'envoya. Le jour pris, le Comte vint, & au lieu de coucher avec sa maitresse, on le fit coucher avec sa femme, en sorte qu'il ne s'apperçut jamais de l'erreur, quoiqu'il y couchât plusieurs fois. La Comtesse devint grosse, & accoucha de deux garçons. Elle ne se sentit pas plutôt enceinte, qu'elle s'en retourna chez sa veuve, après avoir donné à sa bienfaitrice une somme très-considérable pour ce

Digitized by Google

tems-là, & plusieurs pierreries de grand prix. La Florentine, pour se débarrasser du Comte, s'en alla secrettement avec sa fille chez ses parens à la campagne. Le Comte de son côté n'eut pas plutôt avis que sa femme avoit quitté le Roussillon, qu'il y revint. La Comtesse informée de son départ en eut de la joye, fit ses couches à Florence, & jugeant qu'il étoit tems de s'en retourner, elle se rendit à Montpellier avec ses deux enfans. Elle apprit-là que son mari étoit à une de ses maisons de campagnes, où il devoit avoir le jour de la Toussaints grande compagnie de l'un & de l'autre sexe. Elle y alla avec le même habit qu'elle avoit pris en partant, & arriva dans le tems qu'on alloit se mettre à table. Elle traversa la maison avec ses deux enfans sur ses bras, & voyant le Comte, elle se jetta à ses pieds en pleurant. Je suis votre infortunée femme, lui dit-elle en l'abordant, & je viens vous supplier de vous souvenir de la réponse que vous fites à Florence aux Gentilshommes que je vous envoyai. Voici votre anneau; & au lieu d'un garçon, deux; recevez-moi donc pour votre femme, comme vous l'avez promis. Le Comte bien surpris reconnut son anneau; mais quoique les enfans eussent beaucoup de son air, il doutoit plus de cet article que de l'autre. La Comtesse lui raconta comment la chose s'étoit passée. Il en fut convaincu, loua son bon sens, sa constance & son affection. Vaincu d'ailleurs par les priéres des spectateurs, & ravi d'avoir deux si beaux enfans, il

Digitized by Google

releva la Comtesse, lui fit mille caresses, la reçut pour sa femme, & eut pour elle l'estime & l'amour qu'elle méritoit. Il lui fit prendre des habits convenables, & plusieurs jours se passérent en cadeaux & en réjouissances.

XXIX. NOUVELLE.

Philippe renonce au monde, & pour dérober son fils aux attraits du beaux sexe, il l'éléve dans un bois dès sa plus tendre jeunesse, où l'enfant n'eut jusqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiseaux & des bêtes pour compagnie: cependant il ne vit pas plutôt des Dames, qu'il en fut charmé.

LA nature se retrouve toujours en dépit de l'éducation, & le sexe a des charmes si particuliers, qu'il ne faut qu'un moment pour les faire triompher de la précaution la plus scrupuleuse. Il y avoit autrefois à Florence un Bourgeois d'assez basse naissance, mais riche & assez entendu en plusieurs choses. Cet homme s'appelloit Philippe. Sa femme & lui s'aimoient passionnément, & bornoient tous leurs soins à se plaire réciproquement. La mort qui n'épargne personne, vint rompre une union si parfaite, enleva la femme, & laissa Philippe, avec un fils âgé d'environ deux ans, dans la plus grande affliction. La perte de ce qu'il avoit de plus cher, le toucha si

Digitized by Google

vivement, qu'il résolut de renoncer au monde, & de se consacrer lui & son fils au service de Dieu. Ayant donc distribué tout son bien aux pauvres, il se confina dans un bois, où il bâtit une petite maison, & où il ne subsistoit que des charités des bonnes ames. Ses soins particuliers furent d'élever son fils dans la piété, & dans l'ignorance du sexe, & de le soustraire tellement à la société des hommes, qu'il n'eût de compagnie qu'avec les oiseaux & les bêtes. Dix-huit ans se passérent sans que le fils sortît du bois, & sans qu'il sçût qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Le pere allant un jour à la ville pour recueillir les charités, son fils lui demanda où il alloit. Je m'en vais faire la quête à Florence, répondit le pere. Mon pere, reprit le fils, vous êtes vieux, & ne pouvez plus désormais soutenir la fatigue; Dieu peut vous retirer bien-tôt, & si ce malheur m'arrivoit, qu'est-ce que je deviendrois, ne connoissant personne? Comment subsister avec les sauvages habitans de ces bois? Permettez que j'aille avec vous à Florence, pour y connoître ceux de qui vous recevez des charités. Cela étant fait, comme je suis plus en état que vous de supporter le travail, vous vous reposerez ici pendant que j'irai recueillir les charités des bonnes ames. Le vieillard goûta une demande si raisonnable, & croyant son fils bien affermi dans la sainteté, & bien fortifié contre les tentations & les vanités de la vie humaine, il le mene d'abord à Florence. Le jeune homme, comme s'il fût tombé

Digitized by Google

des nues, arrêtant ses yeux sur tous les objets qui se présentent, & ravi en admiration des Palais, des Eglises, & de tout ce qui s'offroit à sa vûe, demande à son pere le nom de chaque chose. Pendant qu'il continuoit ses questions, & qu'il admiroit des beautés qu'il n'avoit jamais vûes, il vit une troupe de Dames propres & lestes qui venoient d'une nôce. Il ne les eut pas plutôt considérées que les autres objets ne le touchérent plus, & qu'il demanda à son pere ce que c'étoit, avec une émotion qui allarma le vieillard. Ne regarde point cela, mon fils, répondit le bon homme, c'est quelque chose de dangereux. Mais comment l'appelle-t-on, reprit le jeune homme? Ce sont des Oyes, mon fils, répliqua le pere. Le jeune homme charmé ne put dès-lors admirer autre chose, & pria son pere de faire ensorte qu'ils pûssent avoir une de ces Oyes. Ne songe point à cela, mon fils, répondit le pere bien étonné : c'est une mauvaise chose. Mais, mon pere, répliqua le jeune homme, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites? Je ne sçaurois que vous dire, mon pere; mais il me semble que je n'ai encore rien vû de si beau ni de si aimable. Hé mon pere? de grace menons-en une en notre bois : ce sera moi qui prendrai le soin de la faire paître. Le pere reconnut alors que la nature a plus de force que l'éducation, & se repentit d'avoir exposé son fis à une tentation, dont tous ses soins avoient été inutilement employés à le garantir.

Digitized by Google

XXX. NOUVELLE.

Tancrede fait étrangler l'amant de sa fille, & lui en envoye le cœur dans une coupe d'or. Mort de la Princesse qui s'empoisonne.

TANCREDE Prince de Salerne eut pour tous enfans une fille, qu'il aimoit avec tant de passion, qu'il eut toutes les peines du monde à consentir qu'elle se mariât au fils du Duc de Capouë, ne pouvant se résoudre à la perdre de vûe. Elle fut presqu'aussi-tôt veuve que mariée, & revint incontinent chez son pere. Cette Princesse qui s'appelloit Sigismonde, étoit jeune, belle, & d'un esprit grand & élevé. Son pere qui l'aimoit toujours avec la même tendresse, & qui avoit eu de la peine à la marier la premiére fois, n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle de son côté ne crut pas qu'il fût de la bienséance de lui faire connoître son penchant. Ne pouvant donc avoir un époux, elle résolut de choisir un amant. Après avoir jetté les yeux sur tous les Cavaliers de la Cour de son pere, elle n'en trouva point qui fût plus à son gré, qu'un jeune Courtisan nommé Guichard, Cavalier d'assez basse naissance, mais qui avoit en récompense beaucoup de vertu & de mérite; qualité que la belle préféroit à tout. Comme elle avoit occasion de le voir souvent, & qu'elle

Digitized by Google

connoiſſoit un homme d'un coup d'œil juſque dans le fond du cœur, elle en devint en peu de tems ſi paſſionnée, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de le louer publiquement. Le Cavalier qui n'étoit pas novice, s'étant apperçu que la Princeſſe le regardoit de bon œil, ne pouvoit l'ôter de ſon eſprit. Ils s'aimoient donc tous deux, & ne ſçavoient comment ſe le dire. La Princeſſe en trouva le moyen; ce fut de donner à Guichard un tuyau de canne, où il y avoit une lettre qui lui marquoit ce qu'il avoit à faire le jour ſuivant. Le Cavalier étant de retour chez lui, crut avec raiſon que Sigiſmonde ne lui avoit pas donné cette canne ſans ſujet. Il l'examine, la trouve fendue, l'ouvre, & voit enfin la lettre. Il comprit fort bien ce qu'elle vouloit dire, & fut le plus content de tous les hommes.

A un des coins du Palais il y avoit une vieille cave taillée dans le roc, & tirant ſon jour par un ſoupirail fait avec beaucoup de peine au travers de la montagne, & tout couvert de buiſſons & de ronces, parce qu'il y avoit long-tems qu'on ne ſe ſervoit plus de cette cave. On y deſcendoit par un degré qui répondoit à une des chambres baſſes de l'appartement de la Princeſſe. Mais ce degré étoit ſi peu pratiqué, que perſonne ne s'en ſouvenoit. L'amour en fit ſouvenir Sigiſmonde; elle ouvrit une groſſe porte avec une peine extrême, & ayant viſité la cave, & remarqué le ſoupirail, elle fit ſçavoir à ſon amant qu'il tachât de deſcendre par-là. Guichard

informé par sa maitresse de la hauteur du soupirail; noüa une corde de distance en distance pour pouvoir monter & descendre, s'enveloppa d'un manteau de cuir pour se garantir des épines, attacha un bout de sa corde à un arbre, & descendit la nuit suivante par ce soupirail dans la cave, où il passa la nuit. Le jour étant venu la Princesse écarta ses Demoiselles, & alla prendre son amant qu'elle conduisit dans sa chambre, où ils passérent la plus grande partie du jour sans interruption, avec tous les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Après avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même maniére, la Princesse remena le Cavalier dans la cave, & après en avoir refermé la porte, elle alla trouver ses Demoiselles. Guichard attendit la nuit, & sortit de sa caverne par le même chemin qu'il y étoit entré. La Fortune toujours bizarre ne put voir sans jalousie les doux plaisirs de ces amans. Le Prince venoit quelquefois seul à la chambre de sa fille, & passoit quelque tems avec elle en conversation. Sigismonde étant un jour avec ses Demoiselles dans un de ses jardins, Tancrede sans être ni vû ni entendu, monta dans la chambre de sa fille. Il trouva les fenêtres fermées & les rideaux du lit abbattus, & s'etant assis sur un carreau la tête appuyée contre le lit, & le rideau tiré sur lui, comme s'il eût voulu se cacher, il s'endormit là. La Princesse sçachant que son amant étoit au rendez-vous, se dérobe à ses Demoiselles, le vient tirer de son cachot, le mene à sa chambre; & sans

Digitized by Google

sans autre examen ils se mettent tous deux sur le lit à leur ordinaire. Tancrede, après avoir dormi quelque tems, se reveille, & entend les amans qui marchoient. Son déplaisir fut si grand, qu'il eut envie d'appeller du monde; mais enfin il eut assez de sang froid pour considérer que le meilleur étoit de ne point faire d'éclat, & de se venger à petit bruit. Les amans furent assez long-tems ensemble, sans appercevoir le Prince; mais enfin s'étant séparés, Guichard s'en retourna dans son trou, & la Belle au jardin. Le Prince, tout vieux qu'il étoit, se glissa par une fenêtre, & se retira sans que personne le vît. La nuit suivante il mit des gens en sentinelle, & fit prendre Guichard empaqueté dans son manteau de cuir, comme il sortoit du soupirail. On le mena au Prince, qui lui fit mille reproches, & lui dit que les bontés qu'il avoit eues pour lui, ne méritoient pas l'outrage qu'il lui avoit fait à ses yeux. Guichard ne s'excusa que sur la puissance de l'amour qui ne reconnoissoit point de Souverain, & fut gardé à vûe par ordre du Prince. Le lendemain il alla selon sa coutume à la chambre de sa fille, qui ne sçavoit encore rien de l'avanture, & lui dit les larmes aux yeux: Je comptois tellement, ma fille, sur votre vertu & sur votre honnêteté, qu'il ne me seroit jamais venu dans l'esprit, que vous fussiez capable de vous abandonner, je ne dis pas à un homme de la premiére qualité, mais même à un homme d'une naissance fort au-dessous de la vôtre. Est-il possible que de tant de

braves gens qui sont à ma Cour, vous vous soyez déterminée en faveur de Guichard, homme d'une naissance très-obscure, & que j'ai tiré de la bassesse? Mon déplaisir n'est pas à votre égard moins grand que mon embarras. Je ne sçais ce que je dois faire de vous. L'amour que j'ai toujours eu pour vous, me parle en votre faveur, & la lâcheté que vous avez faite, me sollicite à la vengeance. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de Guichard que j'ai fait arrêter en sortant du soupirail, & que je suis résolu de sacrifier à ma juste colére. Mais avant que d'aller plus loin, sçachons un peu ce que vous avez à dire.

Sigismonde voyant que son intrigue étoit découverte, & que Guichard étoit prisonnier, pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes; foibles armes, mais fort ordinaires au beau Sexe. Cependant comme elle avoit le cœur grand, elle vainquit ce mouvement de foiblesse, & sentant bien que son amant étoit un homme mort, elle résolut de ne faire aucune priére pour elle, & même de ne guére survivre à son amant. Je n'ai rien à vous nier, Monsieur, ni rien à vous demander, répondit-elle, non en femme affligée ou qui a fait quelque faute, mais d'un œil sec & d'un air tranquille & assuré. Je ne veux émouvoir en ma faveur ni votre clémence ni votre amour. Tout ce que je dois faire, est de défendre mon honneur, & de m'abandonner ensuite à la grandeur de mon courage. J'ai aimé & j'aime encore

Digitized by Google

Guichard. Je l'aimerai tant que j'aurai de vie ; & si l'on aime après la mort, je vous déclare que je l'aimerai. La vertu de Guichard & les refus que vous avez faits de me remarier, ont eu plus de part à cet amour que la foiblesse du sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de bronze, vous pouviez bien vous imaginer que je n'en étois pas non plus. J'ai été mariée, je suis jeune : l'apparence de résister à un penchant si naturel ! Ce n'est point le hazard qui m'a déterminée en faveur de Guichard. Je l'ai préféré à tous les autres par réflexion, & son mérite a été son avocat. La bizarrerie de l'esprit humain a établi la distinction parmi les hommes. Si Guichard n'est pas d'une naissance relevée, c'est la faute de la fortune & non la mienne. Du tems d'Adam nous étions tous égaux, & c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi les hommes. Ceux qui en étoient les mieux partagés, furent appellés nobles ; mais la corruption du cœur humain a depuis changé cette loi, qui ne subsiste à présent que dans la nature des bonnes mœurs. Il est donc certain qu'à parler raisonnablement, plus on a de vertu, plus on est noble. Sur ce pied-là vous conviendrez aisément, pour peu que vous examiniez les choses sans prévention, que Guichard est le plus noble de votre Cour. Vos paroles aussi-bien que mes yeux lui ont rendu ce témoignage. Vous avez loué Guichard plus que personne, & comme j'ai eu intérêt à l'étudier, je me suis convaincue par moi-même que vous ne

Digitized by Google

lui donniez rien de trop : ainſi ſi je me ſuis trompée ; vous êtes la cauſe de mon erreur. Vous pourriez me reprocher avec plus de juſtice la pauvreté de Guichard ; mais ce ſeroit un reproche qui retomberoit ſur vous, de n'avoir pas enrichi un homme d'un mérite ſi diſtingué. Mais pour être pauvre, on ne laiſſe pas d'être noble ; autrement, que deviendroit la nobleſſe des Rois & des Princeſſes de l'antiquité, qui ont été pauvres. Les richeſſes vont & viennent. Tel a autrefois gardé les brebis & labouré la terre, qui eſt riche à préſent ; & tel eſt à préſent au faite de la grandeur & de la fortune, qui ſera bien-tôt réduit à la condition des bergers. Quant à ce que vous devez faire de moi, je n'ai rien à vous dire là-deſſus ; ſuivez votre penchant ; je n'ai aucune priére à vous faire pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon ſang, ſi vous avez réſolu de le faire. Peut-être vous en épargnerai-je la peine : au moins puis-je vous aſſurer que je ſuivrai la deſtinée de Guichard. Ne pleurez donc plus, & faites-nous mourir tous deux, ſi vous croyez que nous l'ayons mérité.

Le Prince ſçavoit que ſa fille avoit le cœur grand ; mais ne croyant pas qu'elle ſoutînt la gageure & fît ce qu'elle diſoit, il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'il fit étrangler Guichard. On lui arracha le cœur, & le Prince l'ayant mis dans une coupe d'or, l'envoya à ſa fille avec ordre de lui dire : Votre pere vous envoye ce préſent pour vous conſoler de la perte de ce que vous aimez le plus, comme vous l'avez con-

Digitized by Google

ſolé de la perte de ce qui lui étoit le plus cher. Sigiſmonde ayant bien prévû ce qui arriveroit, avoit fait un poiſon de la racine de certaines herbes, pour l'avoir tout prêt au beſoin. Elle n'eut pas plutôt vû le préſent, & entendu le compliment que ſon pere lui faiſoit faire, qu'elle ne douta point que ce ne fût le cœur de ſon amant. Mon pere, dit-elle au porteur, a donné, ſans y penſer, à ce cœur le tombeau qu'il méritoit. J'ai connu en tout qu'il avoit de l'amitié pour moi ; mais il me le fait mieux connoître à préſent que jamais, par les honneurs qu'il rend à ce cœur. Faites lui en de ma part des remerciemens, & lui dites que ce ſeront les derniers qu'il aura de moi. En diſant cela, elle baiſa le cœur de ſon amant une infinité de fois, en faiſant des lamentations qui frappoient & ſurprenoient également ſes Demoiſelles, qui ne ſçavoient ce que c'étoit que ce cœur, ni à quoi devoit aboutir une ſi lugubre cérémonie. Cœur qui m'a fait tant de plaiſir, diſoit la Princeſſe ! Ta courſe eſt finie. Te voilà quitte des miſéres & des traverſes de la vie. Ton ennemi même a cru que tu méritois un tombeau d'or. Il ne faut plus pour achever tes funérailles que les larmes de celle dont ta vie faiſoit toute la joye. Pere impitoyable ! j'avois réſolu de mourir d'un œil ſec & tranquille ; mais je ne puis réſiſter aux tendres mouvemens que m'inſpire le plus beau de tous les cœurs. Cœur qui faiſoit toutes mes délices ! après que mes juſtes larmes t'auront rendu les hommages que je te

Digitized by Google

dois, je te suivrai dans l'autre monde. C'est le chemin de toute la terre, & mon devoir m'engage à le faire en ta compagnie. Après qu'elle eut abondamment pleuré, & fait pleurer toutes ses Demoiselles, qui faisoient de leur mieux pour la consoler, elle se fit apporter le poison qu'elle mit dans la coupe, & l'ayant détrempé avec ses larmes, elle l'avala d'un air assuré, & se jetta incontinent sur son lit, sans abandonner la coupe & le cœur de son amant qu'elle tenoit collé au sien. Le Prince averti par une des Demoiselles de ce qui se passoit, & craignant ce qui arriva, courut à sa chambre; mais ce fut un peu trop tard. Il ne put la voir dans un si triste état sans faire éclater sa tendresse par ses larmes. Ne me donnez point, mon pere, lui dit la Princesse d'une voix mourante, des larmes qui me sont inutiles & que je ne souhaite point. Mais s'il vous reste encore un peu d'affection pour moi, ne me refusez pas la derniére grace que je vous demande, qui est de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas voulu que je vécusse contente avec lui durant ma vie. Le Prince étoit si affligé, qu'il ne put lui répondre, & se retira. Il ne fut pas plutôt sorti, que la Princesse sentant les avant-coureurs de la mort, & serrant le cœur de son amant contre le sien, prit congé de ses filles, & rendit le dernier soupir. Jamais affliction ne fut plus grande que celle du Prince. Il se repentit, mais trop tard, de sa cruauté, & fit enterrer les amans avec pompe dans un

Digitized by Google

même tombeau ; pompe d'autant plus lugubre, que la Cour & la ville pleurérent la tragique destinée de ces amans infortunés.

XXXI. NOUVELLE.

Un Moine fit accroire à une femme de Venise que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha plusieurs fois avec elle sous la forme de cet Ange. Mais enfin surpris il se jetta par la fenêtre, & se sauva chez un pauvre homme, qui l'exposa le lendemain à la place de Saint Marc travesti en Sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de son Ordre, il fut d'abord mis en prison.

LA Religion est ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ; & cependant il n'y a rien dont on abuse davantage. Quoiqu'on puisse dire en général que c'est un manteau qui couvre ordinairement les passions les plus criminelles, on peut dire néanmoins, que cette profane licence est le défaut favori des gens d'Eglise. Il y eut autrefois à Imola un scélerat du premier ordre, & tellement reconnu pour tel, que quand il auroit été capable de faire une bonne action, on auroit cru que c'étoit un crime ; tant il étoit perdu de réputation. Voyant donc qu'il étoit trop connu dans le pays de sa naissance, il vint à Venise, à dessein de faire dans cette fameuse Ville ce

Digitized by Google

qu'il ne pouvoit faire dans les lieux où il étoit connu. Il fit le repentant & le dévot, & comme s'il eût voulu pleurer ses péchés dans la retraite, il se fit Cordelier, & prit le nom de Frere Albert d'Imola. Jamais homme n'affecta mieux les dehors de la dévotion, & jamais Cordelier ne parla mieux de la pénitence & de la mortification. Enfin d'un scélérat de profession qu'il étoit, il devint tout-à-coup un grand Saint pour les dehors seulement; car pour le cœur il étoit toujours le même. Quand il fut une fois Prêtre, il ne disoit jamais la Messe sans pleurer la Passion de Jesus-Christ. Et comme les larmes ne lui coûtoient rien, & qu'il en trouvoit quand il en avoit besoin, il s'acquit en peu de tems une si grande réputation de sainteté, qu'on le faisoit Exécuteur de presque tous les Testamens. Saint François d'Assise n'eut jamais en ces quartiers plus de réputation que ce nouveau Cordelier, qui devint bien-tôt le Confesseur de tout ce qu'il y avoit de considérable de l'un & de l'autre sexe. Il arriva qu'une jeune Agnès nommée Lisette, femme d'un riche Marchand que des affaires de Négoce avoient attiré en Flandres, vint se confesser à Frere Albert. Après qu'elle eut fait un catalogue assez superficiel de ses péchés, le Moine lui demanda si elle n'avoit point de Galant. La Belle fiére & orgueilleuse comme une Vénitienne lui répondit d'un air chagrin: De quoi vous servent vos yeux, mon Révérend Pere? Croyez-vous que mes beautés soient comme celles des autres? J'au-

fois plus d'amans que je ne voudrois, si j'étois moins difficile. Mais comme mes agrémens sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des personnes du premier rang. Elle dit mille extravagances de la même force au sujet de sa beauté, qu'elle traita de céleste plus d'une fois. Frere Albert sentant d'abord que la Belle avoit un petit grain de folie, quoiqu'à cela près sa beauté fût fort mignonne, crut que c'étoit son affaire, & en devint passionnément amoureux. Mais jugeant qu'il lui falloit une conjoncture plus favorable pour l'humaniser, il se contenta pour lors de la censurer doucement, & de lui remontrer que ce qu'elle disoit d'avantageux pour elle, étoit un effet de vaine gloire & d'amour propre qu'il falloit modérer. Lisette qui n'entendoit point de raillerie, lui répondit fiérement qu'il étoit un sot, & qu'il ne connoissoit pas la différence qu'il y avoit d'une beauté à une autre. Frere Albert ne voulant pas l'aigrir davantage, lui donna l'absolution & la renvoya. Quelques jours après il alla chez elle, & l'ayant prise en particulier il se jetta à ses pieds, & la supplia de lui pardonner ce qu'il lui avoit dit en la confessant, dont il disoit avoir été si sévérement châtié, qu'il venoit lui en demander pardon. Et qui est-ce qui vous en a ainsi châtié, dit d'abord Lisette ? La nuit qui suivit votre confession, répliqua le Moine, étant à mon ordinaire en oraison dans ma cellule, j'apperçus tout-à-coup une grande lumiére, & à peine m'étois-je détourné pour voir ce que c'étoit, qu'un beau jeune

Digitized by Google

homme ſauta ſur moi & me donna tant de coups de bâton, qu'il penſa m'aſſommer. Après m'avoir ainſi maltraité, je lui demandai qui il étoit, & pourquoi il m'avoit battu ? il me répondit qu'il étoit l'Ange Gabriel, & qu'il m'avoit châtié pour avoir eu la témérité de cenſurer les céleſtes beautés de Madame Liſette, qu'il aimoit après Dieu par-deſſus toutes choſes. Ce fut à moi de lui demander pardon, & j'eus le bonheur de l'obtenir, à condition que vous me pardonneriez auſſi ; car autrement il me menaça de me rouer de coups. Ha! Madame, que les Anges ſont violens quand ils ſont en colére! Pardonnez-moi donc, Madame, & je vous dirai enſuite ce que l'Ange me dit de plus. Liſette étoit ravie d'entendre des choſes qui flattoient ſi agréablement ſon idole, & les regardoit comme la vérité même. Je vous l'avois bien dit, répondit-elle alors d'un ton de gravité, que mes beautés étoient céleſtes. Cependant je ſuis fâchée du mal qui vous a été fait ; & afin qu'on ne vous en faſſe plus, je vous pardonne à condition que vous me direz ce que l'Ange vous dit enſuite. Vous êtes, Madame, la plus heureuſe de toutes les femmes, reprit le Cordelier. L'Ange Gabriel vous aime avec paſſion, & s'il n'avoit pas craint de vous déplaire, il y a déja long-tems qu'il ſeroit venu coucher avec vous. Mais ſi vous voulez que ce bonheur vous dure, gardez-vous bien de le publier. Il m'a donné ordre de vous dire qu'il veut venir paſſer une partie de la nuit avec vous quand vous le jugerez à

Digitized by Google

propos. Et comme les Anges n'ont point de corps, il veut en emprunter un, & vous venir voir sous la forme humaine. Dites-moi donc dans quel tems vous voulez qu'il vienne, & sous la forme de qui? La Belle répondit que si l'Ange l'aimoit, elle l'aimoit bien aussi; que quand il voudroit lui faire l'honneur de la venir voir, il seroit le très-bien venu, & qu'il la trouveroit toujours seule dans sa chambre; mais que ce seroit à condition qu'il n'aimeroit jamais qu'elle; & qu'au reste il viendroit sous telle forme qu'il lui plairoit, pourvû qu'il ne lui fît point de peur. Je vous demande une grace, Madame, reprit le Moine, en récompense du mal que j'ai reçû à cause de vous, c'est de trouver bon qu'il emprunte mon corps. L'Ange animant mon corps, il envoyera mon ame en Paradis, & l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. Il est juste, répliqua Lisette, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirés. Mais, Madame, ajouta le Cordelier, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que l'Ange venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte comme font les autres hommes; ainsi vous donnerez ordre qu'il la trouve ouverte. Lisette l'ayant promis, Frere Albert la laissa si pleine de joye & d'impatience de voir son Ange, que la chemise ne lui touchoit pas au cul, & que chaque moment lui sembloit un siécle.

Frere Albert bien content de sa négociation, se prépara au combat par plusieurs restaurans qu'il pris

Digitized by Google

d'avance ; & si-tôt que la nuit fut venue, il s'en alla chez Madame Lisette, accompagné d'un autre Moine. D'abord qu'elle le vit entrer dans sa chambre en habit blanc, elle se mit à genoux devant l'Ange ; mais l'Ange l'ayant relevée lui donna sa bénédiction, & lui fit signe de se coucher. Elle obéit incontinent, & l'Ange la suivit de près. Frere Albert étoit bel homme, & d'une constitution vigoureuse ; ainsi se voyant avec Lisette qui étoit fraîche & délicate, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour lui faire connoître, que les Anges de sa taille en sçavoient plus que son mari. La scéne fut aussi bien remplie que la Belle pouvoit le souhaiter, & les intermédes ne furent employés qu'à s'entretenir de la gloire céleste. Le jour étant prêt à paroître, l'Ange jugeant qu'il étoit tems de se retirer, prit des mesures pour son retour, & alla retrouver son compagnon, que la gouvernante avoit fait coucher avec elle de peur des esprits. Madame Lisette n'eut pas plutôt dîné qu'elle alla trouver Frere Albert pour lui conter son avanture, & ce que l'Ange Gabriel lui avoit dit de la gloire céleste ; à quoi elle ajouta mille visions, sans néanmoins parler du principal. Albert lui répondit qu'il ne sçavoit comment elle se trouvoit de lui ; mais qu'il sçavoit bien que s'étant apparu à lui la nuit passée, pour sçavoir le succès de son ambassade, il avoit fait passer son ame dans un lieu de délices, où elle avoit demeuré jusqu'au matin ; mais que pour son corps, il ne sçavoit ce qu'il en avoit fait. Votre

Digitized by Google

corps, répondit Madame Lisette, a été toute la nuit entre mes bras avec l'Ange Gabriel; & pour vous en convaincre, regardez sous votre teton gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera de longtems, & qui n'est que l'impression d'un baiser plein d'ardeur que j'ai donné à l'Ange. Après un assez long entretien de la même force, Lisette s'en retourna chez elle, où le Cordelier Angelique lui rendit plusieurs visites sans le moindre contre-tems. Mais à la fin l'innocente simplicité de Madame Lisette lui fut fatale. Etant un jour avec une de ses compagnes, & la conversation étant tombée sur la beauté des femmes, elle ne manqua pas de relever la sienne par-dessus celle des autres. Si vous sçaviez, ma chere, lui dit-elle, à qui j'ai l'honneur de plaire, vous donneriez la préférence à ma beauté. L'amie bien aise de sçavoir ce qu'elle vouloit dire, répondit que cela pouvoit être vrai; mais qu'à moins de sçavoir à qui elle plaisoit, une autre qu'elle auroit bien de la peine à le croire. Je ne devrois pas le nommer, ma chere, dit alors bonnement Lisette; mais comme je n'ai rien de réservé pour vous, je vous dirai que c'est l'Ange Gabriel, qui m'aime comme soi-même, & qui me trouve la plus belle femme du monde: au moins me l'a-t-il dit ainsi. L'amie eut de la peine à s'empêcher de rire: mais comme elle étoit bien aise de la faire causer, elle lui répondit d'un air sérieux que si l'Ange Gabriel étoit son amant, & qu'il lui eût dit cela, elle étoit persuadée qu'il n'y

Digitized by Google

avoit rien de plus vrai ; mais qu'au reste elle avoit bien de la peine à croire que les Anges fissent des choses de cette nature. Ma chere, vous êtes dans l'erreur, répliqua Lisette. Je vous assure que c'est un autre homme que mon mari. Au reste il m'a protesté qu'on fait l'amour au ciel aussi-bien que sur la terre, & qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'y a point de beauté céleste qui égale la mienne. Il vient même coucher avec moi. L'entendez-vous maintenant ? L'amie avoit une impatience extrême d'être en lieu, où elle pût rire tout son saoul de la bêtise de Lisette. S'étant trouvée dès le soir même à une grand compagnie de femmes, elle les régala de l'amour angélique de Madame Lisette, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes le dirent à leurs maris & à d'autres femmes, & enfin l'avanture passa par tant de mains, qu'en moins de deux jours ce fut une chose publique. Les Beaux-freres de Lisette en ayant été informés, résolurent de sçavoir comment cet Ange étoit fait. Frere Albert ayant eu vent que la Belle avoit babillé, l'alla voir une nuit, pour lui faire connoître son imprudence. Mais comme les Beaux-freres étoient en sentinelle, & l'avoient vû entrer, à peine étoit-il deshabillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Frere Albert fut d'abord au fait, & ne voyant point d'autre parti à prendre, il se jetta par une fenêtre dans le grand canal qui étoit au-dessous, & le traversa à la nâge sans se faire aucun mal. Il se réfugia dans une maison

qu'il trouva ouverte, & pria un bon homme qui y demeuroit de lui ſauver la vie. Frere Albert donna un ſi beau tour à ſon avanture, qu'il toucha le bon homme. Le jour étant venu le bon homme ſortit, laiſſant Frere Albert enfermé. Les Beaux-freres n'ayant point trouvé l'Ange, dirent mille injures à Liſette, & ſe retirérent avec les nippes de l'Ange Gabriel. Cependant l'avanture s'étant déja répandue, le bon homme entendit dire à la place de Réalte, que l'Ange Gabriel ayant été ſurpris couché avec Madame Liſette, avoit paſſé le grand canal à la nage, & qu'on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu. Il crut d'abord que cet Ange étoit l'homme qu'il avoit chez lui. Il s'en revient, le queſtionne, le reconnoît & le menace de le livrer aux parens de Liſette, à moins qu'il ne lui donne cinquante ducats. Frere Albert lui donna la ſomme demandée, & pria ſon hôte de le faire évader. L'hôte lui dit qu'il n'y avoit qu'un ſeul moyen pour le faire ſûrement. Il ſe fait aujourd'hui une cérémonie à la place de ſaint Marc, où chacun peut mener un homme déguiſé en Ours ou en Sauvage. Si vous voulez vous traveſtir de l'une de ces maniéres, je vous y menerai ; & quand la cérémonie ſera finie, je vous conduirai de-là en lieu de ſûreté. Car afin que vous le ſçachiez, ajoûta le bon homme, les parens de Madame Liſette ayant eu avis que vous êtes chez moi, ont mis tant de gens ſur les avenues, qu'il n'eſt pas poſſible que vous ſortiez d'ici ſans tomber entre leurs mains, à moins que

vous ne preniez le parti de faire ce que je vous dis. La peur détermina Frere Albert, & le fit consentir au déguisement proposé. Le bon homme donc le graissa de miel, le couvrit de duvet, & le mit dans l'état qu'il falloit pour paroître en vrai Sauvage. Ensuite il fit publier à son de trompe, que qui voudroit voir l'Ange Gabriel, n'avoit qu'à se trouver à la place de saint Marc. Il ne fut pas plutôt dans la rue tenant son Sauvage par une chaîne, & le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens, qui crioient confusément, comme s'il eût été question d'une merveille. Arrivé à la place de saint Marc, il attacha son Sauvage à un pillier, & le laissa exposé aux mouches pendant plusieurs heures. Voyant donc que la place étoit pleine de monde, il fit semblant de détacher son Sauvage, & lui ôta le duvet qu'il avoit sur le visage criant de toute sa force: Messieurs, voici l'Ange Gabriel qui est descendu du ciel en terre pour consoler durant la nuit les Dames de Venise. Frere Albert étant incontinent reconnu, il se fit une huée d'un demi-quart d'heure. il n'y eut point d'injure qu'on ne lui dit, & chacun se fit un devoir de lui jetter quelque ordure au visage. Les nouvelles en étant venues au Couvent, on fit sortir six Cordeliers qui lui apportérent un habit, & le ramenérent au Couvent, suivis d'une foule de peuple qui faisoit des huées continuelles. Frere Albert fut mis en prison, où l'on dit qu'il mourut de déplaisir & de misére peu de tems après.

XXXII.

Digitized by Google

XXXII. NOUVELLE.

Avantures de trois sœurs & de leurs amans.

IL y avoit à Marseille un riche Marchand nommé Narnald Cluade, homme de basse naissance, mais plein d'honneur & de bonne foi. Sa famille étoit nombreuse, & il avoit entr'autres enfans trois filles, dont la plus jeune avoit quatorze ans. On étoit sur le point de les marier, & l'on n'attendoit que le retour de leur pere, qui étoit en Espagne pour les affaires de son commerce. L'une de ses filles s'appelloit Nanette, l'autre Magdelaine, & la troisiéme Bertelle. Un jeune Cavalier nommé Restagnon aimoit Nanette, & en étoit aimé. Restagnon avoit peu de bien ; mais comme ce défaut étoit réparé par la bonne mine, & par la finesse de l'esprit, il avoit sçu gagner le cœur de la Belle, & en avoit obtenu des faveurs anticipées. Pendant que Restagnon jouissoit tranquillement de son bonheur, deux jeunes Cavaliers dont l'un se nommoit Foulque, & l'autre Huguet, devinrent amoureux des deux sœurs de Nanette ; le premier de Magdelaine, & l'autre de Bertelle. Restagnon fut d'abord informé de cette intrigue par le moyen de Nanette, & résolut de profiter de l'occasion pour se tirer de la pauvreté où il étoit. Il fit connoissance avec eux, & les accompa-

Digitized by Google

gnoit souvent chez leurs maitresses, où il avoit le plaisir de voir la sienne en même tems. Etant donc devenus amis intimes, il les régala un jour chez lui, & après les avoir assurés de la sincérité de son amitié par les raisons les plus fortes qu'il put s'imaginer, il leur dit qu'il avoit une pensée qu'il étoit bien aise de leur communiquer: J'aime Nanette, mes amis, leur dit-il, & vous n'aimez pas moins ses deux sœurs. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, j'ai un moyen pour nous rendre heureux tous trois. Vous êtes riches, & je ne le suis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens, & convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer & vivre en commun, je m'engage à faire suivre les trois sœurs avec la meilleure partie du bien de leur pere; & cela étant quel bonheur sera comparable au nôtre? Les deux Cavaliers passionnés outre mesure ne balancérent point à accepter le parti. Quelques jours après Restagnon trouva moyen d'avoir un tête-à-tête avec Nanette, & lui communiqua l'accord qu'il avoit fait avec les amans de ses sœurs, la suppliant de faciliter les choses autant qu'il lui seroit possible; à quoi elle consentit d'autant plus volontiers, qu'elle se verroit par ce moyen en pleine liberté de jouir sans obstacle de la compagnie de son amant. Elle l'assûra qu'elle feroit faire à ses sœurs tout ce qui seroit nécessaire, & qu'il n'avoit de son côté qu'à disposer les choses pour la retraite. Restagnon informa les autres d'un si heureux commencement; & après avoir choisi

Digitized by Google

l'Isle de Candie pour le lieu de leur séjour, ils vendirent ce qu'ils avoient de fonds sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, & achetérent une Frégate qu'ils armérent secrettement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile. Nanette trouva ses sœurs si bien disposées, & leur dit tant de choses, qu'elles attendoient le départ avec une extrême impatience. Ce moment si souhaité étant enfin venu, les trois sœurs qui avoient pris leurs mesures, trouvérent moyen de mettre la main sur l'argent & sur les joyaux de leur pere, & en prirent autant qu'elles purent en emporter. Dans cet équipage elles allérent trouver leurs amans qui les attendoient, & s'embarquérent incontinent. Ils firent force de voiles, & comme le vent étoit assez favorable, ils arrivérent bien-tôt à Genes, où ils firent quelque séjour pour se rafraichir. Arrivés heureusement en Candie, ils s'établirent près de la ville de ce nom, & achetérent de fort belles maisons, où ils vêcurent très-splendidement. Belle meûte, force oiseaux, festins continuels, & grand divertissement avec leurs maitresses. Bref ils ne s'étoient jamais si bien trouvés, & n'avoient plus rien à désirer. Mais comme on se dégoûte enfin de tout, & que les plaisirs même perdent ce goût exquis qui les fait estimer, quand ils sont en trop grande abondance, Restagnon passionné de Nanette dans le tems qu'il ne la voyoit qu'à la dérobée, se refroidit dès qu'il s'en vit le maître. S'étant donc trouvé en régal chez un Gentilhomme du

Digitized by Google

pays, il vit une jeune fille qui lui plut extrêmement. Nanette s'étant apperçue des soins & des assiduités de Restagnon pour cette fille, devint tellement jalouse, qu'il ne pouvoit faire un pas qu'elle n'en fût informée, & ne lui fit mille outrageans reproches. Comme les difficultés enflâment le désir, plus Nanette faisoit d'efforts contre sa rivale, plus augmentoit-elle la passion que Restagnon avoit pour elle. Elle tomba dans une mélancolie extrême, & eut autant d'aversion qu'elle avoit eu auparavant d'amour pour Restagnon. Elle se mit même en tête, & peut-être avec raison, qu'il avoit reçu de sa rivale des faveurs, qu'elle croyoit qu'il ne devoit recevoir que d'elle. S'abandonnant donc alors à son ressentiment & à sa fureur, elle résolut de se défaire de son infidéle. Pour cet effet elle s'adressa à une vieille Grecque, sçavante en l'art d'empoisonner, qui lui donna une certaine eau, qu'elle fit prendre à Restagnon un jour qu'il étoit fort échauffé, & qu'il ne s'attendoit à rien moins qu'à cela. Comme le poison étoit extrêmement violent, Restagnon ne vécut qu'une nuit. Les quatre autres pleurérent beaucoup le mort, & Nanette ne fit pas mal son devoir pour l'extérieur. Quelques mois après la vieille Grecque fut arrêtée pour crime, & déclara dans les tourmens de la question la part qu'elle avoit eue à la mort de Restagnon. Sur cette déclaration le Duc de Candie fait arrêter Nanette, qui avoua sans question tout ce qui s'étoit passé. Foulque & Huguet furent bien sur-

Digitized by Google

pris quand ils apprirent pourquoi Nanette avoit été arrêtée, & n'oubliérent rien pour la garantir du supplice qu'elle méritoit. Mais toutes leurs peines furent inutiles, & il sembloit que le Duc eût résolu de ne lui faire aucune grace. Magdelaine qui étoit jeune & belle, & à qui le Duc avoit long-tems fait l'amour sans succès, crut qu'un peu de complaisance pourroit sauver sa sœur. Dans cette vûe elle fit dire au Duc qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, pourvû qu'il lui rendît sa sœur, & qu'il fût secret. L'Ambassade ne déplut pas au Duc, & enfin l'amour l'emporta sur la raison & sur la justice. Ayant donc fait arrêter Foulque & Huguet avec le consentement de sa maitresse, sous prétexte qu'ils avoient eu part à la mort de Restagnon, il se rendit secrettement chez elle, & fit courir le bruit qu'il avoit fait noyer Nanette, qu'il ramena à sa sœur, la priant de lui continuer son amitié, & de faire éloigner la coupable, de peur qu'il ne fût obligé de la faire punir, si l'on venoit à sçavoir le fait. Après quelques jours de prison, Foulque & Huguet furent relâchés. Et comme ils ne doutoient pas que Nanette n'eût été noyée, ils se mirent en devoir d'en consoler ses sœurs. Quelque soin que Magdelaine prît de cacher Nanette, Foulque s'apperçut néanmoins qu'elle étoit chez lui, & en fut fort étonné. Il se souvint incontinent de l'amour que le Duc avoit eu pour Magdelaine, & ne douta point qu'il n'eût été la victime du crime de sa sœur. Magdelaine fit merveilles pour lui déguiser la

Digitized by Google

vérité ; mais ces merveilles ne le persuadérent point ; & grossirent au contraire si fort ses soupçons, qu'après plusieurs questions accompagnées d'emportement & de fureur, il la contraignit d'avouer ce qui s'étoit passé. Elle eut beau lui demander quartier, rien ne fut capable de désarmer sa colére, & de l'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il n'eut pas plutôt fait le coup, que craignant le ressentiment du Duc, il alla trouver Nanette, & lui dit d'un air gai, qu'il venoit la prendre pour la dérober à la cruauté du Duc, & satisfaire à la parole que sa sœur avoit donnée de la faire éloigner. Nanette qui n'avoit que trop sujet de crainte, ne balança point à le suivre, & sans songer à prendre congé de sa sœur, ils sortirent tous deux au commencement de la nuit, gagnérent le plus prochain village, & s'embarquérent sans qu'on ait jamais sçû où ils étoient allés. Le Duc averti que sa maitresse avoit été massacrée, fit prendre Huguet & sa maitresse qui ne sçavoient encore rien ni de la mort de Magdelaine, ni de la fuite des autres. Les tourmens qu'on leur fit souffrir les contraignirent de confesser qu'eux & les fuyards étoient coupables de la mort de Magdelaine. Et comme il n'y avoit que la mort à attendre après une telle confession, ils trouvérent moyen de corrompre leur Concierge, & se sauvérent avec lui à Rhodes, où ils finirent leurs jours dans une extrême misére.

Digitized by Google

XXXIII. NOUVELLE.

Gerbin contre la foi des traités donne bataille à un vaisseau de Tunis, à dessein d'enlever la fille du Roy qui y étoit. Les Barbares connoissant le dessein de Gerbin tuent la Princesse. Gerbin s'empare du vaisseau, & ne fait quartier à personne; puis de retour à la Cour, il a la tête tranchée.

L'AMOUR n'entre pas toujours par les yeux; mais se glisse quelquefois par les oreilles. Et c'est ce que fera voir la Nouvelle suivante. Guillaume II. Roy de Sicile eut deux enfans de sexe différent. Le garçon s'appelloit Roger, & la fille Constance. Roger mourant avant son pere laissa un fils appellé Gerbin, que le Grand-pere fit élever avec beaucoup de soin. L'art joint avec la nature en fit un Prince accompli, & le rendit célébre par sa vaillance & par sa vertu, non-seulement dans le Royaume, mais aussi dans les pays étrangers, & sur tout en Barbarie. La renommée porta le bruit de son mérite jusqu'à la fille du Roy de Tunis, qui étoit alors tributaire de la Sicile. Cette Princesse passoit au jugement de ceux qui l'avoient vûe, pour la plus belle personne que la nature eût jamais formée, & pour la plus accomplie soit pour l'esprit, soit pour le corps. Elle prenoit un plaisir particulier à entendre

Digitized by Google

parler des grands hommes ; & on lui dit tant de merveilles de la valeur & des autres vertus de Gerbin ; que le regardant comme un homme extraordinaire, elle ne put s'empêcher de l'aimer sur le simple récit qu'on lui en faisoit. La beauté & le mérite de la Princesse de Tunis ne faisoient pas moins de bruit en Sicile, que la valeur & les grandes qualités de Gerbin en faisoient à Tunis ; & l'on peut dire, que si la Princesse aimoit le Prince sur la foi des récits, le Prince ne l'aimoit pas moins. Il désiroit passionnément de la voir, & en attendant qu'il pût se satisfaire, il lui fit faire des complimens par deux de ses amis qui alloient à Tunis, avec ordre de lui faire sçavoir du mieux qu'il se pourroit l'estime qu'il avoit pour elle. Il trouva même moyen de lui faire offrir ses services & sa personne par un Envoyé travesti en marchand, qui fit semblant d'avoir des joyaux à lui vendre. Elle reçut favorablement l'Ambassadeur & l'ambassade, & répondit aussi obligeamment qu'on pouvoit le souhaiter, par une de ses plus belles bagues qu'elle envoya au Prince, & qu'il reçut comme un gage de l'amour réciproque qu'elle avoit pour lui. Ils s'écrivirent plusieurs fois, s'envoyérent mutuellement des présens par le même ministre, & souhaitérent avec une égale passion de se voir de plus près. Mais comme le commerce fut long & secret, il arriva que le Roy de Tunis promit sa fille en mariage au Roy de Grenade. La Princesse fut dans la derniére affliction de cet engagement, & eut vingt fois

fois envie de se dérober, & de venir trouver son amant. Mais le peu d'apparence qu'elle voyoit à réussir, l'empêcha de rien hazarder. Gerbin de son côté étoit au désespoir de ce mariage, & songeoit à enlever sa maitresse, s'il arrivoit qu'on l'amenât par mer à son mari. Le Roy de Tunis ayant eu le vent de cette amourette & du dessein de Gerbin, convaincu d'ailleurs de la bravoure de ce Prince, & de l'impossibilité où il seroit de lui résister, envoya des Ambassadeurs au Roy de Sicile, pour lui notifier le mariage de sa fille, & pour lui demander son approbation, & un Sauf-conduit qui le mît à couvert de toute insulte. Le Roy de Sicile qui n'avoit rien sçu des amours de Gerbin, accorda tout ce qu'on lui demanda, & pour preuve de sa bonne foi il envoya un de ses gants au Roy de Tunis. Le Barbare n'eut pas plutôt reçu le tout, qu'il fit partir sa fille, sous bonne escorte, sur un vaisseau de guerre pourvû de tout ce qui étoit nécessaire. La Belle voyant les préparatifs qu'on faisoit pour son départ, eut le tems de faire partir secrettement un homme pour Palerme, avec ordre de saluer Gerbin de sa part, & de lui dire qu'elle partoit pour Grenade, & qu'elle s'attendoit qu'il lui feroit connoître en cette occasion, s'il étoit aussi brave qu'il en avoit la réputation, & s'il l'aimoit autant qu'il avoit voulu lui faire croire. Gerbin se trouva dans un grand embarras, à cause du Sauf-conduit que le Roy son grand-pere avoit donné. Cependant résolu de sacrifier tout à son amour & à sa

Digitized by Google

réputation, il part pour Messine, fait armer promptement deux Galeres sur lesquelles il mit des gens choisis, & prend la route de Sardaigne, par où il crut que la Princesse passeroit. A peine y fut-il arrivé, qu'il vit paroître le vaisseau de sa Maitresse, qui venoit à petit vent. Gerbin exhorta les siens à se battre en braves gens, & les anima par l'espérance du butin, leur déclarant qu'il ne vouloit pour sa part que la Princesse, qui l'obligeoit à prendre les armes, & qui étoit sur le vaisseau. Chacun ayant répondu par de grands cris, les Trompettes sonnent, tout le monde court aux armes, & les Rameurs font de leur mieux pour aborder le vaisseau de la Princesse. Les Barbares voyant venir les Galeres, & ne pouvant s'éloigner, faute de vent, résolurent de se défendre. Gerbin étant à portée, envoya une chaloupe à bord demander les Commandans du vaisseau, ou qu'il alloit faire tirer. Les Barbares se plaignirent de la violation de la foi, alléguérent le Sauf-conduit du Roy de Sicile, & montrérent le gant du Roy, protestant qu'ils ne se rendroient qu'à l'extrêmité. Gerbin que la vûe de la Princesse avoit enflamé de nouveau, se moqua de tout cela, & leur fit sçavoir pour la derniere fois, qu'ils devoient se résoudre à donner la Princesse, ou à combattre. Ils prirent le dernier parti, & commencérent à faire voler les fléches. Le combat fut sanglant, & la perte fort grande de part & d'autre. Gerbin voyant enfin que la victoire balançoit, prit un petit vaisseau qu'il avoit amené de Sardaigne,

Digitized by Google

y mit du feu, & aborda le vaisseau des Barbares avec ses deux Galeres. Les Infideles voyant qu'il n'y avoit qu'à mourir ou à se rendre, firent venir la Princesse sur le tillac, & la faisant voir à Gerbin, la massacrérent à ses yeux, & la jettérent dans la mer, lui disant: Tu la veux, & tu l'auras comme ta foi l'a méritée. Gerbin au désespoir d'une si horrible cruauté, & aimant mieux mourir que vivre, accrocha le vaisseau, sauta dessus malgré la résistance des Infidéles, tuant à droit & à gauche tout ce qui se présentoit devant lui. Il fit sauver tout ce qu'il put pour récompenser ses gens, mit ensuite le feu au vaisseau, & retourna dans sa Galere, affligé de sa victoire. Il fit pêcher le corps de la Princesse, & après l'avoir longtems pleurée, il reprit la route de Sicile, & la fit enterrer en grande pompe à Ustica, petite Isle vis-à-vis de Trepani. Le Roy de Tunis informé de ce qui étoit arrivé, envoya des Ambassadeurs au Roy de Sicile, pour se plaindre d'une violation de foi si insigne. Le Roy en fut extrêmement fâché, & ne pouvant lui refuser la justice qu'il demandoit, il fit prendre Gerbin, & le condamna lui-même à avoir la tête tranchée; ce qu'il fit exécuter en sa présence, malgré toutes les priéres que les plus Grands de la Cour pûrent lui faire en faveur du coupable; aimant mieux n'avoir point d'héritier que de passer pour un Prince sans foi.

Digitized by Google

XXXIV. NOUVELLE.

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'apparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant, lui coupa la tête, & la garda long-tems dans un pot à fleurs.

Il y avoit à Messine trois freres Marchands, qui demeurérent maîtres d'un grand bien après la mort de leur pere. Ils avoient une sœur jeune, belle & bien faite, qui se nommoit Isabeau, & qu'ils n'avoient point mariée, quoiqu'ils en eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avoient aussi pour garçon de boutique un jeune homme de Pise, nommé Laurent, qui gouvernoit toutes leurs affaires. Il avoit tant de bonne mine & d'agrément, qu'Isabeau ne put s'empêcher de l'aimer. Laurent s'en apperçut, & renonça pour elle à tous ses autres attachemens. Comme ils avoient tous deux le même but & le même dessein, ils ne furent pas long-tems à en venir à la conclusion du Roman. Le commencement de leur amour fut accompagné de tout le succès & de tout le secret qu'ils pouvoient desirer; mais enfin Isabeau s'étant levée une nuit pour aller trouver son Laurent, l'aîné des freres s'en apperçut, & découvrit toute l'intrigue de ses propres yeux. Il ne dit mot jusqu'au lendemain qu'il fit

Digitized by Google

part à ses freres de ce qu'il avoit vû. Après avoir envisagé la chose de tous les côtés, il fut résolu de souffrir un mal qu'ils ne pouvoient faire éclater sans infamie pour eux & pour leur sœur, & d'attendre le moment favorable où ils pourroient y remédier sans inconvenient. Ils en usérent donc avec Laurent comme à l'ordinaire ; mais le commerce de galanterie allant toujours son train, ils craignirent avec raison les suites d'un jeu si sujet aux accidens, & résolurent enfin d'en interrompre le cours. Ils firent semblant d'aller se divertir hors de la ville, & mirent Laurent de la partie, qui en fit d'autant moins de difficulté, qu'il n'avoit remarqué aucun changement à son égard dans l'esprit de ses maîtres. Etant donc venus en un lieu fort écarté, ils se jettérent tout-à-coup sur lui, & le poignardérent. Après l'avoir enterré sans être vûs de personne, ils s'en retournérent à Messine, & firent courir le bruit qu'ils l'avoient éloigné pour leurs affaires, comme ils faisoient fort souvent. Mais comme il ne revenoit point, & qu'Isabeau ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, elle demandoit souvent à ses freres quand il reviendroit. Elle le fit un jour avec tant d'empressement, qu'elle s'attira une réponse assez brusque. Isabeau demeura fort triste, & n'osa plus demander des nouvelles de son amant. Elle l'appelloit souvent la nuit, & se plaignoit quelquefois avec larmes de son retardement. Bref, elle n'avoit pas un moment de joye dans l'impatience où elle étoit de le revoir. Une nuit,

Digitized by Google

après avoir bien pleuré son Laurent, & s'étant enfin endormie, il s'apparut à elle tout défiguré, & avec des habits déchirés, & lui dit, à ce qu'il lui sembla: Tu te plains de moi sans raison: tes freres m'ont tué, Isabeau, & je ne puis plus revenir te voir: ils m'ont enterré en un tel endroit. Adieu, ne m'appelle plus. Isabeau s'étant éveillée, crut son songe comme un article de foi, & pleura beaucoup. Le lendemain sans parler de rien à ses freres, elle prit une servante de confiance, & s'en alla au lieu où son amant lui avoit indiqué qu'il étoit enterré. Elle chercha où la terre étoit la plus molle, & ne fouilla pas long-tems sans trouver le corps de son amant, qui n'étoit pas encore corrompu. Ce triste spectacle renouvella ses plaintes, ses soupirs & ses larmes. Cependant voyant qu'elle n'étoit pas en lieu pour pleurer, elle songea à emporter ce corps; mais jugeant que cela ne se pouvoit, elle se contenta d'en faire emporter la tête, & de rejetter de la terre sur le reste. Elle enveloppa cette tête dans un mouchoir, & de retour chez elle, les larmes vinrent en si grande abondance, qu'elle n'eut pas besoin d'autre eau pour laver cette chere tête qu'elle baisa mille fois. Cela étant fait, elle la mit dans un grand pot à fleurs, enveloppée dans un drap de soye, jetta de la terre par-dessus, & y planta plusieurs pieds de basilic de Salerne, qu'elle n'arrosoit que d'eau-rose, ou d'eau de fleurs d'orange, ou de ses larmes; se tenant toujours assise auprès de son pot, qui contenoit les précieux restes de son cher

Digitized by Google

Laurent. Elle pleuroit quelquefois si abondamment, que le basilic étoit tout trempé de ses larmes. Un soin si continuel & la graisse que la terre recevoit de cette tête firent croître le basilic à vûe d'œil, & le rendirent fort beau & fort odoriférant. Isabeau au contraire dépérissoit à vûe d'œil. Ses yeux étoient enfoncés, son visage maigre & décharné étoit aussi affreux qu'il avoit été agréable. Ses freres surpris que sa beauté se fût si-tôt évanouie, ne sçavoient à quoi en attribuer la cause, lorsqu'apprenant des voisins qu'elle ne faisoit que pleurer autour de son pot, ils lui en firent des reproches; & voyant qu'elle ne laissoit pas de continuer, ils trouvérent moyen de le lui faire dérober. Elle demanda plusieurs fois avec beaucoup de chaleur qu'on lui rendît son pot; mais ne le trouvant point, elle en eut tant de douleur qu'elle tomba malade, & ne fit que demander son pot tant que son mal dura. Ses freres surpris qu'elle aimât tant une chose qui leur paroissoit si peu aimable, eurent envie de sçavoir ce qu'il y avoit dedans, & y trouvérent une tête de mort, qu'ils reconnurent aux cheveux crêpés pour celle de Laurent. L'étonnement où ils furent, & la peur qu'ils eurent d'être découverts, les détermina à enterrer cette tête, & à quitter Messine pour se retirer secrettement à Naples. Pour Isabeau, elle demeura à Messine, où elle mourut de désespoir.

Digitized by Google

XXXV. NOUVELLE.

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement, font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Embarras d'Andrée qui tombe entre les mains de la justice. Violence du Podestat glorieuse à Andrée, & utile à sa justification.

MESSIRE Noir de Ponte Carraro, Gentilhomme de Bresse, eut autrefois une fille nommée Andrée, à qui la nature n'avoit rien épargné ni pour le corps ni pour l'esprit. Elle devint amoureuse d'un jeune Cavalier de ses voisins, homme d'une naissance obscure, mais au reste doué de toutes les qualités qui font un honnête homme. La Belle trouva moyen de faire sçavoir à son amant ce qu'elle sentoit pour lui, & se servit pour cet effet du ministére d'une fille de chambre qui lui étoit attachée. Elle fit même en sorte qu'ils se virent plusieurs fois au jardin de Messire Noir, avec une satisfaction réciproque. Ils anticipérent les privautés du mariage, & afin que rien ne pût altérer leur amitié, ils se mariérent enfin de consentement & de promesses ; de maniére que si la bonne foi suffit seule pour rendre un mariage légitime, on pouvoit dire qu'il ne manquoit rien au leur. Continuant donc à se voir comme mari & femme, il arriva qu'Andrée songea qu'elle étoit au jardin avec

Digitized by Google

Gabriel, & qu'elle le tenoit embrassé: que dans cette situation elle avoit vû sortir de Gabriel je ne sçais quoi de noir & d'affreux qu'elle n'avoit pû démêler : que ce je ne sçais quoi de noir qui choquoit si fort la vûe, lui avoit arraché son amant ; que tout avoit disparu à ses yeux ; que la douleur & l'accablement l'avoient réveillée ; & qu'encore qu'à son réveil elle eût tâché d'appeller la raison à son secours, elle n'avoit jamais pû se guérir de la peur que lui avoit fait ce songe. Elle en étoit si prévenue, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour rompre un rendez-vous qu'elle avoit donné à son amant pour la nuit prochaine. Mais elle trouva tant de résistance, qu'elle le reçût au jardin comme à l'ordinaire, soit qu'elle ne voulût pas le désobliger, ou qu'elle fût bien aise de ne lui donner aucun soupçon. Après les premiéres caresses le Cavalier demanda à la Belle, pourquoi elle avoit voulu l'empêcher de venir au jardin? Elle lui conta son rêve, & lui dit la peur qu'elle avoit eue. Il lui répondit en riant que les songes ne signifioient rien, & qu'ils ne venoient le plus souvent que d'avoir trop ou trop peu mangé. Si j'ajoûtois foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un la nuit passée qui m'auroit empêché de venir ici. Il me sembloit que chassant dans une forêt charmante, j'avois rencontré une Biche extraordinairement blanche & belle, qui s'étoit en peu de tems si bien familiarisée avec moi, qu'elle ne me perdoit pas d'un pas. Je l'aimois si fort, ce me sembloit, que de peur de la perdre je lui ai mis

un collier d'or, attaché à une chaîne du même métal, que je tenois à la main. M'étant arrêté avec ma Biche qui avoit la tête sur mes genoux, je vis sortir de je ne sçais où une Lionne noire, affamée, & horrible à voir, qui se jetta à moi, me déchira le côté gauche, & voulut m'arracher le cœur sans que je fisse aucune résistance. La douleur que j'ai cru sentir, m'a réveillé. J'ai d'abord porté la main au côté gauche, & n'ayant trouvé rien de changé, je me suis mocqué de moi-même d'avoir été si crédule. J'ai souvent fait des songes, sans qu'il m'en soit arrivé jamais ni pis ni mieux. Le songe du Cavalier augmenta la peur de la Belle, qui n'en témoigna pourtant rien pour ne le pas désobliger. Quoiqu'ils ne cessassent de s'embrasser & de se caresser, la Belle craignant sans sçavoir pourquoi, regardoit son amant plus qu'elle n'avoit de coutume, & portoit les yeux par-ci par-là, pour voir s'il ne paroissoit rien de noir, lorsque Gabriel l'embrassa en soupirant, & dit d'une voix tremblante : A mon secours, Madame, je suis mort. A peine avoit-il achevé ces paroles, qu'il tomba à ses pieds. Elle le releva, & lui ayant mis la tête sur ses genoux, elle lui demanda en le baisant quel étoit son mal ? Mais il n'eut pas la force de lui répondre, & rendit le dernier soupir un moment après. Jamais douleur ne fut plus grande que celle d'Andrée. Elle pleura, & l'apella cent fois. Elle le tâta, & le trouvant froid par tout, elle ne douta pas de son malheur. La fille de chambre que les cris de la Belle

avoient fait approcher, la trouva dans un accablement extrême. Après avoir pleuré toutes deux de compagnie sur le visage du mort, Andrée dit à la fille de chambre d'un ton de désepoir, que puisqu'elle avoit perdu ce qu'elle avoit de plus cher au monde, elle étoit résolue de renoncer à la vie; mais qu'avant que de se donner la mort, elle voudroit bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, & de faire rendre à son amant les honneurs de la sépulture. La confidente répondit, que c'étoit le moyen de le perdre en l'autre monde comme elle l'avoit perdu en celui-ci; & que se donnant la mort, elle iroit droit en enfer, où l'ame de son amant n'étoit point allée, étant aussi honnête homme qu'il étoit: qu'il valoit mieux se consoler, & prier Dieu pour lui. Qu'à l'égard de la sépulture, elles pouvoient l'enterrer dans le jardin, ou l'emporter dehors; & que les premiers qui le trouveroient, ne manqueroient pas d'en avertir ses parens qui satisferoient aux devoirs de la sépulture. Andrée, toute affligée qu'elle étoit, écoutoit néanmoins le conseil de sa confidente, qu'elle ne trouva pas à son gré. A Dieu ne plaise, répondit-elle, qu'un mari qui m'a été si cher, soit enterré comme un chien, ou jetté sur le pavé. Il a eu mes larmes, & je veux qu'il ait aussi celles de ses parens, s'il se peut. Sur cela elle lui donna ordre d'aller prendre un drap de soye dans lequel elles l'envelopperoient, & le porteroient ensuite à sa porte qui n'étoit pas éloignée; ajoutant que si ce n'étoit

pas une grande consolation pour les parens du mort, c'en seroit une fort grande pour elle, de lui voir rendre les honneurs qu'il méritoit. Après que le mort eut été enveloppé avec un carreau sous la tête & une grande quantité de roses, la Belle tira de son doigt l'anneau que son amant lui avoit donné, en lui donnant la foi du mariage, & le mit au sien en faisant mille lamentations, qui ne finirent que par un évanouissement. Aussi-tôt qu'elle fut revenue, elles prirent le drap chacune par un bout, & se mirent en devoir de porter le mort devant sa porte. Elles furent surprises & arrêtées en chemin par les Officiers du Podestat, qui poursuivoient un criminel. Andrée qui aimoit mieux mourir que de vivre, leur dit d'abord sans embarras, qu'elle étoit près de comparoître devant le Podestat, auquel elle diroit franchement toute la vérité. Mais comme elle vouloit le faire volontairement, elle ne prétendoit pas que personne mît les mains sur elle, ni touchât à ce corps, à moins que de vouloir être accusé de sa mort. Le Podestat averti de la chose, fit venir Andrée dans sa chambre, l'interrogea, & fit visiter le corps par des Médecins, qui dirent que Gabriel n'avoit été ni tué, ni empoisonné; mais étouffé par un abcès qui lui avoit crevé auprès du cœur. Le Podestat voyant par cette déposition qu'Andrée n'étoit point coupable, s'avisa de vouloir lui donner ce qu'il ne pouvoit lui rendre, & lui offrit de la renvoyer, pourvû qu'elle voulût condescendre à ses très-humbles supplications. Le Magistrat n'ayant pas eu une ré-

Digitized by Google

ponse favorable, voulut en venir à la violence. La Belle le repoussa courageusement, & lui dit je ne sçais combien de choses offensantes. Le jour étant venu, le pere de la Belle fut averti assez à tems pour courir au secours de sa fille, accompagné de plusieurs de ses amis. Le Podestat voulant prévenir l'accusation qu'Andrée lui pourroit faire, prit le parti de dire au pere, qu'ayant voulu éprouver sa fille, il avoit lieu de louer sa vertu & sa constance; & qu'encore que son mari fût un homme de peu de naissance, il la prendroit volontiers pour sa femme, s'ils le vouloient bien tous deux. A peine le Podestat avoit-il achevé de parler, qu'Andrée s'étant jettée aux pieds de son pere: Il n'est pas besoin, lui dit-elle, que je vous entretienne de mon malheur: vous en êtes suffisamment informé. Mais je dois vous demander pardon de m'être mariée à votre insçu à un homme que j'aimois. Le pardon que je vous demande, n'est pas pour prolonger ma vie, mais pour mourir avec votre amitié. Messire Noir fort vieux & naturellement bon, la releva en pleurant, & lui dit le plus doucement du monde, qu'il ne se plaignoit pas tant de ce qu'elle s'étoit mariée, que du peu de confiance qu'elle avoit eue en lui, de lui en faire un secret. Mais que les choses étant ainsi, comme il l'auroit traité comme son gendre pendant sa vie, s'il l'eût connu pour tel, il vouloit le traiter de même après sa mort. Il le fit comme il l'avoit dit, & Gabriel fut enterré, non pas comme un bourgeois, mais

Digitized by Google

comme un homme de la premiére qualité. Les parens de l'un & de l'autre côté s'y trouvérent, & tout se passa avec un grand concours de peuple, & avec une magnificence extraordinaire. Quelques jours après l'enterrement, le Podestat revint à la charge, & le pere en ayant parlé à la fille, elle ne voulut jamais y consentir, & pria son pere de trouver bon qu'elle allât avec sa confidente dans un Couvent. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & ne remplit pas moins bien les devoirs de la Religion, qu'elle avoit fait ceux de l'amour.

XXXVI. NOUVELLE.

Mort de deux Amans qui se frottérent les dents de Sauge.

Il y avoit autrefois à Florence une fille qui se nommoit Simonne, aussi favorisée de la nature qu'elle l'étoit peu de la fortune. Quoiqu'elle fût réduite à gagner sa vie par son travail, elle écouta les fleurettes d'un jeune homme nommé Pasquin, à peu près de son étoffe, & aux gages d'un Marchand de draps, pour avoir soin de faire filer la laine. Comme Simonne étoit de ses fileuses, il la sollicitoit plus qu'aucune à bien filer la laine de son maître. Ainsi Pasquin sollicitant, & Simonne prenant plaisir d'être sollicitée, il arriva que l'un étant plus hardi & l'autre moins honteuse qu'à l'ordinaire, ils mirent leurs fuseaux en-

Digitized by Google

semble, & s'en trouvérent si bien, qu'ils se sollicitérent mutuellement à continuer une société, où ils trouvoient tant de satisfaction. Pasquin qui étoit bien aise de voir Simonne avec plus de liberté & moins d'allarmes, lui donna rendez-vous dans un certain jardin, où elle promit de se trouver le Dimanche suivant après dîner. Le jour étant venu, elle dit à son pere qu'elle alloit avec Lagine, une de ses camarades, gagner les pardons à Saint Gal, & se rendit au jardin où Pasquin se trouva avec un de ses compagnons nommé Strambe. Celui-ci & Lagine devinrent incontinent bons amis, & les deux couples prirent leur parti, les uns à un bout du jardin, & les autres à l'autre. Il arriva que Pasquin & Simonne s'étant assis auprès d'un grand pied de Sauge, & parlant d'une colation qu'ils se proposoient de faire une autrefois, le premier en prit une feuille, & commença à s'en frotter les gencives, soutenant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour les nétoyer. Mais à peine s'en fut-il frotté quelque tems, qu'il devint pâle, & perdit bien-tôt la vûe, la parole & la vie. A ce triste spectacle Simonne s'écrie & appelle Strambe & Lagine, qui coururent d'abord à son secours. Strambe voyant Pasquin non-seulement mort, mais aussi le visage enflé & tout marqueté de taches noires, reprocha d'abord à Simonne de l'avoir empoisonné. Les voisins accourus au bruit, & trouvant Pasquin mort & enflé, accusent aussi Simonne de l'avoir fait périr. Son embarras fit croire aisément qu'elle étoit coupable. Elle fut donc arrêtée & menée au

Digitized by Google

Podestat, où étant accusée par Strambe & par deux autres compagnons de Pasquin qui étoit survenus, on travailla sans relâche à l'éclaircissement du fait. Mais le Juge ne pouvant comprendre qu'il y eût eu de la malice en Simonne, ni qu'elle fût coupable, voulut voir avec elle le corps & le lieu où il étoit mort; & comme il trouvoit de la difficulté dans ce qu'on disoit de la maniére de cette mort, il en fit faire sur les lieux le détail à Simonne, qui, pour faire mieux comprendre de quelle maniére cela étoit arrivé, prit une feuille de la même Sauge, & s'en frotta les dents comme avoit fait Pasquin. Les accusans traitérent tout cela de défense frivole, & chargérent Simonne tout de nouveau, demandant avec plus d'instance que jamais la punition de son crime, lorsque l'innocente qui regrettoit son amant, & qui craignoit de porter la peine d'un crime auquel elle n'avoit seulement jamais songé, tomba dans les mêmes symptômes, & mourut comme son cher Pasquin, au grand étonnement des spectateurs. Ainsi finit en un même jour l'amour & la vie de ces deux amans. Heureux tous deux, s'ils s'aiment en l'autre monde autant qu'ils s'aimoient en celui-ci; mais plus heureuse Simonne, puisqu'elle mourut justifiée d'un crime qui auroit flétri sa mémoire! Le Podestat revenu de son étonnement vit d'abord que cette Sauge étoit venimeuse; & pour prévenir de semblables accidens, il la fit arracher & jetter au feu. On trouva sous les racines un Crapaut d'une prodigieuse grosseur, & l'on

Digitized by Google

ne douta point qu'il n'eût empoisonné cette plante, & que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. On n'eut pas le courage de tuer ce monstrueux Crapaut; mais on jetta tant de feu sur le fatal insecte & sur la Sauge, qu'on les brûla tous deux. Après quoi les accusateurs mêmes enterrérent Pasquin & Simonne dans l'Eglise de Saint Paul.

XXXVII. NOUVELLE.

Jérôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa Maitresse, & de retour, la trouve mariée. Il fait ensorte de coucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir, il meurt de regret. La Belle vient à son enterrement, & meurt sur le corps de son Amant.

C'Est un abus de prétendre forcer la nature & s'opposer au penchant du cœur. Si l'amour est un mal, c'est un mal que les conseils ne sçauroient guérir; au contraire le moyen de le rendre mortel, est d'y appliquer des remédes trop violens, comme on verra par cette Nouvelle. Il y eut anciennement à Florence un très-riche Marchand nommé Léonard Séguier, qui n'eut de sa femme qu'un seul fils nommé Jérôme. La mort du pere ayant suivi de près la naissance du fils, & les affaires de la famille étant en fort bon état, la mere fit créer à l'enfant des Tuteurs, qui s'acquittérent de leur charge avec beaucoup de

Digitized by Google

probité, conjointement avec la mere. L'enfant commençant à grandir, jouoit souvent avec la fille d'un Tailleur de son quartier nommée Silvestre, & à peu près de son âge. Plus il grandissoit, plus il avoit d'attachement pour elle ; & cet attachement devint enfin amour. Ils s'aimoient tous deux avec la même passion, & leur plus doux plaisir consistoit à se voir mutuellement. La mere de Jérôme s'étant apperçûe de cette liaison, l'en gronda plusieurs fois ; mais voyant qu'il alloit toujours son train, & considérant qu'un attachement si fort au-dessous de ce que pouvoit prétendre son fils, ruineroit sa fortune, elle en parla à ses Tuteurs, & leur représenta que le Pupille déja parvenu à sa quatorziéme année, aimoit tellement cette fille, qu'elle ne doutoit point qu'il ne l'épousât un jour, si l'on n'y mettoit ordre. On crut que l'absence le guériroit d'un attachement qu'on regardoit comme un effet des impressions de l'enfance. C'est pourquoi l'on résolut de l'envoyer à Paris. On lui représenta qu'étant déja grand, il feroit bien de commencer à prendre soin de ses affaires, & que pour cet effet il faloit qu'il s'en allât à Paris, où étoit la meilleure partie de son bien : que cette grande ville étoit une très-bonne école pour la jeunesse ; & qu'après s'être poli par le commerce des honnêtes gens qui y étoient en très-grand nombre, il pourroit s'en revenir. Le jeune homme les écouta avec beaucoup d'attention, & leur répondit sans balancer, qu'il pouvoit faire tout cela à Florence, &

Digitized by Google

qu'il n'iroit point à Paris. On eut beau le flatter & le careſſer, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre choſe. La mere ſe plaignit avec emportement de ſa déſobéiſſance, moins fâchée de ce qu'il ne vouloit pas aller à Paris, que de l'opiniâtreté qu'il témoignoit à vouloir aimer cette fille. Mais voyant que l'emportement ne faiſoit que l'irriter, elle prit le parti de le flatter, & fit ſi bien par ſes careſſes, qu'elle le fit conſentir d'aller paſſer un an à Paris, avec promeſſe de le faire revenir après ce tems expiré. Mais on ne lui tint pas parole; car on l'y laiſſa deux ans. A ſon retour il trouva ſa maitreſſe mariée, & en fut extrêmement affligé, l'abſence n'ayant fait que redoubler ſon amour. Le mal étant ſans remède il falut prendre patience. Il apprit où elle demeuroit, & comme il croyoit qu'elle avoit encore pour lui les mêmes ſentimens qu'il conſervoit toujours pour elle, il paſſoit & repaſſoit ſouvent devant elle; mais il eut le chagrin de s'appercevoir qu'elle l'avoit entiérement oublié, & ne laiſſa pas pour cela de faire tout ce qu'il put pour regagner dans ſon cœur la place qu'il avoit perdue. S'imaginant enfin que tout ce qu'il faiſoit ne lui ſervoit de rien, il réſolut de lui parler, dût-il lui en coûter la vie. Ayant donc trouvé des gens qui lui apprirent les avenues de la maiſon, il y entra un ſoir qu'elle & ſon mari étoient allés veiller chez un voiſin, & ſe cacha derriére les rideaux d'un lit de camp. Le mari étant endormi, Jérôme s'en alla auprès de Silveſtre, & lui ayant mis la main ſur l'e-

Digitized by Google

ſtomac, il lui demanda doucement ſi elle dormoit. La Belle qui ne dormoit point, voulut faire du bruit ; mais le Cavalier la raſſura en lui diſant qu'il étoit ſon cher Jérôme. A quoi vous hazardez-vous, lui dit Silveſtre toute étonnée ? Retirez-vous, je vous en conjure. Nous ne pouvons plus nous aimer à préſent comme nous faiſions autrefois. Je ſuis mariée comme vous voyez, & la bienſéance me défend de penſer à d'autre qu'à mon mari. Retirez-vous donc, je vous en ſupplie. Si mon mari ſe réveille, il voudra ſe venger, & vous ſerez peut-être cauſe que nous vivrons mal enſemble, ce que nous n'avons pas fait juſqu'ici. Ce diſcours fut extrêmement affligeant pour Jérôme. Il eut beau rappeller à ſa maitreſſe leur amitié paſſée ; il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir ni par priéres ni par promeſſes. Au déſeſpoir de la trouver ſi ferme dans ſon devoir, il la pria pour toute grace de lui permettre qu'il ſe couchât auprès d'elle pour ſe réchauffer, lui répréſentant le cruel froid qu'il avoit ſouffert en l'attendant. La Belle toute pleine de compaſſion lui accorda cette petite grace, à condition qu'il ne la toucheroit pas, & ne lui parleroit de rien. Mais il ne joüit pas long-tems de cette légére faveur ; car ſuccombant à ſa douleur, il mourut incontinent ſans dire aucune parole. La Belle s'étonnant de ſa tranquillité, & voyant qu'il ne parloit point de ſe retirer, le pria encore de le faire. Mais n'en recevant point de réponſe, elle crut qu'il s'étoit endormi. S'étant miſe en devoir de l'éveiller, & le trouvant

froid comme une glace, elle fut bien surprise de le sentir mort. Ne sçachant donc comment se tirer d'un si mauvais pas, elle jugea à propos d'en consulter son mari, comme si la chose étoit arrivée à un autre. Et après lui avoir conté le fait au nom d'autrui, elle lui demanda ce qu'il croyoit qu'elle dût faire, si pareil accident lui arrivoit. Le mari répondit qu'il faudroit sans bruit porter le mort devant sa maison, sans en sçavoir mauvais gré à la femme, qui selon lui n'avoit aucun tort. C'est donc ce qu'il nous faut faire, repliqua la femme en lui prenant la main, & la portant sur le mort. Le mari s'étant levé tout chagrin sans dire une seule parole à sa femme, alluma de la chandelle, & emporta le corps où il avoit dit. La mere fit grand bruit de la mort de son fils, & comme on ne lui trouvoit ni coup ni playe, on le fit visiter par des Médecins qui rapportérent qu'il étoit mort de chagrin. Le jour de l'enterrement étant venu, la mere & plusieurs parentes & voisines accompagnérent le corps à l'Eglise, pleurant & se lamentant selon la coutume. Pendant que les Parens & les amis de Jérôme pleuroient sa malheureuse destinée, le mari de Silvestre voulant sçavoir s'il étoit soupçonné de quelque chose, dit à sa femme de prendre une cape, de se fourrer parmi les femmes du convoi, & d'écouter tout ce qui se diroit, pendant qu'il feroit la même chose avec les hommes. Silvestre qui s'avisoit un peu tard d'avoir de la compassion, prit sa cape, & alla voir mort celui à qui elle n'avoit pas

séulement voulu donner un baiser pendant qu'il étoit vivant.

Qu'il est difficile de pénétrer la force de l'amour ! Jerôme dans sa plus grande prospérité n'avoit pû toucher le cœur de la Belle, & ce cœur ne put tenir lorsqu'elle vit Jerôme dans l'état de misére. Un si triste spectacle ralluma les flâmes de son amour. Elle n'apperçut pas plutôt le corps, que fendant la presse, elle alla jusqu'à lui & se jetta dessus. Elle n'eut pas le tems de pleurer beaucoup ; car à peine l'eût-elle baisé que la douleur qui avoit étouffé son amant, l'étouffa pareillement. Les autres femmes se mirent en devoir de la consoler, & de la faire retirer sans la connoître ; mais l'ayant prise l'une à un bras, l'autre à l'autre, elles la trouvérent morte, & après l'avoir regardée au visage, elles connurent que c'étoit Silvestre. Ce double sujet d'affliction toucha sensiblement toutes les femmes, & leur fit répandre de nouvelles larmes. La nouvelle de ce second accident se répandit, & passa jusqu'au mari, qui en fut si outré de douleur, qu'il ne voulut jamais recevoir les consolations de personne. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage ordinaire de sa raison, il conta ce qui étoit arrivé la nuit précédente à sa femme & à Jerôme, & d'abord tout le monde conclut que c'étoit la cause de leur mort. Chacun pleura leur triste destinée, & après qu'on eut habillé Silvestre comme on a coutume d'habiller les morts, & qu'on eut fait les cérémonies ordinaires, on les enterra

Digitized by Google

dans le même tombeau. Ainsi la mort réunit ces deux amans ; ce que l'amour n'avoit pû faire.

XXXVIII. NOUVELLE.

Guillaume de Rossillon tue le Galant de sa femme, & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant sçû se précipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec son Amant.

LES Provençaux disent qu'il y eut autrefois en leur province deux Chevaliers de réputation, qui se nommoient Guillaume de Rossillon, & Guillaume Gardastain. Comme ils étoient tous deux fort braves, ils s'aimoient beaucoup, & se trouvoient toujours ensemble à tous les exercices de Chevalerie qui se présentoient, avec les mêmes couleurs de distinction. Rossillon avoit une femme des mieux faites, de laquelle Gardastain devint amoureux, nonobstant l'amitié qu'il y avoit entre eux. Il joua si bien son personnage, que la Belle s'apperçut avec plaisir qu'elle lui avoit donné de l'amour. Elle attendoit avec une espéce d'impatience qu'il lui fit son compliment, auquel elle avoit résolu de répondre d'une maniére à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Elle ne languit pas long-tems, & tout se passa avec une joye réciproque. Mais leurs rendez-vous étant un peu trop fréquens, ou peut-

Digitized by Google

être même mal concertés, le mari s'en apperçut, & eut autant d'aversion pour Gardastain qu'il avoit eu d'amitié. Mais il fut plus politique en haine qu'il ne l'avoit été en amitié, & résolut de tuer celui qui le trahissoit. Il arriva tout à propos pour son dessein qu'il se devoit faire en France une joûte qu'on fit publier à son de Trompe. Rossillon le fit sçavoir incontinent à Gardastain, & le pria de le venir voir pour y aller ensemble. Celui-ci ravi de cela, lui manda quil iroit le lendemain souper chez lui. Rossillon voyant une si belle occásion de se venger, monte à cheval dès le matin armé de pied-en-cap, suivi de quelques-uns de ses Domestiques, & se met en embuscade à une demie-lieue de sa maison, dans un bois où l'autre devoit passer. Après avoir long-tems attendu, il le vit venir avec deux valets seulement & sans armes, comme gens qui ne se défioient de rien. Il ne fut pas plutôt à portée que Rossillon courut à lui la lance baissée, criant : Tue, tue. Et en disant cela il lui donna un coup qui le perça d'outre en outre, dont il mourut un moment après sans pouvoir dire une seule parole. Les valets de Gardastain donnérent des deux, & s'en retournérent d'où ils venoient, sans sçavoir par qui leur Maître avoit été tué. Rossillon se voyant victorieux mit pied à terre, ouvrit le mort avec son couteau, lui arracha le cœur, & l'emporta chez lui, avec défense aux siens de jamais parler de ce qui étoit arrivé. La Belle qui sçavoit que Gardastain devoit venir, surprise qu'il tardât si long-tems, demanda

demanda à son mari d'où venoit qu'il ne paroissoit point ? Le mari répondit qu'il avoit sçu de ses nouvelles, & qu'il ne viendroit que le lendemain. Cette réponse ne plut guére à la Belle; cependant force lui fut de n'en rien témoigner. Rossillon en descendant de cheval avoit donné au Cuisinier le cœur de Gardastain, qu'il appelloit un cœur de sanglier, avec ordre de l'apprêter du mieux qu'il pourroit, & de le faire servir dans un plat d'argent. Le Cuisinier employa toute sa science pour en faire un hachis. Rossillon étant à table avec sa femme, rêvant au crime qu'il avoit commis, & ne pouvant manger, on servit le hachis, auquel il ne toucha point. La Belle qui n'étoit point dégoutée, en tâta, & le trouva si bon qu'elle le mangea tout. Comment avez-vous trouvé ce hachis, lui dit alors son mari ? Excellent, Monsieur, répondit la Belle. Je ne suis pas surpris, Madame, répliqua Rossillon, que vous ayez trouvé bon mort, ce qui vous a tant plû étant vivant. Ne soyez pas surprise, perfide. L'énigme est aisée à dénouer; vous avez mangé le cœur de Gardastain votre amant. Jamais douleur ne fut pareille à celle de la Dame. L'affliction & la surprise l'empêchérent quelque tems de parler; mais étant enfin revenue à elle : Vous avez fait le personnage d'un perfide & lâche Chevalier, lui dit-elle en soupirant. Gardastain ne m'a fait aucune violence, & si je l'ai aimé, je l'ai fait de mon pur mouvement. Ainsi c'étoit moi seule qui devois être exposée à votre ressen-

Digitized by Google

timent, si vous aviez lieu d'en avoir. A Dieu ne plaise qu'une viande aussi précieuse que le cœur du brave Gardastain soit jamais confondue avec aucune autre. En disant cela elle se leva, & se précipita par une fenêtre si exhaussée, qu'elle se mit toute en piéces. Rossillon connut alors sa faute; mais ce fut un peu trop tard. La peur le saisit, & lui fit incontinent prendre la fuite. Le lendemain l'avanture ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis de Gardastain & ceux de la Dame rassemblérent les restes de ces deux corps, & les firent enterrer ensemble avec beaucoup de larmes & de regrets, & graver sur leur tombeau des vers qui exprimoient la cause & la maniére de leur mort,

Digitized by Google

XXXIX. NOUVELLE.

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez sa maitresse, qui le croyant mort, le fait porter par sa servante dans une caisse qui étoit à la porte d'un Menuisier. Deux Usuriers dérobent la caisse & la portent chez eux sans appercevoir ce qui étoit dedans. Roger se réveille, donne l'allarme, fait crier au voleur, est pris, & mis entre les mains de la Justice. Sa maitresse le tire d'affaire par le moyen de sa servante, & fait condamner à l'amende ceux qui avoient dérobé la caisse.

MAZET de la Montagne, Chirurgien célébre à Salerne, étoit déja fort âgé quand il se maria à une jeune fille de la ville, qui méritoit un homme mieux conditionné. C'étoit à peu près un autre Richard de Quinzica pour les jeûnes & les abstinences qu'il prêchoit continuellement à sa femme, qui d'ailleurs avoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter d'ajustemens & de bijoux. La Belle ne s'accommodant donc pas du très-petit ordinaire de la maison, résolut en femme sage & de bon appetit de se régaler aux dépens d'autrui. Après avoir jetté les yeux sur plusieurs Cavaliers, elle se détermina en faveur de Roger de Jéroli qui passoit pour le plus grand garnement de Salerne; mais comme elle cherchoit plus

Digitized by Google

la vigueur que la probité, la mauvaise réputation de Roger fut un article dont elle ne s'embarrassa pas beaucoup. Roger s'étant apperçu des sentimens que la Belle avoit pour lui, n'oublia rien pour s'assurer cette conquête. La Belle qui n'aimoit pas les longueurs, se procura bien-tôt un tête-à-tête avec son amant, par le moyen d'une servante affidée, qu'elle fit agir. Roger ayant eu dès-lors quelques faveurs à compte, de la nature de celles qu'on ne donne qu'à bonnes enseignes, la Belle profita de cet agréable commencement pour sermoner le Cavalier, qu'elle pria de renoncer pour l'amour d'elle à ses rapines & à sa mauvaise conduite, qui l'avoient perdu de réputation dans l'esprit de tout le monde, lui promettant pour l'y obliger, de lui donner de l'argent de tems en tems. Pendant que ces amans se divertissoient à petit bruit, le Chirurgien eut entre les mains un patient qui avoit une jambe toute pourrie. Mazet expérimenté dans sa profession, connut d'abord la nature du mal, & dit aux parens du malade qu'il étoit impossible de le guérir à moins que de lui ôter un os : encore ne vouloit-il pas répondre du succès de cette opération. Les parens du malade aimérent mieux hazarder la guérison du patient, que de le laisser mourir sans rien entreprendre, & consentirent que le Chirurgien fit à tout événement ce qu'il croyoit nécessaire. Mais comme il craignoit que le patient n'en pût supporter la douleur, il résolut de l'endormir avec une certaine eau dont il avoit le se-

Digitized by Google

tret, & de remettre l'opération au soir suivant. Il distila donc un eau endormante, & la mit dans une phiole sur la fenêtre de sa chambre, sans en rien dire à personne. Le soir que Mazet devoit faire cette grande opération, il reçût une lettre d'un de ses intimes amis de Melse, qui le prioit de s'y rendre incessamment, pour panser plusieurs personnes de sa connoissance qui avoient été blessées à une grosse batterie qui étoit arrivée le jour précédent. Ainsi remettant l'affaire de la jambe jusqu'au lendemain, il partit sur le champ pour Melse. La Belle sçachant que son mari ne coucheroit pas au logis, envoya querir Roger qu'elle enferma dans sa chambre jusqu'à ce que certaines personnes suspectes de la maison fussent couchées. Roger, soit qu'il eût travaillé le jour, ou mangé salé à soupé, eut une soif démesurée, & voyant par hazard sur la fenêtre la phiole d'eau endormante, qu'il prit pour de l'eau ordinaire, il l'avala toute. Un moment après il s'endormit; & la Belle le trouvant ainsi dormant, le pousse & lui crie de se lever; mais à tout cela ni mouvement ni réponse. Elle le pousse de nouveau, lui disant: Levez-vous, dormeur. Falloit-il venir dormir ici? Roger étant un peu trop rudement poussé, tomba de dessus un coffre sur lequel il s'étoit endormi, sans faire le moindre mouvement & sans donner aucune marque de sentiment. La Belle un peu surprise de cela le prit par le nez, lui arracha la barbe & lui fit plusieurs autres choses, sans trouver aucune marque

Digitized by Google

de vie; de ſorte qu'elle crut fortement qu'il étoit mort, & en fut extrêmement affligée. Elle pleura, elle ſe tourmenta avec le moins de bruit qu'il lui fut poſſible; mais craignant enfin l'éclat, il fallut ſonger aux moyens de mettre ſa réputation à couvert, en faiſant emporter le prétendu mort. Elle appella ſa fidelle ſervante, lui fit part de ſon infortune, & lui demanda ſon conſeil. La confidente bien étonnée ne put croire que Roger fût mort, juſqu'à ce qu'elle l'eut pincé, & brûlé à la chandelle ſans qu'il donnât la moindre marque de ſentiment. Mais alors elle n'en douta plus. La Belle ne ſçachant où le faire porter pour prévenir les ſoupçons, la confidente dit qu'elle avoit vû ſur le tard devant la maiſon du Menuiſier voiſin une caiſſe, où il falloit le porter, pourvû qu'on ne l'eût point ôtée. Il n'y a qu'à lui donner deux ou trois coups de couteau, ajoûta-t-elle. Comme il paſſoit pour un homme de mauvaiſe vie, on ne manquera jamais de dire demain qu'ayant été ſurpris en flagrant délit, il a été mis en cet état. La Belle goûta l'expédient, aux coups de couteau près, auxquels elle ne put ſe réſoudre. La confidente donc revenue de la découverte, & ayant retrouvé la caiſſe, prend Roger ſur ſes épaules, ſort de la maiſon, précédée de ſa maitreſſe, pour voir s'il ne venoit perſonne, s'en va à la caiſſe & y laiſſe Roger. Deux freres uſuriers étoient venus le même jour demeurer près de la maiſon du Menuiſier, & ayant remarqué la caiſſe, avoient réſolu de l'emporter chez eux, à moins

qu'on ne la ferrât. N'entendant donc plus perſonne dans les rues, ils ſortent, retrouvent leur caiſſe & l'emportent, ſans prendre garde ni au poids ni à ce qui étoit dedans. Ils la mirent auprès de la chambre où couchoient leurs femmes, & s'en allérent dormir. Roger qui dormoit depuis long-tems, ſe réveilla un peu avant le jour la tête fort étonnée. Ouvrant donc les yeux & ne voyant rien, étendant les mains & ſe trouvant dans une caiſſe, il ne ſçavoit s'il dormoit encore, ou s'il rêvoit. Je me ſouviens fort bien, diſoit-il en ſoi-même, que je fus hier au ſoir chez ma maitreſſe, & il me ſemble à préſent que je ſuis dans un coffre. Que ſignifie tout ceci ? N'y auroit-il point eu quelque accident, & ne m'auroit-on point caché ici ? Cette penſée le fit demeurer tranquille, & écouter s'il n'entendroit point quelque choſe. La caiſſe étoit étroite & il y avoit demeuré ſi long-tems dans la même ſituation, que ſentant de la douleur au côté ſur lequel il étoit couché, il voulut ſe tourner ſur l'autre, & le fit avec tant de vigueur que la caiſſe qui n'étoit pas en un lieu uni renverſa, & fit tant de bruit que les femmes s'éveillérent, & eurent grande peur, ſans toutefois oſer dire un mot. Roger ayant ouvert la caiſſe en tombant, & croyant qu'il valoit mieux, en cas d'accident, être libre qu'enfermé, ſort de ſon coffre, & s'en va chancelant de côté & d'autre, cherchant le degré ou la porte pour s'échapper. Les femmes qui ne dormoient pas, demandent qui va là d'une voix tremblante.

Digitized by Google

Roger ne connoissant point cette voix, ne répond rien. Les femmes plus effrayées par ce silence, appellent leurs maris, qui dormoient si fort qu'ils n'en entendirent rien. N'entendant personne venir à leur secours, elles sautent de leur lit aux fenêtres, & commencent à crier au voleur. Les voisins accourent, & entrent chez les Usuriers, les uns d'un côté, les autres de l'autre. A ce tintamare les maris se réveillent, & prennent Roger bien surpris de se voir là. Il fut mis entre les mains des Sergens, qui le menérent au Magistrat. En faveur de sa bonne réputation il fut d'abord appliqué à la question, & avoua qu'il étoit entré chez les Usuriers pour dérober ; ce qui suffisoit pour le faire pendre. Dès le matin on sçut par tout Salerne que Roger avoit été pris volant les Usuriers. La Belle & sa confidente en furent si surprises, qu'elles crurent quasi que ce qu'elles avoient fait la nuit passée, n'étoit qu'un songe. Cependant la Belle considérant le péril où étoit son amant, s'en tourmentoit de maniére qu'il étoit à craindre que la tête ne lui tournât.

Le Chirurgien de retour ne trouvant point sa phiole, fait grand bruit. Sa femme qui avoit l'esprit occupé de bien d'autres choses, lui dit d'un air chagrin, qu'une phiole d'eau jettée par inadvertance, ne valoit pas la peine de faire un si grand fracas, comme s'il n'y avoit pas d'autre eau au monde. Son mari lui répondit qu'elle se trompoit de s'imaginer que ce fût de l'eau commune ; que c'étoit une eau pour faire dormir, & qu'il l'avoit faite pour un tel. C'est ce

Digitized by Google

que je ne sçavois point, répliqua la femme; mais en tout cas le mal n'est pas grand, & le plus court est d'en faire d'autre. Elle fut incontinent au fait, & ne douta point que son amant n'eût gobé la liqueur. Sur ces entrefaites la confidente, qui étoit sortie par ordre de la Belle pour sçavoir des nouvelles de Roger, revint & rapporta qu'on parloit fort mal de lui, que tous ses parens l'avoient abandonné, & qu'on le regardoit déja comme un homme pendu. Elle dit de plus qu'elle avoit trouvé le Menuisier en grande contestation au sujet de la caisse avec un homme qu'elle ne connoissoit pas; que celui-ci prétendoit l'avoir achetée, & accusoit l'autre de l'avoir revendue aux Usuriers, qui le lui avoient dit chez eux ce matin, dans le tems que Roger avoit été pris: que le Menuisier niant de l'avoir revendue, & soutenant au contraire qu'elle lui avoit été dérobée, ils s'en étoient allés chez les Usuriers pour éclaircir le fait. Vous pouvez voir par là, ajoûta-t-elle, comment Roger a été porté chez ces gens; mais de sçavoir comment il est ressuscité, c'est ce que je ne comprends point. La belle ayant appris sur cela à la confidente ce que son mari lui avoit dit de la vertu de l'eau, la pria de faire de son mieux pour sauver son amant, & pour mettre son honneur à couvert. La confidente répondit qu'elle ne s'y épargneroit pas, si elle vouloit lui apprendre le moyen d'en venir à bout. La Belle imagina d'abord un expédient, & le communiqua à la confidente, qui le trouva assez de son goût. Elle com-

Digitized by Google

mença par aller droit à Mazet, & par lui demander pardon de la faute qu'elle avoit commise. Son maître ne sçachant ce qu'elle vouloit dire, lui demanda de quoi il s'agissoit ? Vous connoissez Roger, Monsieur, lui dit elle en pleurant. Il m'aimoit, & moitié de gré, moitié de force il m'avoit obligée de l'aimer. Il y a environ un an qu'il me persécute. Il apprit hier au soir que vous ne coucheriez pas au logis, & fit tant par caresses & par promesses, qu'il me fit résoudre à le laisser coucher avec moi. Il ne fut pas plutôt dans ma chambre, qu'il eut une soif démesurée. Ne sçachant de quoi le désaltérer, & craignant que Madame ne se doutât de quelque chose, si j'allois querir de l'eau ou du vin, j'allai me souvenir que j'avois vû une phiole d'eau sur la fenêtre de votre chambre, je la lui portai, & il la but. Vous avez été en peine de votre eau, j'en suis bien fâchée, & je vous supplie de me pardonner cette faute. Epargnez-moi, Monsieur, le déplaisir de vous dire le reste, & contentez-vous de sçavoir que cette misérable eau fera peut-être perdre la vie à Roger. Permettez-moi donc, je vous en conjure, d'aller à son secours. Te voilà punie par l'endroit sensible, répliqua Mazet; tu croyois avoir un galant dont tu te promettois merveilles, & tu n'as eu qu'un dormeur. Je te pardonne, va le secourir, & cherche d'autres rendez-vous que ma maison. Un si favorable commencement lui donnant sujet de bien espérer, elle alla sur le champ trouver Roger, & ména-

Digitized by Google

gea si bien le Concierge, qu'elle eut la liberté de lui parler en particulier. Après l'avoir instruit de ce qu'il y avoit à répondre pour se tirer d'affaires, elle alla chez le Prevôt, & lui parla tête-à-tête. Le Prevôt la trouvant à son gré, crut qu'il devoit y attacher son croc. La suppliante, pour mieux réussir dans son dessein, ne fit qu'autant de résistance qu'il falloit pour se faire plus rechercher. L'affaire étant faite, elle dit au Prevôt que Roger qui avoit été pris comme un voleur, n'étoit rien moins que cela. Après lui avoir répété tout ce qu'elle avoit dit à son maître au sujet de ses amours avec Roger, elle ajoûta que l'eau l'ayant si fort endormi qu'elle l'avoit crû mort, elle l'avoit porté dans la caisse. Elle lui conta la conversation de l'homme qui prétendoit avoir acheté la caisse avec le Menuisier, & lui fit comprendre comment Roger pouvoit avoir été transporté chez les Usuriers. Le Prevôt considérant qu'il étoit aisé d'éclaircir la chose, fit venir le Chirurgien qui convint de l'eau & de sa qualité. Le Menuisier, l'homme qui avoit acheté la caisse, & les Usuriers eurent ordre de se présenter; & après un long examen, il se trouva que les derniers avoient dérobé la caisse. Roger fut enfin appellé, & interrogé où il avoit couché la nuit passée, il répondit qu'il n'en sçavoit rien; mais qu'il se souvenoit qu'étant allé coucher avec la servante de maître Mazet, il avoit bû de l'eau qui l'avoit si fort endormi, qu'il s'étoit trouvé chez les Usuriers dans une caisse, sans pouvoir dire comment

Digitized by Google

il y avoit été porté. Le Prevôt trouvant l'avanture fort singuliére, fit plusieurs fois répéter avec plaisir le rôle de chacun, renvoya Roger, & condamna les Usuriers à dix onces d'argent d'amende. Roger, la Belle, & la confidente avoient sujet de se contenter d'un tel jugement. L'amour alla toujours son train, & l'on se divertit souvent des coups de couteau que la confidente étoit d'avis qu'on donnât à Roger.

XL. NOUVELLE.

Chimon se forma l'esprit en aimant, & enleva sa Maitresse Ephigénie. Il fut pour cela prisonnier à Rhodes, d'où Lisimaque le tira, & lui aida ensuite à reprendre Ephigénie & Cassandre qui se marioient. Ils les amenérent en Candie, & après les avoir épousées, ils furent rappellés en leur pays.

LES anciennes histoires de Chypre font mention d'un Gentilhomme de ce pays-là nommé Aristippe, illustre par sa naissance & par ses grands biens. Il n'avoit à se plaindre de la Fortune que d'une seule chose, c'est de lui avoir donné un fils entr'autres, mieux proportionné & de meilleure mine que les autres, mais si stupide qu'on n'en pouvoit espérer rien de bon. Son pere n'avoit rien épargné pour réparer les défauts de la nature par une bonne éducation. Mais toutes ses peines furent inutiles; car non-

Digitized by Google

seulement on ne put jamais lui rien apprendre ; il n'y eut pas même moyen de lui donner la moindre teinture de civilité. Il faisoit tout de mauvaise grace ; il avoit une voix de tonnerre, des gestes & des façons de faire qui tenoient plus de la bête que de l'homme. De là vint qu'on lui donna le nom de Chimon, qui signifie grosse bête, en langage du pays. Aristippe, pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si chagrinant pour lui, le fit mener à la campagne. Chimon qui aimoit mieux la société des païsans que des honnêtes gens, ne fut point fâché de cela. Vivant à la rustique, il arriva un jour, que traversant d'un champ à l'autre avec un gros bâton à la main, il entra vers l'heure de midi dans un petit bois, délicieux, & fort touffu ; car c'étoit dans la belle saison. Marchant sans dessein dans le bois, le hazard le conduisit dans un pré charmant entouré de beaux arbres, & enrichi d'une belle & fraîche fontaine, auprès de laquelle il trouva une jeune beauté endormie, accompagnée de deux femmes & d'un homme, qui dormoient aussi. La Belle étoit habillée d'une étoffe si fine, que ses habits ne déroboient quasi rien aux yeux de la blancheur de sa peau, n'ayant de la ceinture en bas qu'une simple juppe piquée, très-propre, & surpassant les lis en blancheur. Chimon n'eut pas plutôt apperçu cette Belle, qu'appuyé sur son bâton, il commença sans dire mot à la regarder avec admiration, comme si c'eût été la premiére femme qu'il avoit vûe. Son esprit sauvage &

Digitized by Google

brutal qui n'avoit été capable jusqu'alors d'aucune bonne impression, sentit d'abord je ne sçais quoi qui lui dit, que cette fille étoit la plus belle qu'on eût jamais vûe. Ce même je ne sçais quoi lui fit venir tout-à-coup du discernement, & lui apprit à distinguer les beaux endroits de la dormeuse. Il loua ses cheveux, son front, son nez, sa bouche, sa gorge, ses bras, & sur-tout son sein qui ne commençoit qu'à se former. Il eût souhaité avec passion de voir les yeux que le sommeil lui déroboit. Il eut cent fois envie de l'éveiller pour se satisfaire; mais comme il commençoit à raisonner, & qu'elle lui paroissoit la plus belle femme qu'il eût jamais vûe, il crut que c'étoit une Déesse, & qu'il falloit la traiter plus méthodiquement, & attendre qu'elle s'éveillât. Ainsi d'homme rustique & grossier qu'il étoit, il devint tout-à-coup un bon juge de la beauté, & un homme qui sçavoit déja qu'on devoit plus de vénération aux choses divines qu'aux humaines. Quoiqu'il fût naturellement brusque & impatient, le sentiment du plaisir extraordinaire que ses yeux lui procuroient, l'obligea d'attendre tranquillement. Ephigénie enfin se réveilla, & ne fut pas peu surprise de voir Chimon dans cette posture. On peut dire que cet homme étoit connu par-tout par deux endroits bien différens, l'un étoit sa propre bétise, & l'autre la réputation de son pere. Aussi dès que la Belle l'eut apperçu, elle l'appella par son nom, & lui demanda ce qu'il étoit venu chercher. A quoi

Digitized by Google

Chimon ne répondit pas un seul mot. Aussi-tôt qu'il vit ses yeux ouverts il les regarda fixement, & il trouvoit que cette contemplation lui donnoit un plaisir qu'il n'avoit jamais goûté jusqu'alors. La Belle voyant cela & appréhendant que la rusticité de Chimon ne le portât à quelque malhonnêteté, réveilla ses femmes, & s'étant levées elles partirent. Chimon lui dit alors qu'il iroit avec elles. Quoique la Belle eût toujours peur de lui, & qu'elle le priât de s'en aller, elle ne put jamais l'empêcher de la conduire. De-là il s'en retourna chez son pere, & lui dit qu'il ne vouloit plus demeurer au village. Son pere n'en fut pas trop content; néanmoins ne sçachant ce qui l'avoit obligé à changer d'avis, il le laissa vivre à sa maniére. Il fut bien surpris lorsque quelque tems après Chimon le pria de le faire habiller comme ses autres freres; ce qu'il fit avec joye: mais il fut encore plus surpris aussi-bien que tous ceux qui connoissoient l'homme, de lui voir fréquenter les honnêtes gens, de remarquer en lui les maniéres d'une personne de qualité, mais sur-tout celles d'un homme passionné. Il apprit en bien peu de tems non-seulement ce que sçavent les Gentilshommes ordinaires, mais même se rendit sçavant dans les sciences de spéculation. Sa voix changea du blanc au noir, & il chantoit & jouoit bien des instrumens: au reste bon homme de cheval, & robuste pour toute sorte d'exercices de mer & de terre. En un mot il se rendit le Gentilhomme le plus accom-

Digitized by Google

pli de ſon tems. Ephigénie produiſit tous ces miracles. Ses beaux yeux firent entrer de l'amour dans le cœur de Chimon, qui avoit été juſqu'alors inacceſſible à toutes les bonnes choſes. L'amour ne ſe fut pas plutôt rendu maître de ce cœur féroce, qu'il ſçut développer les ſublimes vertus qui y étoient enſevelies comme dans une ſombre & forte priſon, & les expoſer au grand jour. Quoi qu'Ariſtippe ne fût pas trop content de l'attachement que ſon fils avoit pour Ephigénie, cependant conſidérant que par le moyen de l'amour il étoit de bête devenu homme, non-ſeulement il le ſupportoit, mais lui conſeilloit même de ſuivre en cela la pente de ſon cœur. Chimon las enfin de ſoupirer inutilement, fit prier pluſieurs fois Chipſée, pere d'Ephigénie, de la lui donner en mariage : mais il s'en excuſa toujours, diſant pour raiſon qu'il étoit engagé à un Gentilhomme de Rhodes, nommé Paſimonde. Celui-ci donc ayant envoyé querir ſa Maitreſſe, Chimon crut qu'il étoit tems ou jamais de lui faire connoître combien il l'aimoit. Et comme elle l'avoit rendu homme, il conclut que s'il pouvoit l'enlever, il alloit s'immortaliſer, & réſolut de le faire ou de périr. Il confia ſon deſſein à quelques-uns de ſes amis, fit ſecrettement armer un vaiſſeau de guerre, & ſe mit en mer pour attendre Ephigénie, qui le lendemain de ſon départ fut rencontrée par Chimon. Le vaiſſeau d'Ephigénie ſe mit en devoir de ſe défendre, lorſque Chimon l'ayant accroché ſe jetta dedans l'épée à la main

Digitized by Google

main, sans être suivi d'aucun de ses gens, & fit un carnage horrible. Les Rhodiens contraints de céder à la valeur de Chimon, mettent bas les armes, & se rendent prisonniers. Chimon s'en étant rendu maître leur dit, que l'intérêt ni la haine ne l'ayant point obligé à prendre les armes contr'eux, mais l'amour qu'il avoit pour Ephigénie, il dépendoit d'eux de finir la guerre en lui donnant une personne qu'il estimoit infiniment. Son pere me l'a refusée en mariage, ajoûta-t-il, & je me suis déterminé à l'avoir à la pointe de l'épée. Je pretends l'épouser : je la mérite aussi-bien que Pasimonde. Donnez-la moi donc, & c'est tout ce que je demande de vous. Les Rhodiens qui n'étoient pas les plus forts, cédérent à la nécessité, & donnérent avec regret Ephigénie, qui fondoit en larmes. Chimon la voyant pleurer la consola du mieux qu'il put, & la fit passer sur son vaisseau. Ravi d'une si belle conquête, ayant donné quelques heures à la consolation d'Ephigénie & tenu conseil, il fut résolu de ne retourner pas si-tôt en Chypre, & de s'en aller en Candie, où il crut pouvoir demeurer sûrement & agréablement avec Ephigénie, à la faveur des parens & des amis qu'il y avoit. Mais la Fortune en disposa autrement ; car peu d'heures après que les Rhodiens s'en furent allés, le tems se couvrit de nuages, & il s'éleva une si violente tempête à l'entrée de la nuit, que Chimon s'étoit promis de passer plus agréablement, que les Matelots avoient bien de la peine à faire la manœuvre.

Digitized by Google

Chimon étoit au déſeſpoir d'un ſi cruel contretems ; tout le monde étoit dans une très-grande affliction, & ſur-tout Ephigénie, qui croyoit que chaque vague qui heurtoit le vaiſſeau, alloit être ſon tombeau. Elle maudiſſoit l'amour de Chimon, & diſoit que Dieu avoit envoyé cet orage pour punir ſa témérité. Cependant la tempête devenant plus furieuſe de moment en moment emporta le vaiſſeau près de l'Iſle de Rhodes ; & comme on la croyoit encore bien éloignée, & qu'on ne ſçavoit bonnement où l'on étoit, on fit tout ce qu'on put pour gagner terre. La Fortune répondit à leur deſir & les jetta dans un petit Golphe où le vaiſſeau Rhodien ne faiſoit qu'arriver. Le jour commençant à ſe développer, Chimon & ſes gens furent bien ſurpris de ſe voir à Rhodes, & à une portée de flêche du vaiſſeau d'où ils avoient enlevé Ephigénie. Au déſeſpoir de ce ſecond contretems, & craignant ce qui arriva, Chimon fit les derniers efforts pour ſe tirer d'un lieu ſi fatal à ſes eſpérances. Mais comme le vent donnoit directement dans ce Golphe, il fut impoſſible d'en ſortir : au contraire un coup de vague jetta le vaiſſeau ſur le ſec, où il fut incontinent environné de monde, & reconnu par l'équipage du vaiſſeau d'Ephigénie, dont une partie avoit déja débarqué, & avoit couru au village prochain porter la nouvelle de l'arrivée de Chimon dans le Golphe avec Ephigénie. Celui - ci s'étant reconnu ſongeoit à ſe ſauver dans une forêt prochaine avec ſa maitreſſe ; mais on ne lui en donna

Digitized by Google

pas le tems; car on vint à main armée l'enlever avec tous ses gens qui furent conduits à Rhodes. Pasimonde s'étant plaint au Sénat de la violence de Chimon, Lisimaque qui étoit le premier Magistrat, eut ordre d'aller avec sa compagnie prendre Chimon, & le mettre en prison. Ainsi cet amant infortuné perdit non-seulement sa liberté, mais même sa Maitresse de laquelle il n'avoit encore eu que quelques menus baisers. Pasimonde fit tout ce qu'il put pour faire perdre la vie à son rival & à ses gens; mais comme il en avoit bien usé à l'égard des conducteurs d'Ephigénie, il en fut quitte pour une prison perpétuelle. Pendant que Pasimonde faisoit travailler aux préparatifs de ses nôces, la Fortune toujours inconstante se repentit du mal qu'elle avoit fait à Chimon, & fit naître un nouvel incident pour sa délivrance. Pasimonde avoit un frere plus jeune que lui, mais qui ne lui étoit en rien inférieur du côté du mérite. Son nom étoit Hormisde, amoureux d'une belle Rhodienne nommée Cassandre, que Lisimaque aimoit aussi, & que plusieurs incidens l'avoient empêché d'épouser. Pasimonde voulant faire comme on dit d'une pierre deux coups, voulut, pour éviter la depense d'une seconde nôce, que son frere épousât Cassandre dans le même tems qu'il épouseroit Ephigénie. Ce fut un cruel déplaisir pour Lisimaque qui résolut de tout risquer pour détourner un coup si fatal. Après y avoir bien rêvé, il ne trouva point de meilleur moyen que de l'enlever. Il y trouvoit de la

Digitized by Google

facilité à cause de sa charge ; mais il étoit fâché que cette facilité diminuât la gloire du succès qu'il s'en promettoit. Cependant il sacrifia cette petite délicatesse à l'intérêt de son amour. Ne pouvant donc exécuter seul une si grande entreprise, il crut que Chimon & ses gens qu'il tenoit prisonniers, feroient son affaire mieux que d'autres. Il parla à Chimon la nuit suivante, & lui dit qu'étant dans le même cas que lui, il avoit cru ne rien risquer de lui confier un dessein où il n'avoit pas moins d'intérêt que lui. Pasimonde, ajoûta-t-il, vous enléve Ephigénie, & Hormisde me ravit Cassandre. Ces deux mariages doivent se faire en peu de jours, & nous n'avons d'autre ressource que d'enlever nos Maitresses les armes à la main. De quoi sert la vie quand on perd ce qu'on aime ? Ainsi nous risquerons, si vous m'en croyez, le tout pour le tout, plutôt que de souffrir l'injustice qu'on va nous faire. Un discours si peu attendu inspira un nouveau courage à Chimon, qui répondit sans balancer qu'il pouvoit compter sûrement sur lui, & qu'il n'étoit question que de lui dire comment il faudroit s'y prendre. Lisimaque lui apprit le tems que la double nôce se devoit faire, lui dit qu'il falloit attendre ce tems-là ; & qu'alors eux deux accompagnés de quelques personnes de confiance, iroient prendre leurs Maitresses à la vûe de tous les invités, & les feroient embarquer sur un vaisseau qui feroit tout prêt à faire voile. Le jour de l'expédition étant venu, & Chimon & ses gens ayant

Digitized by Google

été secrettement mis en liberté, Lisimaque divisa sa troupe en trois petits corps. Un fut employé à la garde du port, le second demeura à la porte de Pasimonde, pendant que Lisimaque & Chimon avec le troisiéme montérent pour enlever les deux mariées. Aussi-tôt qu'ils furent entrés, ils renversérent toutes les tables, s'emparérent des deux Belles, qu'ils firent conduire incontinent à leur vaisseau, & ne se battirent plus qu'en retraite. Un coup si déterminé surprit tout le monde. Chacun mit l'épée à la main; Lisimaque & Chimon donnant à droit & à gauche regagnérent le degré, & trouvérent au bas Pasimonde qui se mit en devoir de les charger; mais Chimon lui fendit la tête d'un coup de sabre, & le jetta mort sur le carreau. Hormisde courant à son secours fut semblablement tué par Chimon. Les attaquans ayant donc tué ou blessé tout ce qui se mit en état de défense, se retirérent en bon ordre à leur vaisseau, & s'étant embarqués au plus vîte, ils mirent aussi-tôt à la voile aux yeux de plusieurs gens armés qui venoient en diligence au secours des deux Dames. Après quelques jours d'heureuse navigation ils arrivérent en Candie, où leurs parens & amis les reçûrent parfaitement bien. Chacun épousa sa Maitresse, & les uns & les autres eurent sujet de se féliciter de leur destinée. Cette affaire produisit de grands troubles entre les Chypriens & les Rhodiens; mais quoiqu'ils fussent de longue durée, le dénouement fut néanmoins favorable à Lisimaque & à Chimon,

Digitized by Google

puisque chacun fut rappellé en son pays, & y finit ses jours avec son épouse dans les plaisirs les plus doux & les plus épurés.

XLI. NOUVELLE.

Constance aimant Martucio Gomita, & apprenant sa mort s'embarque par desespoir toute seule sur une petite barque que le vent poussa à Suse. La Belle étant allée de là à Tunis, trouve son Amant en vie, & en grand crédit auprès du Prince. Elle l'épouse, & ils s'en retournent tous deux à Lipari chargés de richesses.

LIPARI est une petite Isle sur les frontiéres de la Sicile, où demeuroit autrefois une belle jeune fille nommée Constance, de fort bonne famille, qui devint amoureuse d'un jeune homme de son Isle, nommé Martucio Gomita, qui ne manquoit ni de bonne mine ni d'agrémens, mais au surplus aussi mal traité de la fortune, que la Belle l'étoit bien. Martucio qui avoit plus d'une raison de répondre à son amour, la fit demander à son pere, qui la refusa tout net, fondé sur la disparité du bien. Martucio outré de ce refus, trouva moyen d'avoir un petit vaisseau, résolu de faire le métier de Corsaire, & de ne revenir à Lipari que quand il seroit riche. Il courut long-tems les mers de Barbarie, pillant & enlevant tous les vaisseaux qui n'étoient pas en état de lui ré-

Digitized by Google

ſiſter. Il eut de la prudence & du bonheur, & gagna beaucoup de bien en peu de tems à cet honnête commerce. Mais comme l'homme ne ſçait jamais ſe contenter, pour vouloir trop gagner, il perdit tout. Il fut enfin pris par les Barbares avec tout ce qu'il avoit piraté, & conduit à Tunis, où il demeura long-tems priſonnier dans une extrême miſére. Le bruit courut à Lipari que Martucio & tous ſes gens avoient péri. Conſtance qui avoit eu beaucoup de douleur de ſon départ, pleura long-tems ſa malheureuſe deſtinée, & réſolut de ne plus vivre. Mais ne pouvant obtenir de ſoi-même de ſe faire mourir d'une mort violente, elle s'aviſa d'un moyen aſſez ſingulier pour ſe réduire à la néceſſité de mourir, qui fut de prendre une barque de pêcheur qu'elle trouva au port avec tous ſes agrets, parce que les pêcheurs n'en étoient que deſcendus. Elle ſe met dans cette barque, prend le large à force de rames & de voiles parce qu'elle entendoit un peu la navigation, comme font en général les femmes de cette Iſle. Quand elle fut aſſez éloignée, elle jette ſes avirons & ſon gouvernail, s'enveloppe la tête d'un manteau, ſe couche au fond de ſa barque, & s'abandonne à la merci des vents, perſuadée ou que ſa barque renverſeroit, ou qu'elle ſe briſeroit contre quelque rocher. Ainſi elle comptoit que quand même elle ne voudroit pas mourir, il lui ſeroit impoſſible de s'en empêcher. Il n'arriva pourtant rien de tout cela. La mer ſe trouva calme, & le peu de vent qu'il faiſoit,

Digitized by Google

poussant à la côte de Barbarie, elle aborda deux jours après son départ à un lieu qui n'est pas éloigné de Suse. Comme la Belle n'avoit point levé la tête, elle ne sçavoit si elle étoit en terre ou en mer. Mais il arriva que la barque ayant pris terre dans le tems qu'une pauvre femme lavoit les filets de ses pêcheurs, elle fut surprise de la voir venir à pleines voiles & donner à terre sans que personne parût, & crut que les pêcheurs s'étoient endormis. La bonne femme entre dans la barque, y trouve la jeune fille endormie & dans la situation qu'on vient de dire, & l'éveille enfin après l'avoir appellée plusieurs fois. La vieille connoissant aux habits que la belle étoit Chrétienne, lui demanda en Latin par quelle avanture elle étoit venue-là toute seule. La belle entendant parler Latin, & croyant que le vent l'avoit ramenée à Lipari, se léve promptement, regarde de tous côtés, & ne connoissant point le pays demande à la bonne femme où elle étoit, & apprend qu'elle étoit près de Suse en Barbarie. La belle affligée de ce que Dieu ne lui avoit pas voulu envoyer la mort, & surprise de se trouver avec les Barbares desquels son honneur avoit tout à craindre, se mit d'abord à pleurer. La bonne femme en fut touchée, la mena à sa chaumiére, & lui fit dire par quelle avanture elle étoit venue-là. Elle lui présenta du pain dur, quelque poisson, & de l'eau, c'est-à-dire, tout ce qu'elle avoit de meilleur, & eut bien de la peine à la faire manger. Constance lui demanda en Latin qui elle

étoit,

Digitized by Google

étoit, ce qu'elle faisoit, & apprit qu'elle étoit de Trapani, & se nommoit Chereprise, & qu'elle servoit certains pêcheurs Cherétiens. Ce nom lui parut de bon augure, & commença, sans sçavoir pourquoi, à ne plus tant désirer la mort. Sans dire à la bonne femme ni son pays ni son nom, elle la pria instamment d'avoir pitié de sa jeunesse, & de lui donner moyen d'éviter le deshonneur qu'elle craignoit. Chereprise qui étoit une fort bonne femme, la laisse à sa chaumiére & va serrer ses filets. A son retour elle la fit envelopper de son manteau, & la mena à Suse chez une personne considérable du pays à qui elle rendoit souvent service, femme charitable & bienfaisante, l'assurant qu'elle la recommanderoit de son mieux, & que la bonne Dame la traiteroit comme sa propre fille, pourvû qu'elle la servît bien, & qn'elle fît tout ce qu'elle pourroit pour se rendre digne de son affection. Sur le rapport de Chereprise la bonne Dame fut si touchée des malheurs de Constance, qu'elle ne put la regarder sans pleurer. Et après l'avoir baisée au front, elle la prit par la main, & la mena dans la maison où elle demeuroit avec d'autres femmes, qui travailloient sans aucun homme à divers ouvrages de soye & de cuir. Constance eut bien-tôt appris à faire quelque chose, & s'acquit en peu de tems la bienveillance de sa Patronne & de ses compagnes, d'autant plus aisément qu'elle fit de rapides progrès dans leur langue. Un si long séjour à Suse ne permettant pas au

Digitized by Google

pere de la Belle d'espérer de la revoir, il arriva qu'un Seigneur Grenadin de la premiére qualité qui prétendoit à la Souveraineté de Tunis, mit une grosse armée sur pied pour venir s'en mettre en possession. Martucio qui sçavoit parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle, & les grands préparatifs que le Roy de Tunis faisoit pour sa défense, dit à un de ses Gardes, que s'il pouvoit parler au Roy il lui apprendroit un moyen infaillible de défaire son ennemi. Le Garde le dit à son maître, & le maître au Roy. Martucio étant devant le Roy, & interrogé quel moyen il avoit à donner, répondit que si Sa Majesté pouvoit faire en sorte que les fléches manquassent à ses ennemis, & que ses gens en eussent en abondance, il seroit indubitablement victorieux. La question est de le pouvoir, répliqua le Roy. Cela se peut, Sire, reprit Martucio, & voici comment. Il faut que Votre Majesté fasse faire les cordes de vos arcs beaucoup plus déliées qu'à l'ordinaire, & que le bout du trait qui donne sur la corde, soit entaillé si délicatement, qu'il ne puisse servir qu'à vos cordes déliées. Mais il faut que ceci se fasse secrettement; car si cela étoit sçû, l'ennemi y pourvoiroit. Quand vos ennemis auront jetté toutes leurs fléches, il faudra de nécessité qu'ils ramassent celles qui leur auront été tirées par vos gens pour les leur rejetter; ce que les vôtres seront aussi obligé de faire de celles des ennemis, & qu'ils feront avec succès, parce que leurs petites cordes serviront aux traits largement

Digitized by Google

entaillés, au lieu que vos traits délicatement coupés par le bout ne pourront servir à leurs grosses cordes. Er par ce moyen les vôtres auront des armes en abondance, & les ennemis en manqueront. Le Roy qui étoit sage, goûta ce conseil, en profita, battit ses ennemis, & fit un gros Seigneur de Martucio. La renommée de cet homme vola dans tout le Royaume, & Constance apprenant que son Martucio qu'elle croyoit mort depuis long-tems étoit encore plein de vie & au faîte de la Grandeur, reprit courage, & commença à bien espérer. L'amour presque éteint se ralluma d'abord dans son cœur. Elle conte à sa bonne Patronne les circonstances où elle se trouvoit, & lui dit qu'elle voudroit fort aller à Tunis pour régaler ses yeux de la présence d'une personne que ses oreilles lui faisoient désirer avec tant de passion. La Patronne loua son dessein, l'accompagna dans ce voyage, & la mena chez une de ses parentes qui la reçut le mieux du monde. Chereprise qui étoit aussi du voyage, fut envoyée à la découverte, & rapporta que Martucio étoit en bonne santé & en très-grand crédit. La bonne Patronne voulant apprendre à Martucio l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa chere Constance, va le trouver, & lui dit qu'elle avoit chez elle une de ses Domestiques venant de Lipari, qui souhaiteroit fort de lui parler en particulier. Martucio la remercia de l'avis, & la suivit incontinent. Quand Constance le vit, elle pensa mourir de joye, & ne pouvant se contenir elle

Digitized by Google

courut d'abord l'embrasser ; & sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio n'en pouvant croire ses yeux, fut quelque tems sans parler, & puis jettant un profond soupir : Est-ce bien vous, dit-il, ma chere Constance que je croyois perdue ? Et en disant cela il se jette à son cou. Ils se contérent leurs avantures, après quoi Martucio en alla informer le Roy, & lui demanda permission d'épouser Constance à la maniére des Chrétiens. Le Roy surpris de cette singularité voulut voir Constance, & convaincu par elle-même de la fidélité du rapport qu'on lui avoit fait de ses avantures, donna la permission demandée, & régala les Amans de magnifiques présens. Martucio en fit de grands à la bonne Patronne, & la fit conduire à Suse fort honorablement. Les mariés ayant depuis eu permission du Roy de se retirer à Lipari, ils emmenérent avec eux Chereprise, furent reçus avec toutes les acclamations imaginables, & finirent leurs jours dans l'abondance & dans le repos.

Digitized by Google

XLII. NOUVELLE.

Pierre de Boccamaſſe s'enfuyant avec ſa Maitreſſe, & rencontrant des voleurs, la Belle ſe ſauve dans une forêt, & ſe rend enſuite à un château. Le Cavalier pris par les voleurs ſe ſauve auſſi, & arrive heureuſement au château où ſa Maitreſſe s'étoit refugiée. Ils s'y marient, & reviennent à Rome.

UN jeune Romain nommé Pierre Boccamaſſe, d'une famille illuſtre, devint amoureux d'une jeune beauté des plus charmantes, qui s'appelloit Angéline, fille d'un nommé Giglivoſſe, homme de baſſe naiſſance, mais fort eſtimé des Romains. Comme le Cavalier étoit bien fait & délié, il donna à la Belle autant d'amour qu'il en avoit reçû. Voyant donc les choſes bien diſpoſées, il la fait demander en mariage. Non-ſeulement ſes parens le blâmérent hautement d'avoir eu une telle penſée; mais firent dire même au pere de la fille qu'ils le regarderoient comme leur ennemi, s'il prêtoit l'oreille à une telle propoſition. Le Cavalier ſe voyant traverſé de tous les côtés, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de choſe fâcheuſe qu'il ne dît de ſes parens, & ſi le pere d'Angéline eût voulu, il l'auroit épouſée en dépit d'eux tous. Boccamaſſe rencontrant par-tout de nouveaux obſtacles,

Digitized by Google

& ne pouvant compter ſur rien que ſur le cœur de la Belle, réſolut de couper un nœud qui ne pouvoit délier. Il convint avec ſa maitreſſe, & étant un matin montés à cheval, ils prennent le chemin d'Alaigne où le Cavalier avoit des amis. A quatre lieues de Rome, Boccamaſſe qui ne ſçavoit pas fort bien les chemins, ayant pris trop ſur la gauche, alla paſſer devant un petit château, d'où il ſortit douze Cavaliers qui vinrent fondre ſur eux. Angéline les appercevant la premiére: Sauvons-nous, dit-elle à ſon amant: voilà des gens qui viennent nous attaquer. En diſant cela elle gagne dans le bois. Son amant ſurpris & ne voyant encore rien, fut pris avant que d'avoir ſongé à fuir. Ils lui demandérent qui il étoit, & ſur ſa réponſe voyant qu'il étoit ami de leurs ennemis, le démontérent, & l'ayant fait dépouiller, l'alloient pendre à un arbre, lorſque vingt-cinq Cavaliers, qui étoient en embuſcade, coururent à eux en criant: Tue, tue. Les voleurs quittérent Boccamaſſe pour ſe défendre; mais voyant la ſupériorité du nombre, ils prirent la fuite, & furent vigoureuſement ſuivis des autres. Boccamaſſe profitant d'un moment ſi favorable, reprend ſes habits & ſon cheval, & gagne la forêt où ſa maitreſſe s'étoit ſauvée. Il rode tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais point de nouvelle d'Angéline. Il crie, il l'appelle, mais point de réponſe. Alors la joye qu'il avoit eue d'être échappé d'un ſi grand péril, ſe changea en une profonde triſteſſe qui lui fit répandre des larmes

Digitized by Google

en abondance. N'osant donc reculer, il avançoit toujours incertain du lieu où la destinée devoit le conduire. Les bêtes féroces dont il sçavoit que la forêt étoit pleine, se présentoient incontinent à son esprit. Il craignoit pour lui-même, mais il craignoit beaucoup plus pour sa maitresse, qu'il s'attendoit à tout moment de trouver étranglée. Après avoir couru tout le jour, accablé de fatigue, de faim & de tristesse, il attacha son cheval à un gros arbre sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages, & de peur de tomber, il passa toute la nuit sans dormir, mais non pas sans déplorer son infortune. Angéline qui n'étoit pas mieux que son amant, s'étant si fort avancée dans le bois qu'elle n'en put ressortir, courut par-ci par-là tout le long du jour, se tourmentant & se plaignant de la cruauté de sa destinée; mais enfin se laissant conduire à son cheval, elle tomba dans un sentier qu'elle suivit, & qui la mena à une petite chaumiére comme le jour commençoit à finir; elle y trouva un vieillard avec sa femme, qui surpris de la voir à une heure si indue, lui demandérent la raison de son voyage. Cette question lui ayant fait verser quantité de larmes, elle répondit enfin qu'elle avoit perdu sa compagnie dans la forêt, & demanda si elle étoit fort éloignée d'Alaigne. Le vieillard répliqua que ce n'en étoit pas le chemin, & qu'il y avoit encore plus de six lieues. Elle s'informa s'il n'y avoit pas dans le voisinage quelque maison où elle pût loger; mais apprenant

Digitized by Google

qu'il n'y en avoit point où elle pût arriver avant mi-nuit, elle le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit à sa chaumiére. Très-volontiers, répondit le bon homme ; mais je dois vous dire que nous sommes souvent insultés le jour & la nuit par des bandits qui courent ces bois. Si cela arrivoit dans cette conjoncture, comme vous êtes belle & jeune, on vous feroit du chagrin, & nous aurions le déplaisir de ne pouvoir vous secourir ; je veux vous en avertir afin que si cela arrive, vous n'ayez aucun sujet de vous plaindre de nous. Ce discours fit peur à la Belle, mais comme il étoit tard, elle aima mieux à tout événement s'expôser à la merci des hommes, que d'être dévorée par les bêtes. Elle entre donc chez les bonnes gens, soupe, se couche avec eux toute habillée, & passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur & celui de son amant. Vers la petite pointe du jour elle entendit force gens marchant. Elle se léve incontinent, gagne une petite cour qui étoit derriére la chaumiére, & se cache dans un tas de foin qu'il y avoit. A peine fut-elle cachée que ces gens furent à la porte qu'ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la Belle qu'ils virent tout sellé, leur fit demander s'il y avoit quelqu'un, & à qui étoit le cheval ? On répondit qu'il n'y avoit personne, & que le cheval étant égaré on l'avoit mis à couvert. Le chef de la troupe dit alors que puisque le cheval n'avoit point de maître il feroit bon pour eux. Tout le monde étant entré, les uns couroient

d'un côté, les autres de l'autre. L'un d'eux ne sçachant que faire, fourra sa Javeline dans le foin, & passa si près de la mammelle gauche de la Belle, qu'elle crut être blessée, & pensa crier. Ces gens étant enfin partis, & la Belle ne paroissant point encore, ne pouvant se figurer que ces Bandits s'en fussent allés, le bon homme demanda à sa femme ce qu'elle étoit devenue. Angéline ayant entendu cela, & étant sortie de son foin, le bon homme lui dit que le jour étant venu, il la conduiroit, si elle vouloit, à un château qui n'étoit qu'à deux lieues & demie de là, où elle seroit en lieu de sûreté: mais qu'il falloit se résoudre à faire chemin à pied, parce que les gens de la nuit passée avoient emmené son cheval. La Belle en fut ravie, & étant partis sur le champ, ils y arrivérent vers les sept à huit heures du matin. Ce château appartenoit à un Gentilhomme de la maison des Ursins. Sa femme qui étoit une bonne & sainte personne y étoit pour lors. Elle connut Angéline d'abord qu'elle la vit, & la reçut le mieux du monde. Après avoir sçu son avanture, elle en eut d'autant plus de chagrin, que Boccamasse étoit des amis de son mari: quand elle entendit parler du lieu où il avoit été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, & dit à Angéline qu'elle demeurât avec elle jusqu'à ce qu'il se trouvât occasion de la renvoyer sûrement à Rome.

Il est tems d'aller retrouver Boccamasse sur l'arbre où nous l'avons laissé déplorant ses malheurs. Il com-

Digitized by Google

ptoit que le jour étant venu il pourroit se tirer du bois à la faveur de son cheval, s'il échappoit à la dent des bêtes féroces. Mais sa joye ne fut pas de longue durée, car il le vit bien-tôt environné d'une vingtaine de Loups. A l'approche de ces animaux, le cheval prit l'allarme & rompit sa bride. Il se défendit quelque tems des pieds & des dents; mais enfin il fallut succomber, & il le vit déchirer jusqu'aux os. Vers le point du jour il sentit un froid très-piquant, & voyant un grand feu qui lui paroissoit à une bonne lieue & demie, il attendit le grand jour, & descendant de son arbre, il marcha de ce côté-là, & y arriva enfin après bien des allarmes. C'étoit des Bergers qui se réjouissoient,& qui le reçurent pas pitié. Il se chauffa & mangea, puis leur conta son infortune, & leur demanda enfin, s'il n'y avoit point dans le voisinage quelque endroit où il pût se réfugier. Il apprit que le château dont on vient de parler, n'étoit qu'à une lieue & demie de là. Il les pria de l'y faire conduire par quelqu'un de leur troupe; ce qu'ils firent volontiers. En arrivant il rencontra un homme de sa connoissance avec lequel il étoit déja entré en marché pour l'envoyer chercher Angéline, quand la Dame du château l'appercevant d'une fenêtre le fit appeller. Quelle joye n'eut-il point de voir sa maitresse en abordant la Dame! Le ravissement d'Angéline ne fut pas moins grand à la vûe de son amant. La Dame qui sçavoit déja son avanture, le censura agréablement de vouloir se marier contre le gré de ses parens.

Digitized by Google

Mais le voyant ferme dans son dessein ; considérant d'ailleurs les charmes de la Belle & l'amour qu'elle avoit pour le Cavalier, de quoi me mets-je en peine, dit-elle en soi-même ? Ces gens se connoissent & s'aiment. Ils sont également attachés aux intérêts de mon mari : leur desir est honnête. D'ailleurs il semble que la Providence autorise ce mariage, puisqu'elle a sauvé l'un du gibet, & l'autre de la javeline, & tous deux des bêtes féroces. Pourquoi donc vouloir m'opposer au dessein de la Providence ? Cette courte réflexion l'ayant fait changer tout-à-coup de sentiment, elle leur dit : Puisque vous êtes résolus de vous marier, je prétends si peu vous en empêcher, que je veux que les nôces se fassent ici aux dépens de mon mari, & je me charge ensuite de vous raccommoder avec vos parens. Les amans furent ravis d'un si agréable changement. Les nôces se firent aussi magnifiquement qu'on pouvoit les faire dans un lieu si solitaire. Quelques jours après la Dame les mena à Rome, où elle trouva les parens de Boccamasse fort irrités ; mais elle fit si bien qu'elle rétablit la paix par-tout. Tout le monde fut content & les mariés vécurent ensemble avec beaucoup d'agrément & de repos.

Digitized by Google

XLIII. NOUVELLE.

Litio de Valbonne surprend Richard Ménard couché avec sa fille, & la lui fait épouser.

LITIO de Valbonne, Gentilhomme de la Romagne, eut de sa femme Jaquemine après plusieurs années de mariage, une fille qui croissant en beauté à mesure qu'elle croissoit en âge, devint une des plus charmantes personnes du pays. Comme cette fille étoit unique, son pere & sa mere l'aimoient chérement & la gardoient avec soin, dans l'espérance d'en faire un jour une alliance avantageuse. Un jeune Cavalier bien fait & de bonne mine, nommé Richard, de la maison des Ménards de Bretinste, alloit souvent chez Litio, & étoit reçû de lui & de sa femme avec la même confiance que s'il eût été leur fils. Richard voyant à tout moment la Belle qui étoit déja d'âge nubile, en devint éperduement amoureux, & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher son amour. Comme les Dames sont pénétrantes dans ces sortes de matiéres, la Belle s'apperçut bien-tôt avec plaisir de la conquête qu'avoit fait sa beauté, & ne fut pas insensible de son côté au mérite du Cavalier. Les occasions qu'il avoit tous les jours de lui parler tête-à-tête, l'avoient tenté mille fois de lui lâcher quelque mot de sa passion; mais la crainte de n'être pas

Digitized by Google

bien reçû, l'en avoit toujours empêché. Las enfin de ne s'expliquer que des yeux, il résolut un jour de lui parler, & fut agréablement surpris d'apprendre qu'il ne sentoit rien pour elle qu'elle ne sentît pour lui. Après tout ce qui se peut dire d'obligeant & de tendre en tel cas, encouragé par un si favorable commencement, Richard conclut qu'il ne dépendoit que de la Belle qu'ils ne fussent tous deux contens, & que si elle en vouloit chercher les moyens, elle les trouveroit sans peine. La Belle répondit qu'étant aussi observée qu'elle l'étoit, elle ne voyoit pas qu'ils pussent avoir le tems de se satisfaire; mais que s'il pouvoit trouver quelque expédient, elle consentiroit à tout ce qui pourroit se faire sans honte. Richard après avoir un peu rêvé, répliqua que le meilleur seroit qu'elle vînt coucher dans la gallerie qui étoit près du jardin, où il tâcheroit de grimper, quoiqu'elle fût fort exhaussée. La Belle repartit que s'il pouvoit lui répondre d'y grimper, elle étoit comme persuadée d'avoir la liberté d'y venir coucher. Le lendemain la Belle se plaignit à sa mere que la grande chaleur l'avoit empêchée de dormir la nuit passée. Tu te mocques, ma fille, de dire cela, répondit la mere. Il ne fait rien moins que chaud. Vous devriez le dire à mon pere, répliqua la fille: les jeunes gens sont plus échauffés que les vieux. Cela est vrai, ma fille, reprit la mere; mais je ne puis pas disposer du chaud & du froid à ma fantaisie. Il faut prendre le tems comme il vient. Peut-être

qu'il fera plus frais la nuit prochaine & que tu dormiras mieux. Je le souhaite, répliqua la Belle ; mais ce n'est guére l'ordinaire que les nuits froidissent à mesure qu'on avance dans l'été. Que te faut-il donc, continua la mere ? Que mon pere & vous, dit la fille, me donniez la liberté de faire dresser un lit sur la gallerie du jardin. Le lieu est frais, j'aurois le plaisir d'entendre chanter le Rossignol, & j'y serois infiniment mieux que dans notre chambre. La mere promit d'en parler au pere, ce qu'elle fit dès le soir même. Litio qui étoit vieux & bouru, répondit à sa femme ; Votre fille veut donc dormir au chant du Rossignol ? Je la ferai dormir à celui des Cigales. La Belle ayant sçû cette réponse ne dormit point la nuit suivante ; mais ce fut bien moins la chaleur que le dépit qui l'en empêcha. Elle s'en vengea sur sa mere, à qui elle se plaignit si souvent de la chaleur, qu'il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. La bonne femme ne fut pas plutôt levée qu'elle alla trouver son mari, & lui dit : Vous ne vous souciez guére de cette fille. Que vous importe où elle couche ? La chaleur l'a tenue toute la nuit dans une agitation continuelle. Ce n'est qu'un enfant. Faut-il s'étonner qu'elle se fasse un plaisir d'entendre chanter le Rossignol ? N'est-ce pas l'ordinaire des enfans ? Ne m'embarrassez plus du Rossignol, répondit le bon homme d'un air chagrin, & la faites coucher comme vous l'entendrez. On lui fit donc dresser un lit dans la gallerie, où se promettant de coucher la nuit sui-

Digitized by Google

vante, elle fit enforte de voir Richard, qu'elle en avertit par un figne dont ils étoient convenus. La Belle étant couchée, Litio ferma une porte qui conduifoit fur la gallerie, & alla fe coucher auffi. Quand Richard crut que tout le monde dormoit, il monta fur le mur avec une échelle, & de ce mur grimpant fur un autre avec beaucoup de peine & de péril, il gagne enfin la gallerie où la Belle qui ne dormoit pas, le reçut le mieux du monde. Ils pafférent la nuit fort agréablement, & firent plufieurs fois chanter le Roffignol. Comme les nuits d'été font courtes, & que ces amans furent ménagers du tems, ils s'endormirent vers le point du jour, foit de chaleur ou de laffitude. Ils étoient tout nuds fur le lit. La Belle embraffoit fon amant du bras droit, & tenoit de la main gauche ce qu'on ne nomme jamais fans enveloppe, quand on parle aux Dames. Litio étant levé, & fe fouvenant que fa fille avoit couché dans la gallerie, ouvre tout doucement la porte, & dit en foi-même : Il faut un peu que je voye comme le Roffignol aura fait dormir cette nuit Catherine (c'eft ainfi que s'appelloit la Belle.) Mais ayant ouvert les rideaux & vû les amans dans cette pofture, il fort, appelle fa femme & lui dit : Votre fille avoit envie du Roffignol. Elle a fi bien fait qu'elle l'a pris. Venez voir comme elle le tient. Et en difant cela, il la méne à la gallerie, & lui fit voir fa fille tenant le Roffignol qu'elle avoit tant d'envie d'entendre chanter. Madame Jaquemine qui n'attendoit rien de tel

Digitized by Google

de Richard, en fut fort offensée, voulut faire du bruit, & lui dire des injures; mais son mari l'en empêcha. Donnez-vous bien de garde, dit-il, de faire une telle bévûe. Elle l'a voulu, elle l'aura. Il est Gentilhomme & riche, le parti est assez avantageux. Richard ne sortira pas aisément d'ici à moins qu'il n'épouse Catherine, & alors il se trouvera qu'il aura mis le Rossignol dans sa propre cage. Madame Jaquemine se tranquillisa dès qu'elle vit son mari si raisonnable; & d'autant mieux qu'elle considéra que sa fille avoit eut une bonne nuit, qu'elle dormoit d'un fort bon sommeil, & qu'elle avoit pris le Rossignol. Richard s'étant enfin réveillé, fut bien surpris de voir le grand jour. Que ferons-nous, dit-il à la Belle? Le jour nous a surpris. Litio entendant cela, & tirant tout-à-coup les rideaux, nous ferons fort bien, lui dit-il. Richard se crut perdu, & cria tout aussi-tôt pardon, Monsieur, & la vie. Je vous ai offensé, & je mérite tout votre ressentiment. Je ne méritois point ceci, répondit Litio. Je vous aimois & avois de la confiance en vous, & vous n'y répondez pas trop bien; mais puisqu'un transport de jeunesse vous a fait commettre cette faute, il dépend de vous de sauver votre vie & de réparer l'outrage que vous avez fait à mon honneur. Il faut sur le champ épouser Catherine. Si-non vous n'avez qu'à recommander votre ame à Dieu. Pendant que cela se disoit, la Belle se couvrit, lâcha le Rossignol, se mit à pleurer de honte, & pria son pere de faire grace

Digitized by Google

grace à Richard, & Richard de faire ce que vouloit son pere. La confusion qu'il avoit de sa faute, l'envie de la réparer, la peur de mourir, mais sur-tout l'amour qu'il avoit pour la Belle, ne laisserent pas long-tems balancer Richard, qui répondit qu'il étoit près de l'épouser. Litio prit un anneau de sa femme, & le Cavalier épousa la Belle sur le champ. Cela étant fait le pere & la mere se retirerent & laisserent reposer les amans qu'ils jugeoient en avoir bien besoin. Richard & la Belle furent encore long-tems au lit, mais ils ne firent pas époux ce qu'ils avoient fait amans, je veux dire qu'ils n'allerent pas avec la même rapidité. Quelques jours après les nôces se firent autentiquement. Tous les parens y furent appellés : la magnificence fut grande ; & le tout se fit chez Richard, où les invités ne furent pas moins contens du régal, que les mariés de leur mariage.

XLIV. NOUVELLE.

Gui de Crémone mourant laissa une fille qui fut aimée de Jeannot de Séverin & de Minguin de Mingole. Les deux rivaux s'étant battus, la Belle fut reconnue pour sœur de Jeannot ; & mariée à Minguin.

GUI de Crémone & Jaquemin de Pavie tous deux Lombards d'origine, déja sur l'âge, & cassés par les fatigues de la guerre comme gens qui

Digitized by Google

avoient porté les armes dès leur jeuneſſe, ſe retirérent a Fano pour y finir leurs jours dans le repos. Ces deux hommes s'étoient connus dans le ſervice & avoient toujours eu de grandes liaiſons enſemble. Gui de Crémone mourant, & n'ayant ni parent ni ami, en qui il eût plus de confiance qu'en Jaquemin, le laiſſa dépoſitaire de tout ſon bien, & d'une petite fille qu'il avoit, âgée d'environ dix ans, des avantures de laquelle il l'inſtruiſit fort au long. Il arriva ſur ces entrefaites que les troubles de Fayence s'étant appaiſés, chacun eut la liberté d'y revenir. Jaquemin qui y avoit demeuré autrefois, & en avoit trouvé le ſéjour agréable, fut de ceux qui y retournérent. Il y fit paſſer tout ſon bien, & amena la petite fille de Gui qu'il aimoit auſſi tendrement que ſi c'eût été ſa propre fille. La beauté venant avec l'âge, elle devint en peu de tems une des plus charmantes de la ville, ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit. Avec tant d'agrémens je vous laiſſe à penſer, ſi elle eut des ſoupirans. Deux jeunes Cavaliers entr'autres, tous deux bien faits, avoient beaucoup d'attachement pour elle. L'un ſe nommoit Jeannot de Séverin, & l'autre Minguin de Mingole. Ces deux jeunes hommes, qui étoient auparavant amis intimes devinrent ennemis irréconciliables, auſſi-tôt qu'ils ſe reconnurent rivaux. Comme la Belle n'avoit que quinze ans, l'un & l'autre ſe feroit félicité de l'obtenir pour femme. Mais voyant qu'on la leur refuſoit ſur des prétextes honnêtes, chacun fit ſa cabale pour l'em-

Digitized by Google

porter du mieux qu'il pourroit. Jaquemin avoit une vieille ſervante, & un valet nommé Crivel, bon enfant & d'un eſprit aſſez facétieux. Jeannot fit connoiſſance avec ce valet, lui fit confidence de ſon amour, le pria de le ſervir, & lui promit de grandes récompenſes. Crivel répondit qu'il ne pouvoit pas grand'choſe, que quand il voudroit parler à la Belle en ſa faveur, il n'en ſeroit pas écouté, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, étoit de la lui faire voir lorſque ſon maître ne ſeroit pas au logis. Jeannot lui dit qu'il n'exigeoit pas autre choſe de lui. Minguin de ſon côté ayant mis la ſervante dans ſes intérêts, lui avoit déja fait faire pluſieurs ambaſſades qui avoient preſque déterminé la Belle en ſa faveur. Les choſes étant en cet état, Jaquemin ayant été invité à ſoûper par un de ſes amis, Crivel le fit ſçavoir incontinent à Jeannot, qui venant à un certain ſignal devoit trouver la porte ouverte. La ſervante de ſon côté qui ne ſçavoit rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'abſence de ſon Maître, avec ordre de ſe tenir à bonne portée, & d'entrer pareillement auſſi-tôt qu'il verroit un certain ſignal qu'elle devoit faire. La nuit étant venue chacun ſe précautionne d'armes & d'amis de peur de ſurpriſe & prend le meilleur poſte qu'il put. Jaquemin étant ſorti, Crivel & la ſervante firent de leur mieux pour ſe défaire l'un de l'autre, Crivel vouloit que la ſervante ſe couchât, & la ſervante ſollicitoit Crivel d'aller querir Jaquemin. Mais comme chacun avoit ſon

deſſein, perſonne ne voulut démarer. Crivel ennuyé de ces conteſtations, fit ſon ſignal & alla ouvrir la porte. Jeannot entre incontinent avec deux de ſes amis, & trouvant la Belle dans la Salle, ils ſe mirent en devoir de l'emmener. La Belle n'étant pas en état de réſiſter, s'écrie. La ſervante en fait autant. Minguin accourt au bruit, accompagné des ſiens; & voyant qu'on enlevoit ſa Maitreſſe, il met l'épée à la main. Pendant qu'on ſe chamailloit de part & d'autre, les voiſins accoururent avec des armes & des flambeaux, & apprenant la violence de Jeannot prirent le parti de Minguin, délivrérent la Belle, & & la firent rentrer chez Jaquemin. Avant que tout cela fût fait, les Sergens du Capitaine de la ville ſurvinrent, & firent quelques priſonniers du nombre deſquels furent Jeannot & Crivel. Jaquemin de retour & apprenant l'avanture en eut beaucoup de chagrin. Cependant voyant qu'il n'y avoit point de la faute de la Belle, cela le conſola un peu, & il réſolut de la marier pour n'avoir plus pareilles affaires. Les parens de part & d'autre ayant appris la vérité de la choſe, & craignant que les priſonniers & les autres ne paſſaſſent mal leur tems, ſi Jaquemin les pouſſoit, l'allérent trouver, & le priérent qu'une bévûe de jeunes étourdis n'altérât point l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour eux, puiſqu'ils venoient ſe ſoumettre eux & leurs parens à toute la ſatisfaction qu'il ſouhaiteroit d'eux. Jaquemin qui avoit vû beaucoup de choſes en ſon tems, & qui étoit hom-

me de bon ſens, rendit honnêteté pour honnêteté, & les aſſura qu'il n'en ſeroit que ce qu'ils voudroient eux-mêmes, d'autant mieux qu'ils n'y avoient guére moins d'intérêt que lui. On inſulte, Meſſieurs, leur dit-il, une fille de la ville, car je dois vous dire qu'elle n'eſt, comme vous le croyez, ni de Crémone ni de Pavie; mais de Fayence, quoique ni celui qui m'en a chargé, ni moi n'ayons jamais pû ſçavoir au vrai qui en étoit le pere. Ils furent ſurpris d'apprendre que la Belle étoit de Fayence, & après avoir remercié Jaquemin de ſes honnêtetés, ils le priérent de leur dire par quelle avanture elle étoit tombée entre ſes mains. Gui de Crémone, répondit-il, avec lequel j'ai long-tems ſervi étoit de mes intimes amis. Lorſque cette ville fut pillée & ſaccagée il étoit dans les troupes de l'Empereur Frideric; & pillant comme les autres il entra dans une maiſon qu'il trouva pleine de richeſſes, mais toute vuide de gens. En ſortant il apperçut ſous un degré cette fille qui n'avoit alors qu'environ deux ans. D'abord que cette enfant le vit, elle l'appella ſon pere. Il fut ſi touché de compaſſion qu'il l'emporta à Fano, où il mourut quelques années après, & me laiſſa dépoſitaire de cette fille & de tout le bien qu'il avoit, m'ayant fait promettre de la marier quand il en ſeroit tems, & de lui remettre ce qu'il me laiſſoit de bien. Il ſe trouva par hazard dans la compagnie un certain Guillemin qui étoit à la priſe de Fayence avec Gui de Crémone, & qui ſçavoit que la maiſon que ce

Digitized by Google

dernier avoit pillée, appartenoit à Bernardin. Ceci vous regarde, Bernardin, lui dit-il. Cela m'a frappé aussi bien que vous, répliqua Bernardin; car il me souvient que je perdis alors une fille de l'âge de celle dont parle Jaquemin. C'est assurément la vôtre, repartit Guillemin. J'ai entendu autrefois parler de cela à Gui de Crémone, & de la maniére qu'il dépeignoit la maison qu'il avoit pillée, je ne pûs douter que ce ne fût la vôtre, & cela étant je suis persuadé que c'est votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connoître à quelque marque? Cela fit ressouvenir Bernardin que sa fille devoit avoir une petite croix qui venoit d'une loupe qu'il lui avoit fait couper quelque tems avant la prise de Fayence. Il pria Jaquemin de lui faire voir cette fille; ce qui lui fut accordé sur le champ. Aussi-tôt que Bernardin la vit, il crut voir le visage de sa femme, tant cette fille lui ressembloit. Mais voulant quelque chose de plus convainquant, il pria Jaquemin de lui permettre de regarder de près l'oreille gauche de la Belle. Jaquemin le lui ayant permis, ce ne fut pas sans quelque honte que la belle fit voir son oreille, où la croix se trouva. Connoissant à cette marque qu'elle étoit véritablement sa fille, il pleura de tendresse & courut l'embrasser malgré la petite résistance qu'elle fit. Puis se tournant vers Jaquemin, c'est véritablement ma fille, lui dit-il; ce fut ma maison que Gui de Crémone pilla. Sa mere fut si surprise, & si allarmée, qu'elle l'oublia, & nous

Digitized by Google

avions crû jusqu'ici qu'elle avoit péri dans la maison qui fut brûlée après le pillage, La Belle voyant ce vénérable vieillard parler de la sorte d'un air dolent & passionné, ne douta point que ce qu'il dit, ne fût vrai, & courant l'embrasser à son tour laissa tomber quantité de larmes. Bernardin envoya querir sa femme, ses enfans, & ses parens pour leur faire voir sa fille retrouvée, & après mille caresses & mille démonstrations de joye, il l'emmena chez lui du consentement de Jaquemin. Le Capitaine de ville qui étoit un galant homme, ayant appris la chose, & que Jeannot qu'il tenoit prisonnier étoit fils de Bernardin & frere de la Belle, donna un tour favorable à l'affaire, raccommoda les deux rivaux, & obligea Bernardin à marier la Belle à Minguin; ce qui fut fait avec l'approbation générale de toute la parenté. Tous les prisonniers furent mis en liberté: les nôces furent magnifiques, & les Epoux se traitérent en amans tant qu'ils vécurent.

Fin

Digitized by Google

TABLE

Des Contes de Bocace contenus dans le premier Tome.

I. Nouvelle.

CHapelet du Prat trompa un Religieux par une fausse Confession, & quoiqu'il eût très-mal vécu durant sa vie, il passa pour un Saint après sa mort, & fut appellé saint Chapelet. 11

II. Nouvlle.

Un Juif à la sollicitation d'un de ses amis va de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclésiastiques, il retourne à Paris, & se fait Chrétien. 26

III. Nouvelle.

Un Juif d'Alexandrie se retira du piége que Saladin lui avoit tendu, en lui faisant un Conte ingénieux. 30

IV. Nouvelle.

Un Moine qui avoit fait un grand péché, se garantit de la peine qu'il méritoit, en reprochant honnêtement à son Abbé le même péché. 33

V.

Digitized by Google

V. Nouvelle.

Un repas de gelinotes & des paroles honnêtes guérirent un Roy de France de l'amour inconsidéré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Montferrat. 39

VI. Nouvelle.

L'hypocrisie des Moines confondue par un bon mot. 42

VII. Nouvelle.

L'avarice des Grands respectueusement daubée. 45

VIII. Nouvelle.

Les avares sont toujours méprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur se guérissent du péché d'avarice, lorsqu'ils en sont repris par des personnes de mérite. 50

IX. Nouvelle.

Le Roy de Chypre est guéri de son indolence par une Dame de Gascogne. 52

X. Nouvelle.

Un Médecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle. 54

Digitized by Google

XI. Nouvelle.

Martelin feignant d'être paralytique se fit porter sur le Corps de saint Arrigue, & fit ensuite semblant d'être guéri. Sa tromperie est découverte, il est battu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu. Mais enfin il échappe. 58

XII. Nouvelle.

Renault d'Ast ayant été volé arrive à Château-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes. 64

XIII. Nouvelle.

Trois jeunes & riches Florentins ayant follement dissipé tout leur bien, tombent dans une extrême misére, & s'en relevent par le moyen de leur Néveu, qui se marie d'une maniére fort singuliére à la fille du Roy d'Angleterre. 72

XIV. Nouvelle.

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fait Corsaire. Il gagne beaucoup de bien, & est pris & volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage ; Landolfe se sauve sur une caisse pleine de bijoux, se rend sur la côte de l'Isle de Gurfe, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant. 82

Digitized by Google

XV. Nouvelle.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois fâcheuses avantures en la même nuit, se tira de toutes, & gagna un Rubis de grand prix. 88

XVI. Nouvelle.

Madame Britole jettée par la tempête dans une Isle, y perd ses deux fils & sa nourrice; & de douleur se retire dans une Caverne, où elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils après bien des traverses, s'engage au service du bienfaiteur de sa mere, & est surpris avec sa fille dans un commerce de galanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve, & la révolution de Sicile rétablit la mere & les enfans dans leur premier crédit. 102

XVII. Nouvelle.

Le Soudan d'Alexandrie envoye sa fille pour la marier au Roy de Garbe: elle passe par plusieurs mains, & revenue enfin chez son pere, elle est renvoyée pour la seconde fois au Roy de Garbe, qui crut l'avoir de la premiére main. 116

XVIII. Nouvelle.

Le Comte d'Angers faussement accusé, se sauve en Angleterre avec ses deux enfans, qui s'établissent

Digitized by Google

l'un en Angleterre & l'autre en Ecosse. Le Comte après bien des traverses revient voir ses enfans incognito, & les retrouve dans un état fort agréable. Ensuite il va servir le Roy de France, & le tems ayant fait connoître son innocence, on le rétablit dans ses biens & dans ses dignités. 137

XIX. Nouvelle.

Bernard gage cinq mille ducats sur la fidélité de sa femme, & les perd par la filouterie d'Ambroise. Bernard au desespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient en Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mari, chargée de biens. 152

XX. Nouvelle.

Pagamin de Monegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & offrit de la lui rendre à sa priere, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La Belle le refuse, & se marie avec Pagamin après la mort de Richard son mari. 166

XXI. Nouvelle.

Mazet de Lamporechio contrefaisant le muet devient Jardinier d'un Monastére de filles, qui veulent toutes en être servies. 172

Digitized by Google

XXII. Nouvelle.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue, Reine de Lombardie. Le Roy le ſçut, & le tondit pour le reconnoître : le Galant tond auſſi ſes camarades, & évite par ce moyen d'être reconnu. 178

XXIII. Nouvelle.

Une Dame galante contrefaiſant la dévote & la prude, ſe ſervit du miniſtere d'un Religieux pour faire réuſſir les affaires de ſon amant. 182

XXIV. Nouvelle.

Dom Felix Moine de ſaint Brancaſſe, apprit à Frere Pucio le moyen de ſe ſauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faiſoit la pénitence qu'il lui avoit impoſée. 191

XXV. Nouvelle.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighinolfi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fit entendre adroitement que ſon mari avoit un rendez-vous avec ſa maitreſſe. La femme de Philippe jalouſe ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo penſant coucher avec ſon mari. 197

XXVI. Nouvelle.

Thedalde ne recevant plus de ſa Maitreſſe les faveurs

Digitized by Google

accoutumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années après en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se raccommoder avec sa Maitresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être condamné à mort, pour avoir été convaincu d'avoir assassiné Thedalde. 204

XXVII. Nouvelle.

Féronde prend une poudre qui le fait dormir si longtems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau, & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en Purgatoire. Il le ressuscite enfin, & lui fait avouer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme. 219

XXVIII. Nouvelle.

Gillette de Narbonne guérit le Roy de France d'une fistule, & demande en récompense le Comte de Roussillon pour époux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roy, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maitresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se raccommode avec son mari. 227

XXIX. Nouvelle.

Philippe renonce au monde, & pour dérober son fils

Digitized by Google

aux attraits du beau ſexe, il l'éléve dans un bois dès ſa plus tendre jeuneſſe, où l'enfant n'eut juſqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiſeaux & des bêtes pour compagnie. Cependant il ne vit pas plutôt des Dames qu'il en fut charmé. 235

XXX. Nouvelle.

Tancrede fait étrangler l'amant de ſa fille, & lui en envoye le cœur dans une coupe d'or. Mort de la Princeſſe qui s'empoiſonne. 238

XXXI. Nouvelle.

Un Moine fit accroire à une femme de Veniſe que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha pluſieurs fois avec elle ſous la forme de cet Ange. Mais enfin ſurpris il ſe jetta par la fenêtre, & ſe ſauva chez un pauvre homme, qui l'expoſa le lendemain à la place de ſaint Marc traveſti en Sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de ſon Ordre, il fut d'abord mis en priſon. 247

XXXII. Nouvelle.

Avantures de trois ſœurs & de leurs amans. 257

XXXIII. Nouvelle.

Gerbin contre la foi des Traités donne bataille à un vaiſſeau de Tunis, à deſſein d'enlever la fille du Roy qui y étoit. Les Barbares connoiſ-

Digitized by Google

sant le dessein de Gerbin tuent la Princesse. Gerbin s'empare du vaisseau, & ne fait quartier à personne ; puis de retour à la Cour, il a la tête tranchée. 263

XXXIV. Nouvelle.

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'apparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant lui coupa la tête, & la garda longtems dans un pot à fleurs. 268

XXXV. Nouvelle.

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement, font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Embarras d'Andrée qui tombe entre les mains de la justice. Violence du Podestat glorieuse à Andrée, & utile à sa justification. 272

XXXVI. Nouvelle.

Mort de deux Amans qui se frottérent les dents de Sauge. 278

XXXVII. Nouvelle.

Jérôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa Maitresse, & de retour, la trouve mariée. Il fait ensorte de coucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir, il meurt de regret. La Belle vient à

Digitized by Google

ſon enterrement, & meurt ſur le corps de ſon Amant. 281

XXXVIII. Nouvelle.

Guillaume de Roſſillon tue le Galant de ſa femme, & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant ſçû ſe précipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec ſon Amant. 287

XXXIX. Nouvelle.

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez ſa Maitreſſe, qui le croyant mort, le fait porter par ſa ſervante dans une caiſſe qui étoit à la porte d'un Menuiſier. Deux Uſuriers dérobent la caiſſe & la portent chez eux ſans appercevoir ce qui étoit dedans. Roger ſe réveille, donne l'allarme, fait crier au voleur, eſt pris, & mis entre les mains de la Juſtice. Sa Maitreſſe le tire d'affaire par le moyen de ſa ſervante, & fait condamner à l'amende ceux qui avoient dérobé la caiſſe. 291

XL. Nouvelle.

Chimon ſe forma l'eſprit en aimant, & enleva ſa Maitreſſe Ephigénie. Il fut pour cela priſonnier à Rhodes, d'où Liſimaque le tira, & lui aida enſuite à reprendre Ephigénie & Caſſandre qui ſe marioient. Ils les amenérent en Candie, & après les avoir épouſées, ils furent rappellées en leur pays. 300

Digitized by Google

XLI. *Nouvelle.*

Constance aimant Martucio Gomita, & apprenant sa mort s'embarque par desespoir toute seule sur une petite barque que le vent poussa à Suse. La Belle étant allée de là à Tunis, trouve son Amant en vie, & en grand crédit auprès du Prince. Elle l'épouse, & ils s'en retournent tous deux à Lipari chargés de richesses. 310

XLII. *Nouvelle.*

Pierre de Boccamasse s'enfuyant avec sa Maitresse, & rencontrant des voleurs, la Belle se sauve dans une forêt, & se rend ensuite à un Château. Le Cavalier pris par les voleurs se sauve aussi, & arrive heureusement au Château où sa Maitresse s'étoient refugiée. Ils s'y marient, & reviennent à Rome. 317

XLIII. *Nouvelle.*

Licio de Valbonne surprend Richard Ménard couché avec sa fille, & la lui fait épouser. 324

XLIV. *Nouvelle.*

Gui de Crémone mourant laissa une fille qui fut aimée de Jeannot de Sévérin & de Minguin de Mingole. Les deux rivaux s'étant battus, la Belle fut reconnue pour sœur de Jeannot; & mariée à Minguin. 329

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google